





Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

HTB
L

32919

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS

DE

L'EMPIRE ROMAIN,

Pour servir de suite à celle des
Révolutions de la République.

Par S. N. H. LINGUET, *Avocat au Parlement.*

TOME SECOND.



459131
28. 3. 47

A PARIS,

Chez DESAINT, Libraire, rue du Foin, la première
porte cochère en entrant par la rue Saint Jacques.

M D C C L X V I.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.





TABLE

DES SOMMAIRES.

LIVRE CINQUIEME.

VESPASIEN, IX. Empereur. page 1

CHAP. I. *Vespasien est reconnu à Rome. S'il est vrai qu'il ait fait des miracles en Egypte, comme le disent Tacite, Suetone, &c.* I

CHAP. II. *Vespasien reconnoît mal les services d'Antonius Primus. Sageſſe du gouvernement de ce Prince. Parallèle entre lui & Henri IV.* II

CHAP. III. *Guerre contre les Juifs. Idée qu'avoient les Romains de leur nation. Singulier paſſage de Tacite à cet égard.* 19

CHAP. IV. *Occupations & entreprises*
a ij

de Vespasien. Il bannit les Philosophes de Rome. Sa mort. Mot absurde que Suetone lui attribue. 42

TITUS, X. Empereur. 51

CHAP. V. *Douceur de Titus. Elle avoit été précédée par des actions qui ne la promettoient point. Ce qu'il faut penser d'un mot fameux qu'on lui attribue.* 51

CHAP. VI. *Calamités arrivées sous le regne de Titus. Eruption du Vésuve. La ville d'Herculanum retrouvée de nos jours, est submergée alors par les dégorgemens de cette montagne. Fautes de Dion & de Pline dans le récit de cet événement. Mort de Titus.* 62

DOMITIEN, IX. Empereur. 75

CHAP. VII. *Tyrannie de Domitien. Il chasse encore les Philosophes. Sa haine pour les beaux arts. Ce que c'étoit qu'Apollonius de Tyane.* 75

CHAP. VIII. *Vanité de Domitien. Traits estimables dans sa conduite. Si l'on peut admettre les raisons qu'apportent les Historiens pour motiver ses violences.* 89

CHAP. IX. *Imprudence de Domitien, qui mécontente jusqu'aux gens de sa*

DES SOMMAIRES. v

maison. Ils conspirent contre lui. Ils s'assurent de la protection de Nerva qu'ils se proposent d'élever à l'Empire. Assassinat de Domitien. 100

LIVRE SIXIEME.

NERVA, XII. Empereur. 108

CHAP. I. *Douceur de Nerva. On la trouve excessive. Edit singulier qui nous reste de ce Prince.* 108

CHAP. II. *Révolte des soldats Préto-riens. Elle engage Nerva à adopter Trajan. Sagesse des motifs qui le déterminent à cette action.* 117

TRAJAN, XIII. Empereur. 125

CHAP. III. *Origine de Trajan. Ses vertus. Il est le premier auteur de la liberté du commerce des grains dans Rome.* 125

CHAP. IV. *Réformes importantes introduites par Trajan dans les finances, dans son domaine. Ouvrages utiles ou glorieux qu'il entreprend. Grandeur & simplicité de sa vie privée. Ce qu'on doit penser de son*

- célèbre Panégyrique par Pline le jeune.* 135
- CHAP. V. *Histoire abrégée du Christianisme jusqu'à Trajan. Néron tourmente les chrétiens. Causes des persécutions auxquels ils furent exposés.* 143
- CHAP. VI. *Lettre de Pline à Trajan au sujet des Chrétiens persécutés. Réponse de ce Prince. Jugement qu'on doit en porter.* 155
- CHAP. VII. *Conquêtes de Trajan. Ses revers. Il s'affoiblit. Comment Adrien parvient à être nommé son successeur.* 170
- ADRIEN, XIV. Empereur. 177
- CHAP. VIII. *Gouvernement d'Adrien. Il fut encore plus heureux pour l'Empire, que celui de Trajan. Ses vertus. Ses défauts.* 177
- CHAP. IX. *S'il est vrai qu'Adrien, pour prolonger sa vie, ait fait périr lui-même son favori Antinoüs.* 185
- CHAP. X. *Vigilance d'Adrien relativement à la justice civile. Histoire abrégée de la Jurisprudence des Romains. Etat de cette partie de l'ad-*

DES SOMMAIRES.	vij
<i>ministration au tems d'Adrien.</i>	190
CHAP. XI. <i>Changement introduit par Adrien dans l'adminiftration de la juftice. Edit perpétuel.</i>	200
CHAP. XII. <i>Adoption d'Antonin par Adrien , & de Marc-Aurele par Antonin. Mort d'Adrien. Si l'on peut croire qu'il ait deshonoré la fin de fa vie par des cruautés.</i>	206
ANTONIN , XV. Empereur.	211
MARC-AURELE , XVI. Empereur.	211
CHAP. XIII. <i>L'Empire continue d'être heureux fous Antonin , & fous Marc-Aurele. Le caractère diftinctif de ce dernier , eft d'avoir aimé la Philofophie.</i>	211
CHAP. XIV. <i>Baffe flatterie des Philofophes à l'égard de Marc-Aurele. Lenteur fâcheufe de ce Prince dans l'expédition des affaires. Comment il a mérité d'être placé au rang des meilleurs Souverains.</i>	215

LIVRE SEPTIEME.

COMMODE , XVII. Empereur. 220

- CHAP. I. *Quel fut le successeur de Marc-Aurele. Inutilité de l'éducation qu'on lui donne. Mollesse de son pere à son égard. Indiscrétion avec laquelle il lui confie le pouvoir souverain.* 220
- CHAP. II. *Excès de Commode. Sa foiblesse. Il se laisse gouverner par des favoris. Elévation de Perennis.* 225
- CHAP. III. *Un autre favori supplant Perennis & le fait périr. Il tombe bientôt après comme son prédécesseur.* 230
- CHAP. IV. *Prodigalité de Commode. A quoi il faut attribuer la foiblesse de l'Empire depuis son regne.* 234
- CHAP. V. *Commode affoiblit la discipline. Son goût extravagant pour les exercices des gladiateurs. Il est empoisonné par sa Maîtresse.* 239
- CHAP. VI. *Les conjurés offrent l'Empire à Pertinax. Origine de ce Prince. Il va au camp demander l'agrément des soldats.* 244
- CHAP. VII. *Les soldats balancent long-tems à reconnoître Pertinax. Il les gagne par une promesse exorbitante.* 248

DES SOMMAIRES. ix

PERTINAX, XVIII. Empereur. 253

CHAP. VIII. *La haine des soldats se réveille contre Pertinax. Son imprudence en tout genre. Il est assassiné.*

253

CHAP. IX. *Les soldats Prétoriens mettent réellement l'Empire en vente. Un Sénateur l'achete.*

260

JULIEN, XIX. Empereur. 267

CHAP. X. *Julien n'est reconnu qu'en Italie. Trois autres compétiteurs se mettent sur les rangs pour disputer l'Empire.*

267

CHAP. XI. *Pescennius Niger se fait proclamer Empereur à Antioche. Il est reconnu dans toute l'Asie. Sévere en fait autant en Europe.*

273

CHAP. XII. *Etat de Julien quand il apprend qu'il faut se préparer à la guerre. Ses forces. Ses frayeurs. Sa fin.*

279

SÉVERE, XX. Empereur. 285

CHAP. XIII. *Mépris marqué de Sévere pour les Sénateurs. Il marche vers Rome. Il casse les Prétoriens avant que d'y entrer.*

285

CHAP. XIV. *Inquiétudes que se donnent mutuellement Niger & Sévere.*

Ils en viennent à se faire une guerre ouverte. Le second de ces Princes cherche à s'assurer d'Albin. Il le fait César. 290

CHAP. XV. *Espérances de Niger. Sa défaite. Mot qu'on lui attribue, & qui fait peu d'honneur à sa mémoire.* 297

CHAP. XVI. *Sévère attaque & fait périr Albin. Absurdité de Capitolin & de Dion dans le recit de cet événement.* 302

CHAP. XVII. *Jugement peu équitable qu'on a porté de l'Empereur Sévère. Ses défauts. Ses qualités. Ce qu'on doit penser de lui.* 309

CHAP. XVIII. *Postérité de Sévère. Défauts de ses deux fils. Il meurt en leur laissant l'Empire en commun.* 316

LIVRE HUITIEME.

CARACALLA, XXI. Empereur.

CHAP. I. *Caracalla essaye de se faire proclamer seul Empereur. Il ne peut* 323

DES SOMMAIRES. xj

y réussir. Ses dissensions avec son frere. Enfin au bout d'un an il le fait égorger dans les bras de leur mere commune. 323

CHAP. II. *Tyrannie de Caracalla. L'usage des délations s'éteint entièrement sous son regne. On y substitue sous lui & sous ses successeurs les condamnations arbitraires.* 330

CHAP. III. *Caracalla altère les monnoies. Il abolit la distinction entre les sujets & les citoyens de l'Empire. Il rend commun indistinctement le droit de cité.* 335

CHAP. IV. *Troisième changement introduit par Caracalla dans l'Empire. Il rend le droit de Cité commun indistinctement à tous les sujets de Rome.* 343

CHAP. V. *Goût de Caracalla pour les voyages, & pour les réceptions trop somptueuses. S'il est vrai qu'il ait pû, comme le dit l'Histoire, livrer la ville d'Alexandrie au pillage, & en faire égorger tous les habitans.* 349

CHAP. VI. *Ménagemens de Caracalla pour les soldats. Usage odieux qu'il*

*faisoit de leur service. Il indispose
contre lui son Préfet du Prétoire.
Il est assassiné.* 367

MACRIN, XXII. Empereur. 376

CHAP. VII. *Macrin commence à ré-
gner avec autant de sagesse que de
bonheur. Il songe inutilement à ré-
former un grand abus introduit de-
puis Adrien dans la Jurisprudence
Romaine.* 376

CHAP. VIII. *Changement de Macrin.
Il éloigne de lui les esprits des sol-
dats. Origine de leur mécontente-
ment.* 384

CHAP. IX. *Elagabal, parent de Ca-
racalla, se donne pour son fils. Son
ayeule séduit les soldats en sa fa-
veur, & le fait déclarer Empereur.
Foibles ressources de Macrin pour
éloigner le danger. Il est défait &
tué.* 387

ELAGABAL, XXIII. Empereur. 398

CHAP. X. *Elagabal se livre aux plus
criminels excès. Combien les Au-
teurs qui en ont parlé, ont cepen-
dant exagéré sur cet article. Exem-
ples absurdes qu'ils en racontent.* 398

DES SOMMAIRES. xiiij

CHAP. XI. *Mæsa elle-même travaille à perdre Elagabal. Elle suscite les soldats pour se défaire de lui. S'il est vrai que ce Prince ait voulu empoisonner son cousin. Il s'élève une révolte où il est assassiné.* 407

ALEXANDRE SEVERE. 418

CHAP. XII. *Mamée mere d'Alexandre gouverne sous son nom pendant sa minorité. Principes de cette Impératrice. S'il est vrai qu'elle ait été chrétienne.* 418

CHAP. XIII. *Parallele entre la minorité d'Alexandre Sévere, & celle de S. Louis. Qualités du premier de ces Princes. Sa bonté. Ce qu'on en peut penser. Son économie : combien elle est louable.* 423

CHAP. XIV. *Défauts de la Princesse Mamée. Sa jalousie dans le gouvernement. Mécontentement secret des soldats, mal contenus par Alexandre Sévere. Lui & sa mere sont assassinés. Conclusion de cet Ouvrage.* 435

Fin de la Table du II Volume.

HISTOIRE



HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS

DE

L'EMPIRE ROMAIN.

LIVRE CINQUIEME.

VESPASIEN, IX. EMPEREUR
regne dix ans moins quel-
ques jours.

CHAPITRE PREMIER.

*Vespasien est reconnu à Rome. S'il
est vrai qu'il ait fait des miracles en
Egypte , comme le disent Tacite ,
Suetone , &c.*



Nous avons vu dans le vo-
lume précédent , que Vi-
telliùs avoit survécu à son
parti. Long-tems avant qu'il fut tué,
Tome II. **A**

il n'étoit déjà plus Empereur que de nom. Aussi sa mort ne fit point un événement dans la guerre civile , quoiqu'elle parut nécessaire , pour venger soit l'incendie du Capitole , soit l'assassinat de Sabinus , ou même pour épargner des inquiétudes à son rival. Ce malheureux Prince fut oublié sur le champ par ses ennemis , comme par ses partisans. Ceux qui le haïssoient le plus , ne lui firent pas seulement l'honneur de se réjouir de sa perte. Sa mémoire ne fut point flétrie par des arrêts , comme l'avoit été celle de Néron : mais le souvenir de son élévation passa comme un songe indifférent. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir , on ne parut pas même se rappeler qu'il avoit régné.

Vespasien étoit déjà fatigué par les adulations de cette troupe de flatteurs qu'on appelloit encore le Sénat. On lui défera tous les titres qui désignoient la souveraine puissance , avec autant de précipitation & de légèreté qu'à ses prédécesseurs. Il les méritoit certainement mieux qu'eux. La suite fit voir combien il étoit incapable

de l'Empire Romain. Liv. V. §
d'en abuser. Mais ce n'étoit pas là ce
qui réunissoit les voix en sa faveur.
Dans le premier moment du succès,
on révéroit bien moins en lui les
grandes qualités que l'éclat de la for-
tune. Ce n'étoit pas au Prince esti-
mable que les hommages s'adres-
soient : c'étoit à l'usurpateur heureux.

On l'attendoit avec empressement
dans l'Italie, dont la situation deman-
doit en effet sa présence. Cependant
il ne se hâta pas de s'y rendre. Il
avoit préféré pendant la guerre le sé-
jour paisible de l'Egypte, & il ne put
s'en arracher aussitôt après la victoi-
re. Il y resta long-tems. Il sembloit
qu'il attendît que Rome eut essuyé
ses larmes, pour lui présenter son
maître, & qu'il craignît de trouver,
comme Vitellius, les chemins encore
jonchés des cadavres égorgés pour sa
querelle.

Il s'étoit fixé à Alexandrie pendant
cette espece de retraite. Les Historiens
ne nous apprennent pas quelles y fu-
rent ses occupations. Il y auroit joui
d'un grand loisir, si ce qu'ils assurent
nous étoit vrai, qu'il y faisoit des mi-

raclés. Il y guérit un aveugle , & un manchot , ou , suivant Suetone , un boiteux , l'un par l'aspersion d'un peu de saive , l'autre en lui pressant fortement avec le pied la partie affligée.

Tacite , qui ne paroît pas d'ailleurs extrêmement crédule , raconte ces merveilles en détail. Il ajoute que ceux qui en avoient été témoins , continuoient encore à les affirmer , dans un temps où on ne leur auroit plus sçu aucun gré d'un mensonge. *Utrumque qui interfuere nunc quoque memorant , postquam nullum mendacio pretium.*

Je me garderai bien de supposer les faits réels avec M. de Tillemont. J'avoue que je suis très-éloigné de les attribuer comme lui au désespoir du Diable. Les maîtres esprits , suivant ce grave Ecrivain , jaloux des progrès du Christianisme & des prodiges opérés par ses prédicateurs , tâchoient de les balancer , en en faisant faire de pareils par un prince attaché à l'idolatrie. C'étoit une ressource qu'ils se ménageoient , pour raffermir leur Empire menacé de sa ruine. Ils s'efforçoient de rassurer par

cette ruse , ceux de leurs sectateurs , que les vrais miracles de Jesus-Christ & de ses Apôtres pouvoient ou inquiéter , ou persuader.

Cette idée peut être pieuse : mais je ne la crois pas juste. Deux courtes réflexions suffisent , à ce qu'il me semble , pour la détruire entièrement.

Premièrement , il seroit bien singulier que Dieu eût permis aux esprits de ténèbres , d'usurper un pouvoir destiné particulièrement à caractériser la mission de ses envoyés. Cette condescendance répugneroit à sa bonté. Ce seroit vraiment induire les hommes en erreur. Quelle auroit été leur ressource contre les séductions de l'idolatrie , si ses Ministres avoient pû combattre la vérité avec les armes qui devoient servir à l'établir ? Comment les Apôtres auroient-ils pû démontrer l'absurdité du culte impie qu'ils proscrivoient , s'il avoit été appuyé sur les preuves même qu'ils employoient en faveur de celui dont ils commençoient à développer les dogmes ? Enfin comment auroient-ils pû reprocher aux Païens d'adorer des

Dieux sans force & sans pouvoir , s'il avoit été constant qu'on eut une seule fois rendu en leur nom la vue à des aveugles , ou le mouvement à des estropiés ? Cette considération suffit seule pour convaincre qu'il n'y avoit rien de surnaturel , non - seulement dans les guérisons prétendues de Vespasien , mais dans les oracles , & dans tous les prestiges trompeurs du Paganisme.

Secondement , en supposant que cette dangereuse égalité entre les ténèbres & la lumière , entre la vérité & le mensonge , eut pû entrer dans les vues secrètes & profondes de la providence , comment le Diable n'en auroit-il pas tiré un meilleur parti ? En obtenant la permission d'étayer par des merveilles son culte chancelant , il n'auroit pas sans doute négligé de les faire valoir. Il n'en auroit pas laissé ignorer l'objet à ses Ministres. Les oracles se seroient concertés pour les répandre avec éclat. Ils les auroient opposées avec affectation à celles des Chrétiens. Ils auroient triomphé de leur publicité , de la grandeur du théâtre , ou elles se seroient opérées

sous les yeux d'un peuple immense , par l'entremise d'un Empereur Romain. Ils se seroient attachés à décrier celle de leurs adversaires , en appuyant sur la petitesse de la scène , sur l'obscurité apparente des instrumens. Enfin , se voyant autorisés à s'illustrer une fois par des prodiges , ils n'auroient pas souffert au moins que les écrivains qui en conservoient la mémoire , se fussent mépris sur leur application.

Cependant ni les spectateurs , ni Tacite , ni Suetone , ni Vespasien lui-même , ne conçurent pas que ces événemens incroyables fussent arrivés en faveur de leur culte. Les Egyptiens , toujours en supposant le fait vrai , purent en prier leurs Dieux avec plus de ferveur & de confiance : mais ils ne blasphémèrent point celui des Chrétiens. Il ne comparèrent ni l'aveugle d'Alexandrie à l'aveugle né de Jérusalem qu'ils ne connoissoient point , ni le boiteux leur compatriote , au paralytique de la piscine , dont ils n'avoient jamais entendu parler. La foi de ceux qui avoient vu avec admi-

ration , la sagesse éternelle manifester sa puissance sur les bords du Jourdain , n'étoit pas ébranlée par les efforts de ses ennemis , pour l'imiter sur ceux du Nil.

D'un autre côté , les Historiens en racontant le succès de ces efforts , ne songent point au Christianisme à qui ils devoient être funestes. Le Prince en s'y prêtant , n'en est point touché. Il n'en voit ni le sens , ni l'utilité. Il en conclut seulement , que rien n'est impossible à sa fortune , * & tout le fruit de cette altération dans les loix immuables de la nature , est d'inspirer un peu d'orgueil à celui qui en avoit été l'instrument. Encore le reste de la vie de Vespasien prouve que la modestie reprit bien-tôt le dessus dans son cœur. Il oublia qu'il avoit été une fois plus puissant que ses divinités. Il n'en fut ni plus vain , ni plus crédule , ni plus enthousiaste. Il se borna à gouverner humainement ses sujets ,

* Vespasianus cuncta fortunæ suæ patere ratus. *Tac.*

de l'Empire Romain. Liv. V. 9
sans se piquer de guérir miraculeuse-
ment leurs maladies.

Avouons - le donc : il faut mettre
les merveilles qu'on lui attribue au
rang de ces erreurs populaires , qui
s'accréditent sans qu'on sçache com-
ment , sans qu'on en connoisse même
l'origine. Tout au plus on pourroit
les regarder comme ces ruses plus gros-
sieres que pieuses , dont l'industrie
des Grands se sert quelquefois pour
amuser la crédulité des peuples. On
y fait entrer la religion , afin de les
rendre plus imposantes , & quand on
les emploie à propos dans des siècles
peu instruits , elles produisent des ef-
fets surprenants.

C'est ainsi , qu'on vit autrefois le
courage de nos ancêtres , se ranimer
en faveur d'un Roi presque détrôné ,
à la voix d'une fille qui se disoit ins-
pirée du Ciel. Il ne seroit pas impos-
sible que Vespasien eut voulu em-
ployer un stratagème du même genre ,
pour se concilier le respect des peu-
ples. Il n'y avoit point de droit par
sa naissance. Sa révolte , quoique lé-
gitimée par le succès , pouvoit avoir

quelque chose d'odieux. Ç'auroit été un moyen sûr de s'en laver , & de fermer la bouche aux mécontents , que de se faire regarder comme le favori des Dieux , & le dispensateur de leurs bienfaits.

Cependant son siècle étoit bien éclairé pour se permettre d'y hasarder une pareille tentative. L'ignorance & la barbarie sont nécessaires pour accrédi-ter les prodiges , comme l'obscurité de la nuit , pour donner de l'éclat aux feux d'artifice. Ni ceux-ci ne peuvent soutenir la lumière du soleil , ni les autres résister au jour de la Philosophie Elle étoit cultivée & perfectionnée du tems de Vespasien. Lui-même étoit instruit. D'ailleurs son caractère franc & généreux sembloit exclure ces petits détours. Il étoit incapable de se laisser tromper , & il n'avoit besoin de tromper personne.



CHAPITRE II.

*Vespasien reconnoît mal les services
d'Antonius Primus. Sageſſe du gou-
vernement de ce Prince. Parallele
entre lui & Henri IV.*

TAndis quel'éloignement du Prin-
ce faisoit répandre à Rome ces
contes absurdes dont la multitude est
toujours avide & occupée dans les
grandes villes , Mucien se hâtoit d'y
exercer l'autorité souveraine dont il
étoit le dépositaire. Il agissoit avec
l'indépendance d'un maître. On au-
roit dit qu'il étoit l'égal de l'Empe-
reur , plutôt que son Ministre. Il sem-
bloit qu'il n'eut aidé le Prince à se
saisir de l'Empire , que sous la con-
dition qu'il en auroit tout le pouvoir.

Il trouvoit cependant un rival re-
doutable dans Antonius Primus. Ce
guerrier impétueux avoit les mêmes
prétentions , & la grandeur de ses ser-
vices les faisoit paroître plus légitimes.

Nous avons rendu compte de ses talens & de ses succès. Vespasien lui étoit redevable de son élévation. Mucien l'avoit engagé le premier à prétendre au trône : mais c'étoit Primus qui l'y avoit placé.

Celui-ci ne dissimuloit ni son mérite , ni le prix sur lequel il croyoit pouvoir compter. Il aspirait à la confiance d'un Prince qu'il avoit fait. Il s'imaginait être autorisé à partager le gouvernement d'un empire qu'il avoit donné. Il bravoit ouvertement Mucien déjà trop outré par la rapidité des ses victoires. Il s'expliquoit sur ses espérances, avec la hardiesse d'un soldat.

Il éprouva qu'il ne suffit pas toujours de mériter des récompenses pour les obtenir , & que dans les Cours c'est quelquefois un crime que de se rendre trop utile. Le Prince parut balancer quelque tems entre les deux concurrens : mais enfin il se décida en faveur de Mucien. Il éloigna Primus. Il le laissa dans l'obscurité. La politique adroite du Ministre prévalut auprès du maître sur la franchise

de l'Empire Romain. Liv. V. 13
altière du grand Capitaine , & les intrigues de l'homme de cabinet firent éclipser le héros. C'est l'histoire de tous les siècles , & de toutes les Cours.

Cette foiblesse est presque la seule qu'on puisse reprocher à Vespasien. Le reste de son regne , fut un modèle comparable à tout ce que l'histoire offre de plus parfait en ce genre. Rome touchoit à sa ruine , si elle n'avoit trouvé en lui un restaurateur.

Après les secousses cruelles dont l'Empire n'avoit cessé d'être agité depuis la mort de Néron , il lui falloit , pour le remettre , un gouvernement sage & modéré. La guerre civile avoit introduit le trouble dans tous les genres d'administration. Les finances étoient épuisées , & la justice mécon nue. Les peuples gémissaient sous les fléaux inséparables de ces grandes querelles , dont ils sont toujours les objets & les victimes. L'Italie sur-tout avoit été désolée par les marches des armées , par les batailles , par les brigandages moins éclatans & non moins funestes , qui les précèdent , ou qui les suivent. Vespasien connoissoit tous ces

maux. Il en étoit touché. Il se proposa d'y remédier , & il en vint à bout.

On peut trouver une ressemblance bien honorable pour sa mémoire entre ses qualités personnelles , & celles du plus grand de nos Rois. Henri IV & lui sont peut-être de tous les Princes ceux dont la vie , les vertus , & même les défauts ont eu le plus de rapport.

Tous deux connurent l'adversité & les revers avant que de monter sur le trône. Tous deux passèrent une jeunesse obscure , mais entourée de périls , dans des Cours voluptueuses autant que sanguinaires , où les crimes n'interrompoient point les plaisirs , où l'on pouffoit aux derniers excès la débauche & la cruauté. Tous deux parvinrent à consoler & à guérir leur patrie , après avoir été réduits long-tems à verser des larmes inutiles sur ses malheurs. La Saint Barthelemi valoit bien le regne de Néron : & si Vespasien eut à craindre des dangers de la part d'Agrippine & de son fils , Henri IV ne fut jamais en su-

de l'Empire Romain. Liv. V. 11
reté auprès de Catherine de Médicis & de Charles IX.

Ils furent obligés l'un & l'autre de s'assurer la couronne par la voie des armes. Ce fut à des guerres civiles qu'ils durent le pouvoir dont ils firent un usage si glorieux. Mais à cet égard la supériorité est toute entière du côté du Prince François. Il ne fit que soutenir par la force des prétentions légitimes. L'Italien ne put justifier les siennes qu'à force de bonheur & de vertus.

Ils sçavoient également allier les finesse de la politique avec la franchise militaire. Ils adoucissoient l'austerité du commandement par une familiarité ingénieuse & gaie qui fait aimer les Grands, sans empêcher qu'on ne les respecte, pourvu qu'elle parte d'un cœur noble, qu'elle marque en eux de la bonté & non de la bassesse.

Ils aimoient les plaisirs, mais sans les outrer. Ils avoient des maîtresses. Ils donnoient l'exemple de la galanterie. Ils laissoient voir peut-être trop d'inclination pour les femmes. On

leur en a fait un crime. Mais combien auroit-on loué leurs prédécesseurs, s'ils n'avoient eu que de pareils attachemens !

Ils ont été tous deux accusés d'avarice par leurs courtisans, parce que cette espèce d'hommes n'estime jamais dans les Grands, que les qualités qui lui sont utiles, & qu'elle condamne comme des vices les vertus qui ne tournent point à son profit. Les Historiens ont en aussi la complaisance d'immortaliser ces plaintes injustes. Ils ne songent pas qu'un Souverain n'est que le dispensateur des revenus publics ; que s'il enrichit quelques-uns de ses sujets, ce ne peut être qu'aux dépens des autres. Ils oublient que ceux qui l'entourent, ne sont que la moindre partie d'un Etat, & souvent la moins utile, & qu'enfin l'économie n'a jamais été le défaut d'un mauvais Prince.

Ceux dont je parle mettoient avec raison leur générosité à soulager les peuples, à ne les point surcharger d'impôts accablans, à adoucir le recouvrement de ceux qui étoient éta-

blis & nécessaires , à veiller sur l'emploi de leurs produits , & sur-tout à ne les point dissiper par de vaines dépenses , encore plus affligeantes pour ceux qui les fournissent , que la perception.

Dans tout ce qui les regardoit personnellement , ils préféroient la simplicité à cet appareil de faste qui sert plus souvent à déguiser la petitesse , qu'à augmenter la grandeur. Ils se sentoient assez grands par eux-mêmes pour s'en passer. Ils le dédaignoient comme les personnes bien faites négligent les secours inventés par l'art , pour couvrir les défauts de la taille.

On raconte même de tous deux une anecdote absolument semblable , & qui ne paroît point avoir été copiée par le second. Le Roi des Parthes en écrivant à Vespasien l'appella simplement par son nom , & se décora lui-même de tous les titres qui plaisent à l'enflure Asiatique. Vespasien les lui rendit exactement dans sa réponse , & n'en prit aucun. On sçait que Henri IV en fit autant , en ré-

pendant à une lettre d'un Roi d'Espagne , qui y faisoit , suivant l'étiquette Castillane , le dénombrement de tous ses Royaumes , il signa simplement , *Henri de Bourbon , premier bourgeois de Paris.*

Enfin le dernier trait de ressemblance & le plus précieux pour la postérité , c'est la clémence que montrèrent ces deux guerriers accoutumés à braver les périls , & à voir couler le sang. Ils avoient été prodigues du leur dans les batailles. Ils devinrent avarés de celui de leurs sujets. Jamais le ressentiment ne leur arracha une action cruelle , & ils ne sçavoient reconnoître les insultes que par des bontés.

De quelque côté donc que l'on examine ces deux hommes si connus , & si dignes de l'être , on trouvera qu'ils ont eu précisément le même sort , & le même caractère. Il faut observer cependant que dans le successeur de Henri III , les vertus étoient encore plus marquées , & les défauts moins frappans que dans celui de Vitellius.

La seule chose qui malheureusement les distingue , c'est l'espèce d'ad-

de l'Empire Romain. Liv. V. 19
verfaire dont ils eurent à se défendre. Vespasien pour s'élever n'eut à subjuguier que l'ambition politique d'un rival. Dès qu'une fois il l'eut vaincu , il régna sans inquiétude & mourut paisiblement. Henri IV eût des ennemis plus implacables. Sa bonté ne put défarmer le fanatisme que sa valeur avoit terrassé. Après avoir été contraint toute sa vie de redouter & de combattre les enthousiastes , il périt par leurs mains , & le plus affreux de tous les zeles priva la France du meilleur de tous les Rois.

CHAPITRE III.

Guerre contre les Juifs. Idée qu'avoient les Romains de leur nation. Singulier passage de Tacite à cet égard.

L'Epoque la plus remarquable du regne de Vespasien , après la paix & le repos qu'il rendit à l'Empire , c'est la ruine des Juifs , & la destruction du Temple de Jérusalem. On

ſçait avec quelle clarté , quelle précision cet événement terrible avoit été prédit long-temps auparavant par les Prophètes , & par Jeſus-Chriſt lui-même. On peut à cet égard conſulter les hiſtoires des Empereurs , la préface de l'hiſtoire des Juifs traduite par Arnaud , & d'autres ouvrages ſçavans qui ont déjà paru. On y trouvera l'application des prophéties , par leſquelles Dieu avoit annoncé à ſon peuple les maux qu'il devoit éprouver.

Il eſt vrai que les interprètes ne conviennent pas entre eux ſur la date fixe de leur accompliſſement. Les uns le trouvent dans la priſe de Jérusalem ſous Veſpaſien. Les autres le reculent beaucoup plus tard. Ils ne voient l'abomination de la déſolation introduite dans le lieu ſaint , que lorſque l'Empereur Adrien y fit placer des Idoles. Ces diſcuſſions ne ſont point de mon ſujet. Le peu de lumières qu'elles peuvent procurer , ne vaut ni le travail qu'elle donnent aux écrivains , ni l'ennui qu'elles cauſent au lecteur.

Jérusalem a été détruite : les Pro-

phètes ont assuré qu'elle devoit l'être. Il falloit que le sang de plusieurs millions de Juifs lavât celui d'un Dieu dont elle n'avoit pas craint de se souiller. Voilà ce qu'il y a de constant. Voilà les catastrophes effrayantes que l'Esprit Saint avoit annoncées par ses Ministres , & dont nous retrouvons la preuve dans l'histoire. La date de l'exécution de ces arrêts , n'est point marquée dans les livres sacrés , où ils ont été consignés d'avance. L'envie de la fixer avec certitude est le fruit d'une curiosité laborieuse , mais peu utile , puisqu'il est aussi impossible de douter de la vérité des faits , que d'en déterminer l'époque.

Les Romains , ou sous Vespasien , ou sous Adrien , furent les exécuteurs de cette vengeance rigoureuse. Ils l'exercerent dans toute son étendue , sur une nation proscrire , pour le plus grand de tous les crimes. Mais ils ignoroient par quelle main ils étoient dirigés. En suivant les ordres du Ciel , ils n'agissoient que par des vues profanes. Ils n'immoloient les malheureux Juifs qu'à la haine , & au mé-

pris qu'ils avoient toujours eu pour eux , depuis qu'ils les connoissoient.

Ce peuple infortuné subsiste encore malgré sa dispersion. Il est en horreur par toute la terre. Il gémit dans la bassesse. Il est exposé à l'aversion , au dédain de tous les gouvernemens. Le commerce auquel il est réduit à s'appliquer pour subsister , cette profession si noble & si grande dans les mains des autres hommes , prend en général entre les siennes un caractère d'avilissement.

On est surpris d'une humiliation si constante. On en cherche la cause , & on la trouve d'abord sans contredit dans la volonté de Dieu. C'est lui qui a appesanti sa main sur la race coupable d'Abraham & de Jacob. Il l'a marquée du sceau de la réprobation. Il a retracté les promesses qu'il lui avoit faites , pour la punir d'avoir indignement méconnu celui par qui seul elles pouvoient être accomplies. Il a voulu que sa dégradation fut dans la suite des siècles une leçon salutaire pour les Chrétiens.

Mais on n'est pas obligé de suppo-

fer qu'il ait fait un miracle pour éterniser le châtement auquel il a soumis les Juifs. Il a pu en cette occasion , comme dans beaucoup d'autres , employer les causes secondes qui ne servoient pas avec moins d'efficacité les vues de sa providence. Il suffisoit , pour remplir ses desseins , que les Juifs parussent odieux & méprisables dans le plus puissant de tous les Empires , & que cette façon de penser se transmît aux peuples qui après en avoir long-tems fait partie , devoient un jour le détruire & le remplacer.

Or c'est exactement ce qui est arrivé. Il n'y avoit aux yeux des Romains rien de si vil qu'un Juif , & rien de si ridicule que ses usages. Les loix des Hébreux , leur créance , leur mœurs mal connues des étrangers , paroissoient extraordinaires & révoltantes. Elles fournissoient aux Philosophes une source de plaisanterie intarissables. Le caractère de la nation à la fois bas & cruel , rampant & séditieux , crédule & opiniâtre , indisposoit les politiques. La singularité de son culte , la différence de ses cérémonies , son éloigne-

ment pour les fêtes païennes , choquoient & indignoient le peuple. Il étoit donc naturel qu'une espèce d'hommes ainsi envisagée par tous les ordres de l'Etat , y fut suspecte & dédaignée.

Ces sentimens se communiquoient de Rome aux pays subjugués par elle. Il passoit de la Capitale dans les Provinces. Ils y précédoient les Juifs que l'ardeur du gain ne manquoit guère d'y conduire. Les trafics ignobles auxquels ils s'appliquoient d'ordinaire , l'usure sur-tout qui faisoit leur principale occupation , & qu'ils exerçoient dès lors avec autant d'adresse que de rigueur , n'étoit pas propre à rétablir leur réputation.

Quand ensuite le progrès du Christianisme les eût fait connoître à l'univers comme les assassins d'un Dieu , on crut par principe de religion , être obligé de redoubler la haine qu'on leur portoit. Le devoir de les détester sembla être une partie du culte dont ils avoient fait périr l'auteur. Les Croix élevées de tous côtés prononçoient la condamnation des Juifs
qui

de l'Empire Romain. Liv. V. 25
qui avoient planté la première.

De leur côté , ils s'irritoient contre les prédicateurs de l'évangile , qui travailloient à les deshonor pour une action qu'ils croyoient légitime. Ils ne voyoient dans le fils de Dieu fait homme , qu'un imposteur justement puni , pour s'être attribué sans titre le nom & les honneurs du Messie. Leur aveuglement justifioit en quelque sorte ce blasphème. Dieu , en leur cachant sa lumiere , les autorisoit , pour ainsi dire , à en nier l'existence.

D'ailleurs ils étoient choqués de ce que les Chrétiens prétendoient pénétrer mieux qu'eux le sens de leurs propres livres. Ils ne pouvoient souffrir qu'une secte de novateurs , à ce qu'ils croyoient , osât condamner ses maîtres , & qu'elle employât pour les humilier les monumens , qui , suivant eux , légitimoient leur orgueil.

On sçait qu'une opinion ne devient jamais plus chère aux hommes , que quand ils se voient persécutés pour elle. L'attachement des Juifs s'augmentoient donc pour celles que leur reprochoient leurs adversaires , en pro-

portion de ce qu'on les vouloit rendre plus criminelles. Ils oppofoient l'anathême à l'anathême. Ils s'affermissoient par les malédictions des Chrétiens , dans le deffein de les mériter. Leurs loix leur en paroiffoient plus précieufes , depuis qu'on les difoit inutiles & abolies. Ils élevoient leurs enfans dans le plus profond refpect pour elle. Une génération transmettoit à l'autre son reffentiment contre les Chrétiens qui les vouloient détruire : & celui des Chrétiens étoit à son tour nourri par cette opiniâtreté indomptable , qui de la part des Juifs , leur paroiffoit le fruit du caprice plutôt que de la raifon.

C'est ainfi que fe fortifioit le mur de féparation élevé entre ces derniers & le refte des hommes. C'est ainfi que s'exécutoient , par des moyens humains , les décrets éternels qui les condamnoient à être bannis , errans , perfécutés , à chercher dans leurs livres , des confolations qui n'y font point , & à méconnoître les vérités qui y brillent , à être haïs de toutes les nations , comme à les haïr , & en-

fin à perpétuer dans le monde un exemple bien frappant d'humiliation , d'infortune & d'endurcissement.

On aura peut-être peine à croire , ce que j'ai dit du peu d'estime que les Romains faisoient des Juifs. Il en existe cependant une preuve bien authentique dans les ouvrages de Tacite. Je ne parle pas des traits qui y sont semés par occasion , & qui tous annoncent le dédain le plus complet pour les Hébreux. J'ai ici en vue la manière dont cet Historien rend compte de leur origine , la façon dont il apprécie leurs loix & leurs mœurs. Je vais traduire le passage tout entier. Ce n'est pas s'écarter de l'Histoire des Révolutions d'un grand peuple , que de retracer ses opinions , sur-tout quand elles ont une aussi forte influence sur celles de la postérité.

Tacite commence par rapporter les différens systèmes qui couroient de son tems sur l'origine des Juifs. Il y en a un sur-tout , qui est fondé sur une raison très-puérile , sur un jeu de mots. Voici ensuite comme il s'exprime.

« L'opinion la plus reçue , c'est que
 » les Juifs sont une peuplade Egyptien-
 » ne. Il s'étoit élevé en Egypte une
 » forte de maladie épidémique qui at-
 » taquoit la peau. (a) Le Roi Bocchoris
 » consulta l'Oracle d'Hammon pour
 » en apprendre le remède. Il reçut
 » ordre de purger son Royaume de
 » ceux qui en seroient atteints , &
 » de les reléguer loin de son pays ,
 » comme une espèce d'hommes haïs
 » du Ciel. (b)

« On obéit. On fit le choix des
 » malades. On en composa une trou-
 » pe considérable que l'on conduisit
 » dans des déserts. Dans cette extré-
 » mité , lorsque tous les autres se li-
 » vroient au désespoir , un seul d'en-
 » tr'eux , nommé Moïse , eut le coura-
 » ge de former un grand projet. Il

(a) Il veut apparemment parler de la lèpre.

(b) Plurimi Auctores consentiunt , orta
 per Ægyptum tæbe , quæ corpora fœdaret ;
 Regem Bocchorim adito Hammonis Oracu-
 lo remedium petentem , purgare regnum &
 id genus hominum ut invisum Deis , alias
 in terras avehere jussim.

» représenta aux compagnons de son
» infortune , qu'ils n'avoient plus à at-
» tendre de secours ni des Dieux ni
» des hommes : mais il osa leur en
» promettre , & s'engagea à les sau-
» ver , s'ils vouloient se mettre sous
» sa conduite. (a)

» Il y consentirent , & n'ayant au-
» cune connoissance des lieux , ils se
» mirent à marcher au hazard. Rien
» ne les fatiguoit plus dans ces cli-
» mats arides , que le manque d'eau.
» Ils étoient prêts à périr de soif , &
» n'avoient plus la force de se traî-
» ner , lorsqu'ils apperçurent une trou-
» pe d'ânes sauvages qui se retiroit
» de la plaine , sur une colline cou-
» verte de bois. Moïse les suivit , &
» voyant la terre remplie d'herbes ,
» il en conclut qu'il devoit y avoir

(a) Sic conquistum collectumque vulgus ,
postquam vastis locis , relictum sit , ceteris
per lacrymas torpentibus , Mosén unum exsu-
lum monuisse , ne quàm Deorum hominum-
ve opem exspectarent ab utrisque deserti ,
sed sibi ut duci cœlesti crederent , primo
cujus auxilio credentes , præsentis miserias
populissent.

» de l'eau , dont il découvrit en effet
 » des sources abondantes. Avec ce sou-
 » lagement ils se trouverent en état
 » de reprendre leur route , & au
 » bout de sept jours ils arriverent dans
 » la Palestine. Ils en chasserent les ha-
 » bitans & s'établirent dans le pays où
 » ils ont depuis bâti leur ville & leur
 » temple. » (a)

» Moïse pour s'assurer de leur sou-
 » mission , leur donna une religion
 » nouvelle , & entierement opposée
 » à celles de tous les autres hommes.
 » Il leur inspira de l'horreur pour tout
 » ce que nous adorons , & leur permit
 » tout ce qui nous est défendu. » (b)

(a) Assensere , atque omnium ignari for-
 tuitum iter incipiunt. Sed nihil æque ,
 quam inopia aquæ fatigabat. Jamque haud
 procul exitio , totis campis procubuerant ,
 cum grex asinorum agrestium , è pastu in ru-
 pem nemore opacam concessit. Secutus Mo-
 ses , conjectura herbidi soli , largas aqua-
 rum venas aperit. Id levamen , & continuum
 sex dierum iter emensi , septimo palus cul-
 toribus , obtinere terras in quibus urbs &
 templum dicata sunt.

(b) Moses quo sibi in posterum gentem

» Ils conservent & réverent dans
» leur Temple , la figure de l'animal
» à qui ils se croient redevables de
» leur salut dans le désert. Ils y im-
» molent des brebis & des bœufs ,
» comme pour se venger des Dieux
» Hammon & Apis. (a) Ils ne man-
» gent point de cochon , parce qu'il
» est fort sujet à la maladie qui a cau-
» sé l'infortune de leurs peres. Ils ont
» la coutume de se rappeler par des
» jeûnes fréquens , la disette qu'ils
» ont soufferte , & encore aujourd'hui
» ils ne mettent point de levure dans
» leur pain , en mémoire de la pré-
» cipitation avec laquelle leurs ancê-
» tres étoient obligés de le faire pen-
» dant leur exil. » (b)

firmaret ; novos ritus , contrariosque cæte-
ris mortalibus , indidit. Profana illic omnia
quæ apud nos sacra , rursus conceila apud
illos , quæ nobis incerta

(a) On sçait qu'Hammon étoit adoré sous
la figure d'un Bélier , & Apis sous celle
d'un Bœuf.

(b) Effigiem animalis quo monstrante er-
rorem sitimque depulerant , penetrati sacra-

„ De sept jours , ils en consacrent un
 „ à l'oisiveté , parce que leur marche
 „ pénible ne dura pas davantage , & en-
 „ suite par paresse ils étendirent ce repos
 „ septenaire jusqu'à une année entière.
 „ Il y a des Auteurs qui prétendent que
 „ cet usage est religieux & institué en
 „ l'honneur de Saturne , parce que des
 „ sept Planettes qui dirigent le sort des
 „ hommes , celle de ce Dieu est la
 „ plus élevée & la plus puissante. D'ail-
 „ leurs presque tous les astres dans leurs
 „ révolutions sont assujettis à ce nom-
 „ bre de sept. » (*a*).

vere : cœso ariete velut in contumeliam Ham-
 monis. Bos quoque immolatur , quem Ægyp-
 tii Apin colunt seu abstinent , memoria Cla-
 dis , quod ipsos scabies quondam turpave-
 rat , cui id animal obnoxium. Longam olim
 famem , crebris adhuc jejuniis fatentur. Et
 raptarum frugum argumentum , panis ju-
 daicus nullo fermento , retinet.

(*a*) Septimo die otium placuisse ferunt :
 quia his finem laborum tulerit , dein blan-
 diente inertia , septimum quoque annum
 ignaviae datum. Alii honorem eum Saturno
 haberi : seu principia religionis tradentibus
 Idæis quos cum Saturno pulsos , & condi-

„ Ces rites , quelle qu'en soit la four-
„ ce , se soutiennent par leur antiqui-
„ té. Les autres loix de ce peuple ,
„ quoique suspectes & honteuses , lui
„ plaisent par leur dépravation mê-
„ me. Ils reçoivent & incorporent
„ parmi eux , ce qu'il y a de plus ab-
„ ject dans les nations voisines , tous
„ ceux qui méprisant la religion de
„ leur patrie , veulent s'aller fixer en
„ Judée. Cette politique augmente
„ leurs forces , d'autant plus qu'ils ont
„ les uns pour les autres des égards
„ & de la douceur , & qu'ils vouent
„ au reste du genre humain une hâi-
„ ne implacable. » (a)

« Ils ne logent , ni mangent avec

rores gentis accepimus : seu quod è septem
fideribus, queis mortales reguntur , altissimo
orbe & præcipua potentia stella Saturni fe-
ratur : ac præterque cœlestium , vim suam
& cursum septimos per numeros conficiant.

(a) Hi ritus quoquo modo inducti anti-
quitate defenduntur. Cetera instituta sinistra,
fœda , pravitate valere. Nam pessimus quis-
que spretis religionibus patriis , tributa &
stipes illuc congerebant. Unde auctæ Judæo-

» des étrangers. Quoique leurs mœurs
 » soient très-dérégées , ils ne se li-
 » vrent à la débauche qu'avec des fem-
 » mes de leur pays. Ils ont inventé
 » la circoncision pour se distinguer
 » plus facilement » (*a*)

« Leurs profelites adoptent tous leurs
 » principes , & celui qu'on leur re-
 » commande le plus , c'est d'oublier
 » leur ancienne patrie , d'en mépri-
 » ser les Dieux , de ne plus songer
 » aux peres , aux enfans , aux freres
 » qu'ils y ont pû laisser. » (*b*)

» Ils ne négligent cependant point
 » la population. Ils ne font jamais
 » mourir un homme qui a de la pos-

rum res : & quia apud ipsos fides obstina-
 ta , misericordia inpromptu , sed adversus
 omnes alios hostile odium.

(*a*) Separati epulis , discreti cubilibus ,
 projectissima ad libidinem gens , alienarum
 concubitu abstinent. Inter se nihil illicitum.
 Circumcidere genitalia instituere , ut di-
 versitate noscantur.

(*b*) Transgressi in morem eorum , idem
 usurpant. Nec quidquam prius imbuuntur ,
 quam contemnere deos , exuere patriam :
 parentes liberos , fratres , vilia habere.

» térité , & ils sont persuadés que les
» ames de ceux qui périssent dans les
» batailles ou par les supplices , de-
» viennent éternelles. De là vient qu'ils
» sont si avides d'avoir des enfans , &
» qu'ils craignent si peu la mort. » (a)

» Ils aiment mieux enterrer les
» corps que de les bruler , & en cela
» ils se conforment aux usages de l'E-
» gypte. Ils en ont aussi pris l'idée de
» leur enfer. (b) Mais ils pensent bien
» différemment sur la divinité. Les
» Egyptiens rendent un culte à presque
» tous les animaux , & aux statues. Les

(a) Augendæ tamen multitudini consuli-
tur. Nam & necate quemquam ex agnatis ,
nefas : animasque prælio aut suppliciis pe-
remptrorum , æternas putant. Hinc generaui-
di amor , & moriendi contemptus.

(b) Ce n'est pas là positivement le sens du
latin. Il y a *eadem cura & de infernis : persua-
sio cælestium contra*. Le mot d'*infernum* n'a-
voit pas chez les Latins la signification que
nous donnons à celui d'*Enfer*. Pour en fai-
re sentir la différence , il faudroit une lon-
gue dissertation qui n'apprendroit rien aux
lecteurs instruits , & qui instruiroit peu ceux
qui ne le sont pas.

» Juifs ne reconnoissent qu'un seul
 » Dieu , & ils ne se permettent pas
 » d'en faire aucune image. Ils regar-
 » dent comme un sacrilège la coutu-
 » me de représenter la divinité sous
 » une figure humaine , avec des ma-
 » tieres périssables. Suivant eux c'est
 » un être souverain , éternel , & im-
 » muable. Aussi n'ont-ils de statues
 » ni dans leurs villes , ni dans leurs
 » temples. » (a)

« Cependant , parce que leurs Prê-
 » tres se servoient de flutes & de tam-
 » bours , parce qu'ils se couronnoient
 » de lierre , & qu'on a trouvé une
 » vigne d'or dans leur Temple , quel-
 » ques personnes se sont imaginé
 » qu'ils adoroient Bacchus : mais il
 » n'y a aucune apparence. Le culte

(a) Corpora condere , quam cremare ,
 è more Ægyptio , eademque cura , & de in-
 fernis : persuasio cœlestium contra. Ægypti
 pleraque animalia effigiesque compositas ve-
 nerantur. Iudæi mente sola , unumque nu-
 men intelligunt. Profanos qui deûm ima-
 gines , mortalibus materiis , in species ho-
 minum effingant. Summum illud & æter-
 num neque mutabile , neque interituum.

» de ce Dieu consiste dans des céré-
» monies gaies & agréables : celles
» des Juifs sont aussi absurdes que dé-
» goutantes. » (a).

L'Historien fait ensuite la descrip-
tion physique de la Judée , & il ajou-
te. « Les habitans sont dispersés
» dans des villages. Ils ont cepen-
» dant quelques villes , & Jérusalem
» leur capitale. C'est là qu'ils ont
» élevé un Temple prodigieusement
» riche. Mais tout le peuple res-
» te à la porte. Ils n'est permis qu'aux
» Prêtres d'entrer dans l'intérieur. » (b)

(a) Igitur nulla simulacra urbibus suis ,
nedum templis sunt. Sed quia Sacerdotes
eorum tibia timpanisque concinebant , he-
dera vinciebantur , vitisque aerea templo
repta : liberum patrem coli , domitorem
Orientis quidam arbitrati sunt : nequaquam
congruentibus institutis : quippe Liber fes-
tos latusque ritus posuit : Judæorum mos
absurdus sordidusque.

(b) Magna pars Judææ vicis dispergitur.
Habent & opida : Hierosolyma gentis caput.
Illic immensæ opulentiaæ templum , & pri-
mis munimentis urbs ; dein regia : templum
intimis clausum. Ad fores tantum Judæo

» Tant que l'Orient resta soumis
» aux Assyriens , aux Medes , & aux
» Perses , les Juifs furent au dernier
» rang de leurs sujets. Quand les Ma-
» cédoniens eurent soumis l'Asie , le
» Roi Antiochus essaya de réformer
» *cette nation détestable* , en la gué-
» rissant de ses superstitions , & en
» lui donnant les mœurs des Grecs.
» Les guerres des Parthes traversèrent
» ses desseins. Alors les Macédoniens
» se trouvant affoiblis , les Parthes
» peu puissans , & les Romains éloi-
» gnés , les Juifs se donnerent des
» Rois de leur sang. Ils s'en défirent
» bientôt par légèreté. Ceux-ci se ré-
» tablirent par la violence , & même
» en se permettant d'exiler des ci-
» toyens , de ruiner des villes , de fai-
» re périr leurs freres , leurs femmes ,
» leurs parens , & de commettre tous
» les crimes ordinaires aux Rois , ils
» entretenoient toujours leur peuple
» dans sa créance superstitieuse. Ils
» s'attribuoient même le sacerdoce ,

aditus : limine , præter Sacerdotes , arceban-
tur.

de l'Empire Romain. Liv. V. 39
» afin d'affermir leur puissance. » (a)

Tel est le portrait énergique , mais peu honorable , que fait des Juifs un des hommes les plus instruits de son tems. D'après ce qu'il en dit , il y a trois remarques à faire.

Premièrement , on ne peut s'empêcher de plaindre l'aveuglement de ces grands génies du Paganisme , qui leur faisoit méconnoître ou même travestir , comme on l'a vu dans le recit de Tacite , les grands miracles opérés par Dieu en faveur de son peuple.

(a) Dum Assyrios penes Medosque & Persas oriens fuit , despectissima pars servientium. Postquam Macedones præpotuerunt , Rex Antiochus demere superstitionem , & mores Græcorum dare adnixus , quominus teterrimam gentem in melius mutaret , Parthorum bello prohibitus est. Nam ea tempestate Arsaces desciverat. Tum Judæi Macedonibus invalidis , Parthis nondum adultis (& Romani procul aberant) sibi ipsi Reges imposuere. Qui mobilitate vulgi expulsi , resumpta per arma dominatione , fugas civium , urbium eversiones , fratrum , conjugum , parentum neces , aliaque solita Regibus ausi , superstitionem fovebant : quia honor sacerdotii , firmamentum potentie assumebatur.

Cette idée d'attribuer à des ânes sauvages , la découverte des eaux tirées du rocher d'Horeb , & de ne faire ainsi de Moïse qu'un fourbe adroit , est aussi singulière que maligne. Mais elle ne peut faire de tort qu'à ses auteurs.

Secondement , le passage de Tacite doit faire sentir combien il y a peu d'apparence à ce qu'ont avancé quelques Ecrivains , que les livres des Juifs étoient connus & respectés des Gentils. On a été jusqu'à soutenir que les plus fameux Philosophes ou législateurs y avoient puisé plusieurs de leurs principes. Il est cependant plus que probable que la Version des Septante même , quoique faite pour les étrangers , étoit absolument inconnue à Rome. Tacite n'en parle pas en rendant compte des antiquités des Juifs , ou du moins de ce que ses contemporains croyoient en sçavoir. Tacite étoit aussi curieux qu'éclairé. Il sçavoit certainement le Grec , & si la Version des Septante avoit eu la moindre publicité de son tems , il seroit impossible , qu'il n'en eut rien dit.

de l'Empire Romain. Liv. V. 41
en traitant des loix , des mœurs des
Juifs , & de toute leur ancienne his-
toire.

Troisièmement , enfin il est diffi-
cile de ne pas se rendre à la preuve
qui résulte du morceau que je viens
de traduire. Il établit invinciblement
que la malheureuse race d'Abraham ,
étoit , même avant la ruine de Jérusa-
lem , traitée par les Romains avec
un mépris inconcevable. Ce que Ta-
cite se permettoit d'en penser & d'en
dire ne lui étoit sans doute pas par-
ticulier. Il est évident qu'une nation
dont un Ecrivain , tel que lui , faisoit
un tableau si injurieux , ne pouvoit
qu'être infiniment dédaignée dans le
tems où il écrivoit.



C H A P I T R E IV.

Occupations & entreprises de Vespasien. Il bannit les Philosophes de Rome. Sa mort. Mot absurde que Suetone lui attribue.

UN calme profond signala , comme nous l'avons dit , le regne de Vespasien qui avoit été précédé par tant d'orages. Ce Prince se livra tout entier au soin de faire oublier les maux de la guerre par les douceurs de la paix. Rome redevint sous lui ce qu'elle avoit été sous Auguste , le centre des nations , le séjour de la politesse , de la magnificence & des arts.

Il les aimoit & les encourageoit par des récompenses. L'Architecture fut un de ceux pour lesquels il montra le plus de goût. Il rebâtit le Capitole , & fit construire à neuf beaucoup d'autres édifices moins célèbres , mais encore plus couteux. Il étendit

les bontés en ce genre jusque dans les Provinces. Plusieurs villes avoient été renversées par des tremblemens de terre. Il aida par ses libéralités à les relever. Il prit même à sa charge les ouvrages les plus considérables.

Il en étoit de même des grands chemins. Il en fit pratiquer un grand nombre , & il avoit soin qu'ils fussent aussi spacieux que solides. C'est encore un trait de ressemblance de plus entre son histoire , & celle de Henri IV. Mais suivant l'usage des Romains , usage inestimable , & malheureusement trop oublié , il ne laissa aux peuples que le soin d'en recueillir les fruits. Il se garda bien de déclarer la guerre à ses sujets , pour en arracher cette ressource destinée à faciliter les transports paisibles du commerce. C'étoit aux dépens de l'Etat , qu'il donnoit à l'Empire cet ornement utile. Les grandes routes publiques consacrées à porter par-tout l'abondance ne commençoient point par ruiner leurs voisins. Tant de grandeur , tant de générosité , répond plus que suffisamment aux reproches d'avarice par

44 *Histoire des révolutions*
lesquels on a voulu flétrir sa mémoire.

Il ne s'attacha pas seulement aux arts qui élèvent des monumens durables , mais matériels. Il estima aussi ceux qui en favorisant la culture de l'esprit , ont au moins autant d'éclat , s'ils n'ont pas la même utilité. Les gens de lettres en général & toutes les espèces de sciences , trouverent en lui un protecteur généreux. Les Philosophes seuls eurent à se plaindre de lui , & peut-être y eut-il de leur faute , plus que de la sienne.

La Philosophie , comme on sçait , n'est pas la perfection des arts. C'est précisément le point qui en suit la maturité , & qui en précède la corruption. Tous les Empires commencent par être foibles , grossiers , & vertueux. C'est ce qu'on appelle les siècles de la barbarie & de l'ignorance. On n'oseroit les appeller heureux , quoiqu'ils le soient pourtant , relativement à ceux qui les suivent.

La politesse & les vices se développent avec l'accroissement de la puissance. Cette époque est celle du gout , du génie en tout genre. Alors on

prétend à la gloire , & on y parvient. L'enthousiasme national est dans sa force , quoique le patriotisme décline. La vanité prend la place du héroïsme. Le gouvernement se fortifie , & la constitution s'altère , sans être encore attaquée.

Vient ensuite le regne de l'esprit , du raisonnement , de la Philosophie , puisqu'il faut le dire , où l'on se permet de tout peser , de tout discuter , & de substituer les mots aux choses : époque fatale qui ne cause peut-être pas la décadence , mais qui la précède immédiatement ; qui n'éteint pas les vertus , mais qui facilite le progrès des vices , par l'appui qu'elle donne au luxe leur aueur. Avec elle naît l'oubli des devoirs , l'amour de l'indépendance , une hardiesse punissable , & une passion défordonnée pour la liberté.

Ce n'est point par sa nature que la Philosophie produit cet effet funeste. Elle n'a par elle-même rien que d'avantageux. Mais c'est une liqueur trop forte qui enivre & tue les tempéramens foibles. Elle s'oc-

cupe sur-tout à réfléchir sur les prérogatives de l'homme. Il est difficile qu'en les considérant de près , en les voyant si bien constatées dans la théorie , & si négligées dans la pratique , elle ne donne à quelques esprits l'envie de les faire valoir dans toute leur étendue. Elle les conduit bientôt à celle d'en abuser. Elle leur inspire une fierté altière & républicaine. Elles les égare dans des systêmes que la raison peut approuver , mais que la politique pros- crit. Celle-ci se trouve enfin contrainte de mettre un frein à une étude qui produit plus de maux par ses abus , que de biens par ses succès.

C'est ce que Vespasien se crut obligé de faire. Il y avoit du tems que la Philosophie avoit passé de la Grèce à Rome , avec le gout des superfluités dangereuses. La tyrannie des premiers Césars l'avoit réduite au silence. Ses sectateurs s'étoient retrains à la cultiver en secret. Les foudres qui partoient du trône écrasoient tous les jours ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Etat. Tibere , Caligula , Néron prodiguoient le sang des Sénateurs.

Ils n'auroient pas été plus avares de celui des Philosophes , & ceux-ci , à Rome comme ailleurs , aimoient assez pour ne pas s'exposer légèrement à la perdre.

Le bruit des armes depuis Galba continua d'étouffer leurs voix. Le premier rayon de liberté se fit voir sous Vespasien. Les *amis de la sagesse* se crurent en droit d'en profiter comme les autres : mais ils cessèrent sur le champ , par l'usage qu'ils en firent , de mériter leur nom. Les sectes qui s'étoient formées dans l'obscurité se produisirent au grand jour. La contrainte dont elles sortoient les rendit audacieuses , quand elles s'en crurent affranchies. La licence présente fut bientôt aussi outrée que l'esclavage passé avoit été pénible.

Rome se trouva pleine de discoureurs qui attaquoient la forme du gouvernement. Ils éclattoient avec hardiesse contre le pouvoir arbitraire. Ils rappelloient le tems des Brutus , & fouilloient dans les décombres de l'antiquité , pour en tirer les droits du peuple qui y restoient ensevelis.

Vespasien les bannit, & avec eux tout ceux que la ressemblance des études faisoit soupçonner d'embrasser les mêmes opinions. Cet arrêt fut mal exécuté, comme il arrive à tous ceux de ce genre. Domitien le renouvella depuis avec aussi peu de succès, & la Philosophie ne tarda pas à trouver parmi ses successeurs un protecteur assez zélé pour soumettre ses adversaires à la même peine, si elle avoit été curieuse de cette vengeance.

Après un regne glorieux, mais trop court pour Rome, Vespasien sentit approcher sa fin. Suetone toujours semblable à lui-même, lui prête dans ses derniers momens une absurdité. *Je pense que je deviens Dieu*, dit le Prince mourant à ceux qui l'entouroient, suivant son Historien, & on ajoute que par-là, il faisoit allusion à l'Apothéose qui devoit suivre sa mort.

Mais il n'étoit pas certain à beaucoup près que l'Apothéose dut suivre sa mort. Ce ne fut que long-tems après que la coutume s'introduisit d'accorder aux Empereurs les honneurs de la Divinité, dans l'instant
même

même qui les remettoit au rang des hommes. Des huit premiers Césars , deux seulement , Auguste & Claude , avoient eu des Temples élevés sur leurs tombeaux. La fin des six autres avoit été suivie de plus d'ignominie que de gloire.

Comment donc Vespasien auroit-il pû penser qu'il alloit être divinisé ? Cette cérémonie n'étoit pas une loi de l'Etat. Les arrêts du Sénat qui en avoient attribué les honneurs à deux Princes, leur étoient particuliers. Quatre regnes consécutifs s'étoient passés sans qu'on les réclamât. Ils n'avoient par eux-mêmes aucune force pour l'avenir : & l'usage qui auroit pû leur en donner , n'étoit pas encore établi.

Il pouvoit l'être du tems de Suetone, quand Vespasien, Tite, Domitien même, Nerva, Trajan, Adrien eurent été successivement placés dans le Ciel : mais cette prérogative n'a pas sans doute été prévue de celui par qui elle a commencé à devenir héréditaire. Rien ne donnoit lieu à Vespasien de compter sur sa canonisation , & certainement son caractère

le rendoit incapable de la souhaiter. L'anecdote de Suetone est donc puérile, comme tant d'autres qu'il rapporte. Il a fait une méprise en attribuant à des tems antérieurs, ce qui n'a eu lieu que plusieurs années après. C'est ainsi qu'on a vu un peintre représenter des Bénédictins aux noces de Cana, & donner des lunettes aux Juifs assemblés pour condamner saint Etienne.



TITUS, X. EMPEREUR

regne deux ans & presque
trois mois.

CHAPITRE V.

Douceur de Titus. Elle avoit été précédée par des actions qui ne la promettoient point. Ce qu'il faut penser d'un mot fameux qu'on lui attribue.

A Un Prince célèbre par sa grandeur, succéda un Prince connu par sa bonté. Le nom de Titus est presque devenu le synonyme de cette vertu. On l'a appelée, & on l'appelle encore les délices du genre humain. Il a mérité d'être le modèle des Souverains bienfaisans, comme Alexandre celui des Rois guerriers. Ils ont excellé tous deux, l'un dans l'art de ravager la terre, l'autre dans

celui de la consoler. Par conséquent Titus est bien au-dessus d'Alexandre.

Sa jeunesse ne promettoit pas une distinction si glorieuse. Il l'avoit passée dans des plaisirs infâmes , mais trop communs à Rome pour y paroître flétrissans. Dans un âge plus mûr , sans renoncer à ses premiers penchans , il en avoit eu d'autres qui avoient encore plus de quoi allarmer. Il s'étoit même permis du vivant de son pere , des actions plus cruelles que sévères. Elles annonçoient , sinon un caractère funeste , au moins des inclinations trop rigoureuses. Les Historiens vont jusqu'à dire , qu'à son avènement on craignoit de retrouver en lui un nouveau Néron.

En effet il avoit fait assassiner sans forme de procès , plusieurs sénateurs qui lui étoient suspects. On dit à la vérité qu'ils étoient coupables : mais après ce qu'on avoit vu sous les regnes précédens , de pareilles exécutions pouvoient être regardées comme la suite de leurs maximes. Elles ne pouvoient qu'inspirer de l'effroi , & donner une idée sinistre de leur auteur.

D'ailleurs dans la guerre des Juifs, au milieu des louanges que lui prodigue le flatteur Josèphe, on démêle des traits bien odieux. Jérusalem pendant le siège étoit remplie d'une multitude innombrable, & défarmée. Le fanatisme ne lui permettoit pas de se rendre aux Romains : mais la garnison ne lui laissoit point partager le soin de les repousser. Ses prétendus protecteurs lui faisoient souffrir plus de maux qu'elle n'en auroit pu craindre de ses ennemis.

Ces malheureux, malgré la famine la plus cruelle, s'obstinoient à rester autour de leur temple qu'ils ne pouvoient défendre. Ils alloient chercher la nuit hors des murailles des herbes, des racines, pour suppléer au défaut du pain qui leur manquoit. Titus les faisoit enlever & crucifier à la vue des remparts. Il en faisoit, dit-on, périr par ce supplice jusqu'à cinq cens par jour.

Cependant il ne pouvoit pas ignorer que si cette populace infortunée étoit opiniâtre, au moins elle n'étoit pas dangereuse. Il sçavoit que d'un

côté elle n'avoit aucune part à la résistance de ses compatriotes , & que de l'autre , la mort ignominieuse à laquelle il la condamnoit , ne pouvoit produire aucun effet sur les courages désespérés qui désoloient & défendoient la ville. C'étoit donc à son ressentiment qu'il immoloit ces tristes victimes. Il les sacrifioit au dépit de se voir si long-tems retenu loin des plaisirs de Rome , & cette inhumanité devient encore plus révoltante , quand on pense qu'après avoir fait périr sans cause & sans utilité tant d'innocens , il laissa la vie au plus abominable des tyrans , au scélérat qui avoit attiré sur sa patrie les armes victorieuses des Romains , & qui l'avoit encore plus désolée par ses crimes. (a)

Cette action est une tache sans doute à sa mémoire : mais ayant été commise pendant la guerre , elle se perd avec toutes les autres cruautés que nécessite le terrible métier des armes.

(a) Jean de Giscala.

La postérité l'oublie. Elle accorde aux vertus du Prince pacifique , le pardon des excès commis par le conquérant. Il répara en effet ces fautes passagères par une bienfaisance durable. C'est sur-tout par là qu'il est connu. Je suis seulement fâché que Suetone ait à son ordinaire déparé ce penchant estimable par une absurdité.

Personne n'ignore ce qu'il raconte de Titus , qu'ayant passé un jour *sans rien donner à personne* , QUOD NIHIL CUIQUAM TOTO DIE PRÆSTITISSET , il dit , à ses amis , *J'ai perdu ma journée* , DIEM PERDIDI. Ce trait est devenu fameux , comme bien d'autres qu'un Ecrivain sans jugement hazarde , que ses successeurs copient sans examen , & qui semblent ensuite acquérir une autorité incontestable , parce qu'il y a long-tems qu'on le répète.

Par bonheur pour la réputation de Titus , elle n'est pas fondée uniquement sur ce ridicule apophtegme. S'il étoit vrai , il donneroit lieu de croire que ce Prince avoit bien plus de petitesse dans l'esprit , que de générosité dans le cœur. Quoi ! Il croyoit sa

journée perdue , parce qu'il n'avoit rien donné à personne ! Quelle idée se faisoit-il donc des devoirs de sa place ! Les réduisoit-il à des distributions manuelles faites à ceux qui pouvoient l'approcher ? Mais cette fonction convient à un caissier subalterne , & non au chef d'un grand Etat. Il y a souvent de la part des Princes , comme nous l'avons dit de Vespasien , plus de véritable générosité à refuser qu'à donner. Leurs libéralités rendent dix familles malheureuses pour en obliger une , & quoiqu'elles procurent de la satisfaction au maître qui donne , les remerciemens de l'esclave qui reçoit , sont bien affoiblis par les larmes du sujet qui contribue.

De plus , ces sortes de graces ne pouvoient regarder que ceux qui étoient à portée de les solliciter & de les recueillir : c'est-à-dire , sur les habitans de la Capitale : mais ils n'étoient pas les seuls qui y eussent droit , & un Prince qui ne se feroit cru obligé qu'envers eux , auroit été bien indigne du nom de Titus.

D'ailleurs quand le plaisir d'en-

richir tous ceux qui l'entourent , de remplir toutes les mains qui l'importunent , ne feroit pas ruineux pour l'Etat , un Souverain éclairé en auroit-il donc fait le premier & le plus essentiel de ses devoirs ? Auroit-il regretté avec amertume la perte de tous les momens où il s'en feroit privé ? Il a mille façon de les remplir avec bien plus d'utilité. Que diroit-on d'un jardinier qui croiroit sa journée perdue , parce qu'il auroit manqué d'arroser une des ses allées ? On le soupçonneroit sans doute , ou de connoître bien peu son métier , ou d'en remplir bien mal les obligations , puisqu'en oubliant tous les travaux nécessaires , il leur préféreroit une précaution très-indifférente.

Il en est de même d'un Souverain. Quiconque se trouvant à la tête d'un grand Empire , croit avoir satisfait à tout , par des largesses passageres , est ou un ignorant , ou un imbécille. Titus n'étoit ni l'un ni l'autre. Il n'est donc pas possible qu'il ait jamais hazardé ce mot absurde , par lequel Suetone n'a pas craint de deshonorer sa

58 *Histoire des révolutions*
mémoire , & ou presque tous ceux
qui le lisent veulent bien ne trouver
que de la grandeur.

On peut en dire encore autant d'un
trait non moins absurde , que lui prê-
te le même Historien. Cet Empereur ,
dit-il , se plaisoit à donner des espé-
rances : & comme ses officiers lui re-
présentoient un jour que ses promes-
ses surpassoient son pouvoir , il crut
s'excuser en répondant *qu'il ne falloit*
pas que personne sortît mécontent d'avec
son Prince : NON OPORTERE QUEM-
QUAM A SERMONE PRINCIPIS DISCE-
DERE Il y a eu des écrivains assez aveu-
gles pour croire qu'ils augmenteroient
la gloire d'un grand homme , en lui at-
tribuant avec éloge une réponse à la fois
si cruelle & si insensée. Ce qu'il est pos-
sible de rassembler de plus odieux s'y
trouve , l'infidélité , l'imprudence , &
la cruauté.

Il y a de la fourberie sans doute
dans un Prince comme dans un par-
ticulier , à promettre ce qu'il n'a pas
dessein de tenir. Je veux qu'il soit obli-
gé d'adoucir ses refus , de les couvrir
par une politesse affectée , de laisser

croire à ceux dont il anéantit les prétentions, qu'il a quelque regret de ne pas pouvoir les appuyer. Mais tout ce qui passe ces ménagemens sans conséquence devient une perfidie, & plus la parole d'un Souverain doit être sacrée, plus il devient coupable, quand il la donne avec la certitude qu'il sera contraint de la violer.

Secondement, il n'y a pas moins d'imprudence. Comme il a le pouvoir en main, comme rien ne l'obligeoit à promettre, comme on sçait qu'il étoit le maître d'accorder ou de refuser, c'est à sa mauvaise volonté seule qu'on s'en prend, quand on se voit trompé pour s'être reposé sur sa parole. Le fruit de cette prétendue politique est de le rendre odieux : & une haine durable remplace la courte satisfaction qu'on a eue en le quittant.

Troisièmement, il y a dans ce procédé encore plus de dureté que d'indiscrétion. Il n'y a personne qui n'en ait fait l'expérience. Rien ne déchire tant le cœur que de voir renverser des espérances qu'on a cru infaillibles.

Le chagrin que procure leur ruine est proportionné à la solidité qu'on leur supposoit : & l'art de tourmenter ainsi les hommes par de fausses promesses , est un raffinement d'inhumanité , dont les Tiberes & les Nérons même étoient incapables.

Je sçais que les Grands ont souvent la foiblesse de le mettre en usage. Mais au moins ce n'est point par un principe de conduite réfléchi. C'est par un mouvement machinal qui leur fait redouter d'appercevoir la tristesse autour d'eux. Cette espèce d'hommes dont la destinée est d'être plus malheureux par les maux qu'ils craignent , que fortunés par les biens dont ils jouissent , s'efforce d'écarter avec soin tout ce qui a l'apparence du chagrin. Ils sçavent qu'en donnant des espérances , on ne leur montrera que de la joie. Ils prolongent donc tant qu'ils peuvent cette sécurité apparente. Quand elle est détruite sur un objet , ils la font renaître sur un autre , & par ces complaisances feintes , ils éternisent la gratitude pour le moins aussi trompeuse de leurs courtisans.

Cependant , comme je l'ai dit , ils agissent ainsi par instinct , plutôt que par système. Ils ne se proposent pas précisément de tromper les hommes. Ils craignent seulement de les voir affligés en leur présence , & d'être en quelque sorte contraints de partager leurs peines. Mais ce manège coupable , même ainsi modifié , ne convient point au bienfaiteur du genre humain. Il déshonoreroit un Prince choisi pour servir d'exemple à tous les autres. Que penser d'un Historien assez peu judicieux , pour rapporter à la gloire de son héros , deux traits , qui , s'ils étoient probables , le convaincroient , l'un d'une incapacité révoltante , l'autre d'une fourberie inhumaine ?



CHAPITRE VI.

Calamités arrivées sous le regne de Titus. Eruption du Vésuve. La ville d'Herculanum retrouvée de nos jours, est submergée alors par les dégorge-mens de cette montagne. Fautes de Dion & de Pline dans le récit de cet événement. Mort de Titus.

Tibere avoit occupé le trône environ vingt-deux ans , Néron treize. Titus , qui d'ailleurs leur ressembloit si peu , jouit bien moins long-tems de l'Empire. Encore un regne si court & si doux , fut-il troublé par des fléaux presque continuels. Une éruption du Vésuve effraya l'Italie. Une peste affreuse la désola , & un incendie violent remit Rome presque au même état où elle s'étoit vue réduite sous Néron. Il sembla que la Providence n'eut élevé Titus à la première place , que pour réparer en quelque sorte les maux dont elle avoit résolu d'accabler l'Empire.

La peste & l'incendie étoient des accidens fâcheux sans doute : mais ceux de ce genre affligent plus qu'ils n'étonnent. Ils ne sont pas absolument rares. On ne sçauroit les mettre au rang de ces calamités extraordinaires, qui laissent dans l'esprit des hommes un long souvenir, & sur la terre des monumens ineffaçables de leurs ravages. Il n'en est pas de même de l'éruption du Vésuve, dont nous avons à parler. L'histoire la plus reculée & la plus moderne, ne présente rien qui en approche.

Nous avons vû de nos jours Callao submergé & Lima presque détruite avec des circonstances effrayantes. Nous avons vû le rivage de Lisbonne lui servir de tombeau, & les secousses qui l'avoient abyssmée se faire sentir jusqu'aux extrémités des deux hémisphères. L'embrasement du Vésuve paroît avoir eu des suites encore plus funestes. Il a certainement produit des effets plus singuliers.

A Lisbonne & à Lima le feu caché qui tourmentoit les entrailles du globe, ne faisoit que l'agiter avec vio-

lence. Les habitans n'avoient à redouter que cette espèce de convulsions terribles qui renversoient leurs bâtimens. Le sein de la terre déchiré par ses efforts , leur présentoit en s'ouvrant des gouffres prêts à les ensevelir tout vivans : mais ils pouvoient cependant chercher & trouver des asyles. En fuyant d'un danger ils ne tomboient pas dans un autre. Ils jouissoient encore d'un air pur en pleurant la désolation de leur patrie , & lors même que le sol s'érouloit sous leurs pieds , ceux qui n'avoient pas été engloutis , ne craignoient point d'être accablés au milieu des campagnes.

Ici , au contraire , la nature entière parut s'être armée pour la perte des hommes. Les quatre élémens s'étoient réunis pour rendre le spectacle plus terrible , & la catastrophe plus tragique. Des torrens de flammes liquides , connus sous le nom de lave , inondoient la terre agitée par des secousses non interrompues. Une pluie de pierres brulantes rendoit l'air encore plus redoutable , & au milieu des nuages de cendres qui l'obscurcissoient ,

les mugissemens de la mer sembloient redemander & poursuivre les restes échappés à la violence du feu, à la ruine des édifices, à la chute des quartiers de rochers qui se précipitoient de toutes parts avec fracas.

On sçait comment deux villes entières furent alors, non pas détruites, mais enterrées. Elles disparurent au milieu des cendres que vomissoit le Vésuve, & ce n'est qu'après un intervalle de seize cens ans, que l'une d'elles a été enfin retrouvée de nos jours. Cette découverte étoit peut-être un des plus précieux incidens qui pussent arriver, pour les amateurs de l'antiquité. On alloit se rencontrer au milieu des Italiens du premier siècle de notre ère. On alloit être témoin de leurs mœurs, de leurs usages, de leur vie civile. Ce n'étoient plus des monumens flétris par la barbarie, mutilés par le tems, & souvent rendus inutiles par les recherches de l'érudition, qu'on s'attendoit à voir tirer des ténébres. C'étoit le siècle d'Auguste lui-même qu'on croyoit prêt à reparôître. *Herculanum* étoit une ville assez

considérable , pour qu'on pût se flatter d'y trouver toutes les lumieres dont nous manquons en tant de genres sur ce qui regarde l'histoire ancienne. On comptoit que ces lumieres ensevelies pendant tant de siècles , alloient jetter un éclat plus vif en sortant de leur obscurité.

Jusqu'ici cependant l'attente générale a été frustrée. La fouille n'a rien produit qui nous instruisse sur les points ignorés ou contestés. Peut-être feroit-il à souhaiter qu'elle eût été dirigée par des mains plus intelligentes & sur un autre plan. On s'est pressé de voir plutôt que de bien voir. On s'est attaché à parcourir les rues & les places où il n'y a rien à apprendre qui ne soit connu. On a négligé l'intérieur des maisons , qui seul pouvoit être instructif.

C'étoient les appartemens particuliers qu'il falloit découvrir avec précaution , & examiner avec patience. C'est là sans doute que reste caché ce qui peut seul flatter une curiosité raisonnable. On auroit vérifié de quels instrumens se servoient les anciens

pour faciliter les arts utiles, & par une comparaison éclairée, on auroit pû perfectionner les nôtres. On connoîtroit à quel point ils avoient poussé l'industrie dans la fabrication des étoffes; on sçauroit quelle forme ils donnoient à leurs habits. Il ne resteroit plus d'obscurité sur cet article, qui est encore aujourd'hui plus qu'indécis, malgré les monumens antiques qui devroient en lever l'incertitude.

Ce qu'il pourroit sur-tout y avoir de plus intéressant, ce seroient les manuscrits. Cette découverte en nous rendant la totalité de plusieurs ouvrages des anciens, formeroit dans l'histoire de la Littérature, une époque bien remarquable. On ne sçauroit douter qu'il n'en existe de plus d'une sorte dans *Herculanum*. Si on ne les en a pas encore tirés, c'est infailliblement ou par la maladresse des ouvriers, ou par la négligence de ceux qui les conduisent. Mais enfin si l'on laisse échapper cette occasion de se les procurer, où la retrouvera-t-on jamais?

Dion en racontant la submersion de cette ville, assure fort sérieusement

que tous les habitans furent surpris & étouffés dans leur théâtre par les cendres qui les remplirent alors : mais Dion , à son ordinaire , a dit une absurdité. La meilleure preuve c'est que le théâtre a été un des premiers édifices découvert & visité , & on n'y a trouvé aucun corps. S'il y en avoit eu , ils se feroient conservés sous cette crouste impénétrable à l'air , qui couvroit la ville. On y retrouve beaucoup de choses au moins aussi corruptibles , qui ne paroissent point altérées à l'extérieur , quoiqu'elles ayent été , non pas brûlées , comme l'ont dit quelques Ecrivains peu instruits , mais consumées & réduites en poudre , comme il arrive à tout ce qui est trop long-tems renfermé dans des souterrains privés d'air.

Dion n'est pas le seul qui ait oublié la raison & chargé la vérité dans le récit des circonstances relatives à cet événement. Il est triste qu'il faille lui associer à cet égard Plin. le jeune. C'est un Ecrivain plus célèbre , & tout autrement estimable que Dion. Cependant en cette occasion il n'a été

ni plus judicieux, ni plus véridique. Pour le prouver, je me bornerai à deux remarques.

Pline l'ancien son oncle périt alors pour avoir voulu examiner les symptômes de ce feu trop près de la source. Il fut suffoqué presque au pied de la montagne, sans doute par le déluge de cendres qu'elle lançoit, & qui devint fatal aux villes du voisinage. Elles se disperferent, dit-on, jusqu'à Rome, en Syrie & en Afrique, c'est-à-dire, précisément dans tous les sens. Elles étoient donc bien abondantes à l'endroit où expiroit Pline. Elles s'y entassoient sur la terre à plusieurs pieds de hauteur, comme le fait la neige quand elle est forte. Elles devoient donc couvrir son corps de façon à ne point permettre qu'on put jamais le retrouver. Ses gens qui s'étoient écartés dès qu'ils l'avoient vû hors d'état de recevoir des secours, de peur de subir le même sort, ne pouvoient donner aucune lumière sur l'endroit où ils l'avoient laissé. Cependant son neveu prétend que dès le lendemain de sa mort, son cadavre fut cherché

& retrouvé sans peine. Il est difficile de le croire sur sa parole. Certainement de deux choses l'une, ou Pline l'ancien est péri très-éloigné du Vésuve, & hors de la portée de la pluie redoutable qui en sortoit, ou son corps n'a pas été retrouvé sitôt, & même il n'a pas pû l'être du tout.

La seconde remarque fortifie la première. A Misene, à plus de cinq lieues de cette montagne alors si funeste, le neveu courut risque au milieu de la campagne, d'être couvert & étouffé par cette même pluie de cendres qui ôtoit la vie à son oncle. Il falloit, dit-il, de tems en tems se lever & la secouer pour s'empêcher d'y périr. Or une pareille pluie assez forte pour couvrir un homme vivant, & le mettre en danger d'être étouffé, l'étoit bien assez pour couvrir aussi un homme mort, & ensevelir entièrement son corps. De plus Pline le jeune auroit bien dû nous apprendre comment il respiroit lui & tous les habitans de Misene, au milieu d'une pluie assez épaisse pour changer le jour en une nuit plus obscure que

celle d'une chambre bien fermée, où il n'y auroit eu aucune espèce d'ouverture : ce sont ses termes (a) : surtout lorsque cette pluie étoit composée de cendres brulantes, lancées avec assez de rapidité pour se répandre à deux ou trois cens lieues de distance.

Pline auroit bien dû sentir qu'on affoiblit un récit, quelque tragique qu'il soit d'ailleurs, en y mêlant des circonstances absurdes, & celle-là l'étoit assez pour le frapper. Mais en général c'est toujours l'esprit qui fait les descriptions. La raison les rendroit trop froides, & on se pique bien moins en les écrivant, de peindre ce qui a effrayé l'imagination pendant le danger, que ce qui la flatte quand il est cessé.

Ce n'est point par malignité que je me livre à ces observations : mais

(a) Vix viam deserueramus, & nox, non quasi illunis & nubila, sed qualis in locis clausis, lumine extincto. *Plinii Epist.* lib. 6.

enfin il n'est pas inutile de faire connoître combien les grands noms sont trompeurs. Leur autorité couvre souvent bien des petites choses, comme dans les bâtimens somptueux les plus beaux vernis décorent, & font quelquefois briller les matieres les plus viles.

On sent bien que sous un Prince tel que Titus, il ne fallut aux peuples, pour obtenir des soulagemens, que le tems de les solliciter. L'Empereur se hâta même de prévenir leurs demandes. Il se transporta sur le théâtre où s'étoient passées les scènes terribles dont nous venons de parler. Il sembloit qu'il voulut se convaincre plus vivement de la nécessité d'en réparer les malheurs, en s'obligeant à en considérer les suites de plus près.

Il en fut de même de la contagion & de l'incendie. Il employa, pour les combattre, & ensuite pour les faire oublier, tout ce que la grandeur de l'Etat donnoit de puissance à un Souverain de Rome, tout ce qu'une tendresse inépuisable auroit pû inspirer d'activité à un pere affectionné. Il prodiguoit les remedes en tout genre.

Il encourageoit par des exhortations & par des récompenses, les hommes experts dans l'art de guérir. Il prenoit sur lui la reconstruction de tous les édifices détruits par le feu, & tandis qu'il chargeoit ainsi son trésor d'un surcroît de dépenses, il diminueoit les impôts. Il en supprimoit plusieurs. Il adoucissoit les autres. Son économie lui fournissoit même de quoi étaler dans les spectacles, devenus nécessaires au peuple de Rome, une magnificence que n'avoit pû atteindre la prodigalité de ses prédécesseurs.

Cet exemple unique jusqu'ici se renouvelle encore sous nos yeux. Nous le voyons avec admiration retracé en Lorraine par un Prince qui n'a, pour ainsi dire, d'autre fonds que la grandeur de son cœur. Chéri comme Titus, & digne de l'être comme lui, il a exécuté ce que des Rois bien plus puissans n'auroient pas même osé imaginer. Il a trouvé moyen, avec un très-petit revenu, de remplir une grande province de fondations ou utiles, ou honorables, & toutes presque également glorieuses pour leur Auteur.

De pareils regnes ne devroient point finir. Mais la Providence ne se conforme pas toujours à nos souhaits. Elle avoit marqué un terme bien court à celui de Titus. A peine avoit-on commencé à se réjouir de son élévation , qu'il fallut pleurer sa perte. Mais au moins en descendant au tombeau , ses oreilles ne furent frappées que par des actions de grâces. S'il avoit vû les désastres de sa patrie , il les avoit réparés. Son caractère ne se démentit point même dans les bras de la mort , & ses derniers ordres furent des bienfaits.



DOMITIEN , XI. EMPEREUR
regne 15 ans & quelques
jours.

CHAPITRE VII.

Tyrannie de Domitien. Il chasse encore les Philosophes. Sa haine pour les beaux arts. Ce que c'étoit qu'Apollonius de Tyane.

L'Instant où l'on apprit que Titus n'étoit plus , causa un deuil universel dans l'Empire. C'étoit une grande famille qui pleuroit son pere , & la vivacité des regrets égaloit la grandeur de la perte. Un seul homme triomphoit de la douleur générale que sa joie n'étoit que trop propre à justifier. Cet homme étoit le frere & l'héritier de Titus , le second fils de Vespasien.

D ij

pasien , qui ne ressembloit assurément ni à l'un ni à l'autre.

Il portoit le nom de Domitien. Ce n'étoit pas celui de sa famille : mais il lui étoit encore plus étranger par son caractère. Il s'étoit livré dans sa jeunesse à tous les désordres , qui sont ordinairement la suite & l'effet de l'opulence. Cette foiblesse ne lui auroit pas fait de tort , s'il avoit sçu travailler à s'en guérir comme son prédécesseur. En commençant à porter la couronne , il avoit un bel exemple à suivre. Les larmes des peuples qui couloient encore au nom de son pere ou de son frere , lui indiquoient assez comment il pourroit parvenir à mériter de pareils éloges. Mais cette espèce de gloire est celle dont il parut le moins jaloux.

On vit remonter avec lui sur le trône le sens froid impitoyable de Tibere , la démence furieuse de Caligula , & les débauches tyranniques de Néron. Vespasien & Titus avoient appris à ménager le sang des hommes. Sous leur successeur il redevint plus facile à ré-

pandre que celui des animaux. Le mérite qu'ils n'avoient pas craint d'estimer & d'encourager , ne fut plus qu'un crime impardonnable , comme il l'avoit été avant eux. Quiconque eut le malheur de se distinguer par des talens , n'eut plus désormais à attendre du Souverain , que des affronts & même la mort.

Il renouvela , comme nous l'avons dit , la proscription prononcée par son pere contre la philosophie. Mais Vespasien sage & modéré jusques dans ses sévérités , n'avoit puni que ce qui méritoit de l'être. Il avoit chassé des harangueurs hautains & séditieux qui abusoient de ses bontés pour l'outrager. Il n'avoit pas confondu dans son ressentiment , contre leurs déclamations turbulentes , les arts paisibles qui embellissent la terre , ou qui aident à adoucir les miseres de la vie.

Il paroît que Domitien les enveloppa tous dans ses soupçons. L'éloquence sur-tout attira sa défiance & ses rigueurs. Il n'en vouloit que dans les délateurs qui servoient sa barbarie. Pour obtenir de lui le pardon des

talens , il falloit lui en faire le sacrifice. Ceux qui avoient assez de générosité pour refuser de se prostituer ainsi , ne tardoient pas à devenir suspects , & à se voir proscrits.

Parmi les Philosophes célèbres dont ce second orage troubla le repos , le plus fameux est cet Apollonius de Tyanes , dont on a porté des jugemens si différens. On a d'abord révééré sa mémoire , au point de lui consacrer des Autels. Des Païens zélés n'ont pas craint de le comparer au Sauveur du monde ; & un Empereur , estimable d'ailleurs (a) , l'avoit , dit-on , placé parmi ses Dieux , entre Abraham & Jesus-Christ.

Mais du comble des honneurs on a tâché ensuite de le précipiter dans le plus ignominieux mépris. Les Auteurs chrétiens se sont attachés à l'avilir en proportion de ce que leurs adversaires cherchoient à l'honorer. De nos jours M. de Tillemont en a fait dans

(a) Alexandre Severe.

son histoire un long article, ou plutôt une longue satire. Il a encore eu depuis des imitateurs plus outrés. Il ne tient pas à ces censeurs inconsiderés, qu'on ne regarde Apollonius comme un scélérat heureux, comme un imposteur adroit, qui après avoir lui-même trompé les hommes durant sa vie, a servi de prétexte à ses disciples, pour les tromper après sa mort.

C'est une chose très-indifférente sans doute aujourd'hui que la mémoire d'Apollonius. Il importe bien peu au monde qu'on la révere ou qu'on la condamne. Mais enfin puisque l'histoire est l'asyle des grands noms opprimés, puisqu'elle est le refuge des vertus injustement flétries, puisqu'un de ses premiers devoirs est de se transporter dans les tombeaux des morts, & d'y restituer à leurs cendres, les honneurs dont l'envie les a frustrées, on peut lui pardonner de veiller pour en écarter la calomnie qui cherche à les troubler.

Apollonius, de l'aveu de ses plus violens ennemis, étoit un homme

tempérant, détaché des plaisirs, dévoué par choix à la vie la plus dure, à l'abstinence la plus rigoureuse. Il ne prêchoit que l'amour de la justice, & son exemple enseignoit encore mieux que ses discours à la pratiquer. Il dédaignoit les richesses. Il exhortoit les hommes à se chérir, à réprimer leurs penchans quand ils pouvoient nuire à la société, & à les combattre même lorsqu'ils n'étoient que vicieux, sans paroître nuisibles.

Il n'avoit qu'une ambition, & la plus pardonnable de toutes. Il souhaitoit de se voir considéré, respecté de ses contemporains. On ne sçauroit lui faire un crime de n'avoir pas sçu s'élever jusqu'à la perfection de l'humilité chrétienne, qu'il ne connoissoit pas. Si c'est une foiblesse, au moins ce n'est pas un défaut en lui, d'avoir été sensible à ces hommages volontaires qui ne sont pas sans doute un prix suffisant pour la vertu, mais qui peuvent légitimement l'encourager, & dont les âmes les plus nobles ont quelquefois besoin.

Les reproches qu'on lui fait pour

ternir tant de grandes qualités , se réduisent à trois. Premièrement , dit-on , c'étoit un Magicien. Secondement , il a eu le malheur d'être opposé , & même préféré par des Gentils au Fils de Dieu incarné. Troisièmement , sa vie a été remplie de prodiges ridicules , de fables absurdes , par les Historiens qui nous l'ont conservée.

Je l'ai dit : je ne suis point son apologiste. Je ne songe pas à relever ses Temples , & mon dessein n'est point d'engager personne à l'adorer : mais enfin est-ce avec de pareilles armes qu'on devroit attaquer la réputation des grands hommes ?

C'étoit un Magicien ! Mais ce mot ne présente aucune idée. On entrevoit qu'il signifie tout au plus , ce que nos peres appelloient un *Sorcier*. Or est-ce de nos jours , est-ce devant des hommes instruits qu'on devroit se permettre d'accuser un homme instruit d'avoir été Sorcier ? Cette espèce d'êtres mal faisans a disparu avec les fées , les génies , &c. qui n'existent plus

qu'à l'Opera, & dans des romans ignorés ou méprisés.

Le lever de la raison a fait évanouir ces contes puériles, qui s'accréditent pendant ses éclipses. Dieu a pû laisser un pouvoir presque surnaturel dans des occasions extraordinaires, à des hommes réprouvés par sa justice. Il est possible qu'il ait toléré leurs prestiges, pour satisfaire les vûes cachées de sa providence : mais il ne l'est pas qu'il ait laissé réduire en art le secret de troubler les loix de la nature, ni qu'il en ait en quelque sorte abandonné la conduite à des mains qui l'auroient déshonorée.

Il est malheureux sans contredit pour Apollonius, que des blasphémateurs aient cru l'exemple de ses vertus purement humaines, propre à contraster avec la perfection que Jesus-Christ a bien voulu attacher à son corps mortel. Mais enfin doit-il répondre de l'audace de ses partisans ? Ce n'est qu'après sa mort qu'on s'est avisé de faire un parallele si injuste, & cependant si honorable pour lui. Il ne

paroît point par son histoire qu'il ait eu la moindre connoissance du christianisme, ni aucune envie de lutter avec les Envoyés respectables qui le prêchoient.

Ce n'est point sur lui qu'il faut jetter l'abus sacrilège qu'on a osé faire de sa mémoire. Il n'a pû sans doute ni le prévoir ni le prévenir. Il n'existoit plus de lui que son nom, quand on l'a employé à cet usage coupable. Préendre lui en faire porter la peine, c'est imiter ces chiens qui mordent avec fureur la pierre dont on les a frappés.

Son histoire, comme celle de tous les hommes devenus fameux en quelque genre que ce soit, est défigurée par des absurdités : mais il en est encore certainement très-innocent. Quelle réputation pourroit subsister, si les siècles postérieurs ne jugeoient du mérite des siècles qui les ont précédés, que par celui de leurs Historiens ? Ce ne seroit plus la vertu, ce seroit le hasard qui fixeroit les rangs aux yeux de la postérité. Pour s'immortaliser, soit en bien, soit en mal, il ne seroit plus nécessaire de se souiller par

des crimes , ou de se distinguer par de grandes actions , il suffiroit de trouver ou un ennemi ou un panégyriste : & encore comme il est bien plus facile de réussir dans la satire que dans les éloges , la maladresse de ceux-ci pourroient déshonorer leur objet , ainsi que la vivacité des invectives. La gloire ressembleroit à ces pierres peu brillantes par elles-mêmes , qui jettent plus ou moins d'éclat , suivant l'habileté des ouvriers qui les emploient.

Philostate est un Ecrivain plus que médiocre. Il est plein d'erreurs & de méprises. Je ne veux pas les justifier , quoique parmi celles qu'on lui reproche , il s'en trouve qui sont encore aujourd'hui très-accréditées. De grands Physiciens ont cru , comme lui , que les vents étoient la cause primitive du flux & du reflux de la mer. Il y a bien des ports où l'on est encore persuadé que la marée a , comme il le dit , autant d'influence sur la vie des hommes que sur ses rivages , & que le reflux seul est funeste aux malades.

Mais sans entrer dans la discussion de ces puérilités peu intéressantes , on

de l'Empire Romain. Liv. V. 83
peut opposer au témoignage décrié de
Philostate , le témoignage irrécusable
d'un Pere de l'Eglise. Si le Disciple
d'Apollonius a pû flétrir la vie de son
héros en la touchant , un Ecrivain tel
que S. Jérôme , peut sans doute lui
rendre tout son honneur , s'il s'en dé-
clare l'apologiste. Or voici ce que l'on
trouve dans une de ses Epîtres.

Il parle des hommes célèbres dans
toutes les religions , qui ont fait de
grands voyages pour s'instruire , pour
voir de leurs yeux ce que les livres
leur avoient appris. Il cite Pithagore ,
Platon , S. Paul. Entre ces lumieres du
paganisme , & ce héros de la vérité ,
il place Apollonius de Tyane , & il
dit :

» On a vu , il n'y a pas long-tems ,
» un prodige inoui , digne d'être connu
» de tous les siècles , & tel qu'il effa-
» çoit aux yeux des étrangers tout ce
» que Rome pouvoit offrir à leur cu-
» riosité. Je parle de ce célèbre Apol-
» lonius , *traité de Magicien par le*
» *peuple* , & de Philosophe par les gens
» instruits. Il a été en Perse : il a fran-
» chi le Caucaze , parcouru l'Albanie ,

» la Scythie , &c. pour pénétrer jus-
 » qu'aux extrémités des Indes. Enfin
 » après avoir traversé ce large fleuve
 » nommé le Phison , il est parvenu
 » jusqu'à la retraite des Brachmanes ,
 » où il a vu Hiarchas assis sur un trône
 » d'or , & se désaltérant dans la fon-
 » taine de Tantale. Il l'a entendu dis-
 » serter au milieu d'un petit nombre
 » de disciples , sur les loix de la na-
 » ture & les révolutions des astres (a).

» De là il est revenu à Alexandrie
 » par la Babylonie , la Chaldée , la
 » Médie , l'Assyrie , la Parthie , la Sy-
 » rie , la Phénicie , l'Arabie , la Pa-

(a) Habuit illa ætas inauditum omnibus
 sæculis , celebrandumque miraculum , ut
 urbem tantam ingressi , aliud extra urbera
 quærerent. Apollonius sive ille *Magus* , ut
vulgus loquitur , sive Philosophus ut Pi-
 thagorici tradunt , intravit Persos , pertran-
 sivit Caucasum , Albanos , Scythas , Messa-
 getas..... Pervenit ad Brachmanos , ut
 Hiarcham in trono sedentem aureo , & de
 Tantali fonte potantem , inter paucos dis-
 cipulos de natura , de motibus siderum , ac
 dierum cursu docentem audiret. *Hier. Epist.*
Paulino.

» leſtine. Il s'eſt enſuite mis en mar-
» che pour aller trouver les Gymnoſo-
» phiſtes , & voir la fameuſe table du
» ſoleil tracée ſur le ſable. Il a trouvé
» par-tout de quoi s'inſtruire , & en
» *proſitant toujours , devenir de plus*
» *en plus parfait* (a).

Telle eſt donc la maniere dont
s'exprime , au ſujet d'Apollonius , un
des premiers oracles de l'Egliſe. Il ne
l'appelle ni fourbe , ni impoſteur. Il
remarque que ce Philoſophe n'étoit
traité de *Magicien* que par le peuple
groſſier , *Vulguſ*. C'eſt en effet la pre-
miere injure par laquelle il croit dé-
grader les lumieres qui l'éblouiſſent.
Ce paſſage ſeul eſt une preuve évi-
dente que la mémoire d'Apollonius
étoit encore en vénération du tems
de S. Jérôme , comme celle de tous

(a) Inde per Elamitas..... perrexit
Æthiopiam , ut Gymnoſophiſtas & famo-
ſiſſimam ſolis menſam videret in ſabulo.
Invenit ille vir ubique quid diſceret , &
ſemper proſiciens , ſemper ſe melior fieret.
Ibidem.

les grands génies du Paganisme. Ce Saint regrettoit sans doute au fonds de son cœur, que tant de mérite fut resté inutile à celui qui l'avoit possédé : mais il lui rendoit volontiers un hommage sans conséquence. Il ne se croyoit point obligé à le déshonorer après sa mort, parce que sa vie avoit été vertueuse.

J'ose le dire d'après lui, Apollonius est un des plus beaux modèles dont la philosophie humaine se puisse glorifier. Les Socrates, les Platons ne l'ont pas surpassé, & tous ceux que le caprice de Domitien chassoit alors de Rome, auroient été bien estimables, s'ils avoient pû lui ressembler.



CHAPITRE VIII.

Vanité de Domitien. Traits estimables dans sa conduite. Si l'on peut admettre les raisons qu'apportent les Historiens pour motiver ses violences.

EN privant ainsi ses Etats d'une foule d'hommes éclairés, qu'il auroit dû tâcher plutôt d'intéresser à sa gloire, Domitien les peuploit de figures inanimées qui ne pouvoient pas la rétablir. L'histoire le représente comme un petit génie, avide de toutes les distinctions qui s'accordent plus souvent à la place qu'au mérite, & qui deviennent une véritable satire pour celui qui les obtient ou les exige, quand elles sont mal appliquées.

Il se faisoit construire des arcs de triomphes pour des victoires qu'il n'avoit pas remportées. Il vouloit qu'on lui érigeât des statues dans tout l'Empire, & celles qu'on lui consacroit à

Rome devoient être d'or, ou au moins d'argent. L'usage d'en élever y étoit commun de tout tems. Mais tant que la République avoit duré, cet honneur étoit la récompense des grands hommes qui l'avoient bien servie. Depuis l'établissement de la Monarchie on le réservoir pour les Souverains, ou pour leurs favoris.

Domitien l'avilit à force d'en abuser. Il avoit la foiblesse de s'enorgueillir de ces monumens que la flatterie élève plutôt que la reconnoissance. Il ne songeoit pas que ces représentations muettes ne peuvent rien auprès de la postérité, en faveur du Prince dont elles portent le nom, & que pour les rendre vraiment honorables, il faut les faire précéder par de grandes actions qui parlent pour elles.

C'étoit ordinairement en vertu d'un décret du Sénat qu'on les élevoit. Cette vile Compagnie caressoit la vanité de son tyran, comme un mendiant flatte un dogue par qui il craint d'être dévoré. Ce qu'il y avoit de plus triste, c'est que l'excès même de ces bassesses devenoit inutile. Il déshonorait les

malheureux qui n'en rougissoient pas ; mais il les déshonoroit sans les sauver. Domitien leur sçavoit peu de gré de leurs complaisances rampantes. Il prenoit plaisir à les écraser , en les voyant se prosterner si lâchement devant lui. Un nombre considérable de Sénateurs fut sacrifié à ses défiances , ou à son mépris : & pendant tout son regne , ceux même qui ne coururent point de dangers , essuyèrent les plus grandes allarmes.

Il ne faut pourtant pas le regarder comme un Souverain absolument sans talens , ni croire que son administration si funeste en plusieurs genres , le fut également en tous. Le cœur des hommes rassemble souvent des extrémités fort opposées : & l'histoire de ce Prince est une nouvelle preuve de la maxime que nous avons avancée , qu'un gouvernement cruel n'est guère redoutable qu'à ceux qui en partagent l'éclat.

Domitien , ainsi que Tibere , veilloit , avec une sévérité impartiale , sur les Magistrats chargés de rendre la justice. Il reformoit souvent des Ar-

rêts injustes. Il en punissoit les auteurs. Il reprimoit les exactions des Gouverneurs de Provinces , à qui la constitution de l'Empire laissoit un pouvoir presque illimité.

Les Ecrivains sont même forcés d'avouer que sa rigueur étoit plus avantageuse que la bonté de Nerva , ou de Trajan. L'une prévenoit les violences en effrayant ceux qui pouvoient être tentés de les commettre. L'autre sembloit les encourager en en laissant espérer le pardon. Quand même cette espérance auroit été fausse , c'étoit déjà un grand mal pour les sujets , que les représentans du Prince eussent la facilité de la concevoir.

Cet abus n'avoit pas lieu sous Domitien. On étoit persuadé que les fautes trouveroient en lui un censeur impitoyable. On craignoit d'être exposé à ses recherches. Les hommes appelés à remplir les fonctions publiques , devenoient doux en songeant à la dureté du maître dont ils tenoient la place. Le repos , la tranquillité des petits naissoit de la contrainte terrible où vivoient les grands.

Il en étoit de même dans la recette & la répartition des impôts. Il n'y souffroit de prévarication dans aucun sens. Il sçavoit combien il est difficile aux mains chargées des recouvrements, de ne pas s'ouvrir quelquefois à des gains peu légitimes. Mais il prenoit soin de les remplir lui-même, afin de les préserver des risques de leur emploi. Il donnoit à ses régisseurs de forts appointemens, & ne leur laissoit ensuite que l'alternative d'une conduite irréprochable, ou d'un châtiment infaillible. Cette politique feroit honneur aux meilleurs Princes : mais malheureusement elle est aussi rare que judicieuse.

Les biens de sa maison n'étoient pas gouvernés par Domitien, autrement que ceux de l'Etat. Il se gardoit bien d'autoriser les Officiers de son domaine à fatiguer ses voisins par des entreprises odieuses & trop souvent tolérées. Il ne voyoit qu'avec indignation ces furets financiers qu'on emploie à fouiller dans les souterrains les plus obscurs, pour en faire sortir au nom du Prince des droits oubliés

& prescrits. Il les condamnoit même , à des supplices encore plus justes que cruels , quand leurs recherches se trouvoient infructueuses. Lorsqu'elles réussissoient , il consentoit rarement à en profiter. Il anéantissoit toujours les titres suspects , & souvent les plus authentiques.

Il est étonnant que ce soit dans les Historiens qui nous ont conservé ces traits admirables , que se retrouvent les déclamations les plus indécentes contre les exactions de Domitien , contre la violence de ses rapines , contre l'avidité avec laquelle suivant eux il s'emparoit des successions. Il étoit , disent-ils , généreux par goût & non par principes ; & c'est par cette raison qu'il changea de conduite avec les circonstances. Quand il se fut épuisé par des dépenses insensées , il devint moins délicat sur les moyens d'y suppléer ; & la libéralité la plus honorable fit place à l'avarice la plus inhumaine. Il est aisé pourtant de sentir que cette prétendue métamorphose n'est pas moins absurde que les traits que j'ai

de l'Empire Romain. Liv. V. 95
déjà relevés dans ces Ecrivains incon-
féquens.

D'abord, si la générosité de Domi-
tien étoit la suite de son caractère,
elle devoit être bien plus solide que
s'il l'avoit due à des principes étran-
gers. C'est dans le cœur que les ver-
tus & les vices durables prennent leur
source. Personne n'ignore combien la
force des penchans naturels est su-
périeure à celle des inclinations réflé-
chies ou suggerées.

D'ailleurs quelles étoient donc les
dépenses assez énormes pour produire
un effet si étrange ? On parle de spec-
tacles, de bâtimens, & d'augmenta-
tion dans la paye des troupes. Mais
aucun de ces objets ne fut porté sous
Domitien aux excès dont son siècle
avoit été déjà témoin. Aucun n'é-
toit capable de ruiner un Empereur
Romain.

La nécessité de donner des spec-
tacles au peuple étoit devenue un des
devoirs attachés à sa place. Il pouvoit
le remplir volontiers, & même avec
magnificence. Il étoit possible qu'il y
cherchât moins le plaisir du public que

le sien. Mais il ne paroît pas qu'il ait à cet égard , ni égalé la folie ruineuse des Caligula , des Nérons , ni surpassé la prodigalité prudente de son frere Titus.

Les bâtimens faisoient un autre article moins nécessaire peut-être : mais si c'est un reproche à faire à Domitien , il lui est commun avec tant de Princes , que cette considération seule peut presque le justifier. Titus & Vespasien avoient bâti bien davantage. Il est sûr que cette espèce de dépense , quoiqu'onéreuse au premier coup d'œil , cesse de le paroître quand on la considère avec attention. L'argent qu'elle emploie retourne aux mains qui l'ont fourni. Les artistes , les ouvriers , le peuple dont il anime les travaux , ne le reçoivent que pour le répandre. S'il sort un moment des coffres du Prince , il ne tarde pas à y rentrer , & il seroit plus dangereux de souffrir qu'il y restât sans mouvement , qu'il ne l'est de lui procurer des issues. Quoique des édifices magnifiques soient un mal pour les mœurs aux yeux des politiques rigides , on ne sçauroit cependant

pendant le compter au nombre de ceux qui engendrent l'oppression.

Il est vrai qu'on accuse Domitien d'avoir mis dans ses entreprises, en ce genre, trop de somptuosité. Mais il est bien probable que les calculs d'après lesquels on le condamne, sont encore plus exagérés que ses dépenses. Plutarque par exemple soutient que dans la construction du Capitole, il consuma en dorure seule, pour plus de trente-six millions (a) de nos livres du plus précieux des métaux. Mais Plutarque n'a pas pensé qu'une pareille somme donneroit en nature plus de quarante pieds cubes d'or. Avec cette masse on auroit doré non pas le Capitole, mais Rome, mais toutes les villes de l'Italie, quelque épaisseur qu'on eut donnée à la dorure.

(a) Je me sers de l'évaluation d'un Ecrivain moderne. Elle pourroit & devoit être poussée beaucoup plus haut, d'après les termes du texte Grec. Il porte douze mille talens. Cette somme sur le pied actuel de nos monnoies, vaudroit plus de 60 millions.

Quant à l'augmentation de la paye des troupes , elle pouvoit surcharger le trésor ; mais elle étoit incapable de l'obérer. Elle ne montoit qu'à un quart de surplus. L'Empire n'entretenoit pas quatre cens mille hommes effectifs à beaucoup près. La paye du soldat , comme nous l'avons vu sous Tibère , n'étoit que de sept sols & demi de notre monnoie. Domitien put sans imprudence la faire monter à dix. En général , on n'a jamais vu de gouvernement accablé par la solde réglée du militaire. Elle ne lui donne précisément que la vie , & cette dépense n'épuise pas plus un État , que la nécessité de nourrir ses chiens ne ruine un Berger.

Peut-être même la variation des monnoies rendoit-elle ce changement indispensable à la fin du premier siècle de l'Empire. Entre Tibère & Domitien , il s'étoit écoulé plus de soixante ans. Le numéraire des espèces pouvoit être augmenté. Alors leur valeur auroit baissé. La paye des soldats jugée jusque là suffisante à sept sols & demi , auroit cessé de l'être ,

& Domitien en l'augmentant , n'auroit fait qu'une opération sage.

Le Ministère François vient de l'imiter. Nos troupes reçoivent depuis un petit nombre d'années , un sixième de plus que ce qu'elles recevoient auparavant. Loin de blâmer cette disposition prudente , le public y a applaudi avec raison. Il est bien probable qu'on en a du faire autant à Rome , lors du changement introduit par Domitien. Mais ou la malignité des Ecrivains n'en a montré que ce qui pouvoit le rendre odieux , ou leur incapacité nous a caché les raisons qui pouvoient le justifier.



CHAPITRE IX.

Imprudence de Domitien , qui mécontente jusqu'aux gens de sa maison. Ils conspirent contre lui. Ils s'assurent de la protection de Nerva qu'ils se proposent d'élever à l'Empire. Assassinat de Domitien.

D'Après le chapitre précédent on peut voir que Domitien étoit , comme presque tous les hommes , un mélange de défauts & de bonnes qualités , de vertus & de vices. Il est vrai que le partage en lui n'étoit pas égal. Les uns l'emportoient prodigieusement sur les autres , & c'est là en général ce qui distingue les bons Princes d'avec les mauvais.

Celui-ci se voyoit détesté presque autant que Néron. Il avoit aussi les mêmes inquiétudes. La haine qu'il se sentoit pour les personnes les plus distinguées de l'Empire , lui faisoit juger de celle qu'on nourrissoit contre

lui. Elle redoubloit ses soupçons sans les guérir. Elle aigrissoit sa cruauté sans le tranquilliser, & le sang qu'il répandoit à grands flots, ne fermoit point les plaies qui lui dévoroient le cœur.

Dans l'excès de ses craintes, il oublioit même une précaution qui échappe rarement aux tyrans déterminés. Ils s'assurent au moins de quelques complices, à qui ils accordent l'impunité, pour prix de leur dévouement. Ce sont les griffes du Tigre. Il les ménage avec soin, afin de pouvoir compter sur leur secours, quand il a quelque proie à déchirer. Domitien manqua à cette politique des brigands. Ce n'étoit pas un titre auprès de lui pour échapper à ses défiances sanguinaires, que de les favoriser; & dans sa fureur il brisoit souvent jusqu'aux instrumens qui la servoient.

Les Officiers de ses gardes se trouvoient tout d'un coup exposés aux maux, aux violences qu'ils exerçoient en son nom. Ses ministres passoient de son cabinet dans la prison, & de sa conversation au supplice. Ses pro-

pres domestiques le redoutoient autant que les étrangers. Quand ils eurent vu sur-tout un d'entre eux , nommé Epaphrodite , qui après l'avoir long-tems servi fidèlement , fut condamné & exécuté , parce qu'appartenant autrefois à Néron , il l'avoit aidé à se donner la mort , ils conçurent qu'une tyrannie si infructueuse ne méritoit pas de les avoir pour soutiens. Ils se déterminèrent à arrêter des crimes qu'ils ne pouvoient pas se promettre de partager impunément.

En peu de tems , il se forma une conspiration d'autant plus terrible , que tous ceux qui y entroient demeuroient dans le Palais , & qu'ils avoient le plus libre accès auprès du Prince. C'étoient ses Chambellans , ses Secrétaires , les Capitaines de ses Gardes. Sa femme même se mit à leur tête , & ce n'étoit pas la moins animée.

Il avoit eu autrefois pour elle une vive passion. Il l'avoit même enlevée à son premier mari pour l'épouser. Quand la réflexion eut succédé à la première ivresse de l'amour , il s'aperçut qu'elle le trompoit. Il vit clai-

rement qu'elle lui donnoit des rivaux , & que la souveraine puissance ne le défendoit pas d'un affront moins fâcheux par lui-même , que par l'idée qu'on en a. L'Impératrice lui préféroit ouvertement un Comédien jeune & bien-fait. Il l'avoit répudiée d'abord , après avoir puni son amant. Ensuite il s'étoit laissé amener à la reprendre , & cette femme hautaine n'avoit consenti à rentrer dans ses anciens droits , que pour faciliter sa vengeance.

Elle sollicitoit donc ceux qu'un intérêt commun engageoit à la servir. Elle les armoit elle-même. Elle leur distribuoit des poignards , & leur reprochoit comme des preuves de lâcheté , tous les momens que son mari respiroit encore.

Ceux-ci n'avoient pas moins d'ardeur : mais ils mettoient dans leurs projets moins d'emportement , & plus de politique. Ils ne songeoient pas tant à se venger , qu'à se mettre en sûreté. Ce n'étoit pas l'ennemi de Rome qu'ils vouloient punir. Ils ne se proposoient que de se défendre contre un maître impitoyable , toujours prêt

à les faire périr eux-mêmes , après les avoir employés à faire périr les autres.

On n'avoit pas encore oublié dans Rome le sort du généreux Chérée. On se souvenoit du prix qu'avoit reçu le dernier vengeur de la liberté. On sentoit bien qu'il ne l'avoit du qu'à sa grandeur d'ame , & qu'il auroit pu s'assurer l'impunité , si , au lieu d'appuyer la chimère héroïque qui l'avoit perdu , au lieu de consumer le tems à essayer de briser les chaînes de l'Empire , il s'étoit contenté d'en remettre les clefs dans d'autres mains. Il auroit joui sans risque de l'honneur d'avoir tué Caligula , s'il s'étoit hâté lui-même de lui donner un successeur.

Les ames peu élevées qui songeoient à imiter son action , n'étoient pas assez nobles pour en ambitionner la récompense. Les conjurés qui se préparoient à ôter la vie à Domitien , étoient décidés à donner sa place à un Prince qui n'en eut l'obligation qu'à eux. Après avoir long tems hésité , ils s'arrêtèrent enfin à un choix , qui par ses suites dut leur valoir de

la part des Romains une reconnoissance immortelle , plutôt qu'un pardon passager.

Ils se déterminèrent en faveur de M. Cocceius-Nerva , vieillard estimable par la splendeur de son origine. par le mérite de ses ancêtres , & surtout par le sien. Il étoit alors exilé , Son grand âge l'avoit dérobé à la rigueur de Domitien. Ce Prince n'avoit pas cru nécessaire de hâter la fin d'une vie que les loix de la nature alloient éteindre. Il y avoit lieu pourtant de redouter son impatience. Il étoit à craindre qu'il ne prît le parti d'aider la nature , si elle lui paroïssoit trop lente. Aussi Nerva livré à des inquiétudes perpétuelles , reçut avec joie la proposition qu'on lui fit d'accepter l'Empire , dès que son ennemi l'auroit perdu. Il encouragea les conjurés. Il leur promit l'impunité , & la conservation de leurs emplois. Sur cette assurance ils précipitèrent l'exécution de leur entreprise. Domitien fut assassiné , & Nerva déclaré Empereur le même jour.

Son avènement est une époque bien

intéressante dans l'Histoire de Rome. Alors commença pour elle un nouveau siècle. La vertu fut remise en honneur sous des Princes qui la pratiquoient. Le plus grand des hommes cessa d'être le plus coupable , & la scélératesse la plus inouïe ne fut plus l'appanage presque inséparable de la première place. Trajan , Adrien , Antonin , Marc-Aurele méritèrent une estime éternelle de la part de la postérité. Sous une sage Monarchie on n'eut plus à craindre les dangers de la liberté , ni l'oppression du despotisme.

Cette situation heureuse dura plus de quatre-vingts ans. Un si long espace de calme offre peu de matière à une Histoire des révolutions. Ces regnes paisibles ne devoient pas entrer dans mon plan. Il me restraint presque à ne parler que de ceux qui deshonnorent la nature humaine. Mais je crois devoir , pour la justifier en quelque sorte , donner au moins une idée rapide de ceux qui lui font honneur. Je n'ai presque eu à retracer jusqu'ici que des événemens funestes. Les siècles postérieurs à celui où nous

de l'Empire Romain. LIV. V. 107
nous trouvons , en feront encore plus
remplis. Au milieu de tant de scènes
affligeantes , c'est une espece de conso-
lation que d'en trouver quelques-unes
où le cœur n'ait point à frémir , &
même dans le fonds c'est une révo-
lution bien extraordinaire , que celle
qui plaça successivement cinq Princes
vertueux sur un trône déjà souillé par
tant de scélérats , & destiné par la fui-
te à éprouver encore de plus grands
excès d'opprobre & d'avilissement.





HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS

DE

L'EMPIRE ROMAIN.

LIVRE SIXIEME.

NERVA, XII. EMPEREUR
regne un peu plus de seize
mois.

CHAPITRE PREMIER.

Douceur de Nerva. On la trouve excessive. Edit singulier qui nous reste de ce Prince.



NERVA avant que de parvenir à la couronne , étoit déjà connu par un caractère plein de bonté. On sçavoit qu'on

n'auroit à craindre de lui ni ressentiment, ni vengeance. On étoit sûr qu'il aimeroit le bien public. Mais on pouvoit douter qu'il eut la force de le faire. L'exemple peu ancien de Galba formoit un préjugé fâcheux contre lui. Ce Prince si estimé dans l'obscurité, avoit démenti sa réputation sur le Trône. On étoit autorisé à appréhender le même sort pour Nerva. Mais au moins, on ne redoutoit de sa part que les défauts d'une ame douce par elle-même, & affoiblie par un corps usé. On entrevoyoit que comme la fermeté de Galba avoit dégénéré en une rigueur insupportable, l'indulgence naturelle de Nerva deviendrait aussi une mollesse excessive.

Ces pressentimens ne furent pas tout-à-fait trompés. Le nouvel Empereur les vérifia en partie. Il s'éloigna autant de la fermeté nécessaire même aux bons Princes, que de l'inhumanité qui fait les tyrans : & comme le sort des grands est d'être toujours exposés à la critique, quelque route qu'ils suivent, ceux qui avoient le plus gémi de la barbarie de Domitien, qui

punissoit tout , étoient les premiers à déclamer avec amertume contre la facilité de son successeur qui ne punissoit rien.

Sa première démarche , lorsqu'il se vit affermi , fut de rendre un Édit bien propre à lui concilier l'affection du peuple , qui se laisse séduire par les générosités éclatantes lors même qu'elles ne lui sont pas utiles. Il confirma en une seule fois tous les préfens de ses prédécesseurs , & cet article qui tient aux mœurs Romaines mérite d'être développé.

C'est un usage reçu dans tous les gouvernemens , que ceux qui approchent le plus du Souverain , sollicitent sa libéralité pour leurs intérêts particuliers. Il n'est pas moins ordinaire de le voir se prêter à des demandes dont il ne sent pas toujours la conséquence , & satisfaire aux dépens de son Domaine , ou de l'Etat , l'avidité qui le persécute. Il ne lui en coûte qu'un mot pour s'en débarrasser. La facilité de le dire , avec les remerciemens qui le suivent , lui en dérobent quelquefois les suites.

Tibere qui à une ame noire, joignoit un esprit fort éclairé, sentit combien à la longue cette conduite pouvoit devenir préjudiciable à l'Empire, si elle n'étoit restrainte. Elle en auroit insensiblement dispersé les richesses, sans laisser d'autre ressource pour en réparer la dissipation, que le haussement des impôts. Il s'imposa à lui & à ses successeurs, la loi de ne laisser subsister aucune des donations qui les auroient précédés, à moins qu'à chaque événement elles n'eussent été ratifiées par une Ordonnance expresse.

Cette précaution revient à peu près à celle qui fait regarder parmi nous, le Domaine Royal comme inalienable : disposition très-sage sans doute autrefois, & digne d'être mise au rang des maximes fondamentales du Royaume, mais devenue, pour ainsi dire, caduque par le tems, par le changement des circonstances, & peut-être même dangereuse tant par la facilité avec laquelle on l'élude, que par le peu de fruit que l'on tire de ces dispenses même qui la violent.

Elle conservoit encore toute sa vigueur à Rome. Galba s'étoit piqué de la faire valoir avec sévérité. Il avoit fait revenir au Tresor & au Domaine tout ce que la prodigalité de Néron en avoit laissé distraire. Cette démarche n'avoit pas peu contribué à le rendre odieux. Cependant elle étoit aussi sage qu'équitable ; mais aucun des Ecrivains tant anciens que modernes qui en ont parlé , n'en a senti la justice.

Les regnes d'Othon & de Vitellius n'avoient pas été assez longs , pour leur permettre de jeter les yeux sur cet objet. Vespasien s'y étoit appliqué avec soin. Il avoit , comme Galba , soumis à une révision exacte les largesses inconsidérées de ses prédécesseurs. Celles de Vitellius sur-tout exigeoient une réforme prompte. Ce Prince prêt à périr avoit prodigué sans ménagement les biens les plus précieux de l'Etat , pour reculer la défection de ses partisans. Il leur avoit , pour ainsi dire , livré la république au pillage , comme dans une maison embrasée on en abandonne les meubles

de l'Empire Romain. Liv. VI. 113
à la bonne foi de ceux qui se présentent pour la secourir.

L'économie intelligente de Vespasien lui-même avoit à cet égard dispensé Titus de ces recherches pénibles. On étoit sûr que l'imprudence ni la dissipation n'avoient eu aucune part à ses largesses. Titus en les confirmant sans exception fit honneur à sa bienfaisance , & ne courut point le risque de se voir accuser d'une confiance indiscrete.

Il n'en étoit pas tout-à-fait de même de Nerva. La conduite de Domitien auroit pu essuyer un examen plus rigoureux de la part d'un homme qui lui auroit succédé sans violence. Mais le Prince qui prenoit sa place , aima mieux paroître négliger ses devoirs , que de compromettre ses droits. Sa situation ne lui permettoit point de se hasarder à faire des mécontents , & d'ailleurs son caractère le portoit , comme nous l'avons dit , à ce que demandoient les circonstances.

Il ratifia donc solennellement les bienfaits de son prédécesseur. On nous

a conservé dans la collection des lettres de Pline , l'Edit qu'il publia en cette occasion. C'est un monument singulier à tous égards. Il mérite de trouver ici sa place , ne fut-ce que pour faire connoître le stile de la Chancellerie Romaine , pour montrer en le comparant avec celui des nôtres , combien il y a de différence entre la véritable grandeur qui se soutient d'elle même , & la petitesse qui cherche toujours des appuis étrangers.

Voici l'Edit en entier. « Romains ,
» la félicité publique exige de ma part
» quelques nouveaux soins , & je suis
» persuadé que ce n'est pas assez pour
» un bon Prince que d'en avoir la ré-
» putation. Chacun de mes citoyens
» doit être convaincu que je préfère
» la tranquillité générale à la mienne ,
» que je suis également prêt à con-
» firmer les anciens dons de mes pré-
» décesseurs , comme à en répandre
» de nouveaux. Afin que la joie uni-
» verselle ne puisse être troublée ou
» par la crainte de ceux qui en au-
» roient obtenu par le passé , ou par
» le souvenir de ceux qui les auroient

» accordé, je veux bien consentir qu'il
» ne soit question ni des uns ni des
» autres. » (a)

« Personne ne doit me croire ca-
» pable de casser ce qui a été fait avant
» moi, dans le dessein de le rétablir
» afin qu'on m'en ait l'obligation.
» Ceux qui ont obtenu quelques li-
» béralités ci-devant, peuvent en jouir
» sans que j'exige d'eux aucune recon-
» noissance. Ceux qui ont été moins
» heureux doivent en attendre de moi,
» aujourd'hui que le changement de
» ma fortune me donne le pouvoir
» de leur en faire. Qu'on sçache que

(a) Quædam sine dubio, Quirites, ipsa felicitas temporum edicit, nec spectandus est in iis bonus Princeps, quibus illum intelligi satis est, cum hoc sibi quisque civium meorum spondere possit, me securitatem omnium quieti meæ pretulisse, ut & libenter nova beneficia conferrem, & ante me concessa servarem. Ne tamen aliquam gaudiis publicis afferat hesitationem, vel eorum qui impetraverunt diffidentia, vel ejus memoria qui præstitit, necessarium pariter credidi & lætum, obviam dubitantibus indulgentiam meam mittere.

» je respecte tout le passé , & que c'est
 » pour l'avenir seul qu'on doit m'a-
 » dresser des prières. » (a)

Telle étoit encore la noble simplicité des Romains dans un tems où ils conservoient toute leur grandeur. Il n'y a personne qui ne sente combien elle étoit supérieure à l'enflure gothique de nos Chancelleries modernes. Elle excluait également & ce protocole singulier , par lequel des Souverains qui se disent indépendans , s'assujétissent à des formalités toujours minutieuses & souvent puériles , & ces préambules aussi fastueux qu'inutiles , faits dans les Bureaux par des Secrétaires gagés , qui ne savent pas que

(a) Nolo existimet quisquam quæ alio Principe vel publice , vel privatim consequutus , ideo saltem à me rescindi , ut potius mihi debeat. Si illa rata & certa fecero , nec gratulatio ullius instauratis eget precibus , & qui non habent , me quem fortuna Imperii vultu meliore respexit , novis beneficiis vacare patiantur , & ea demum sciant roganda esse , quæ non habent.

de l'Empire Romain. LIV. VI. 117
la véritable Majesté dédaigne ces petites fleurs , & que la seule éloquence digne des Princes est celle du cœur.

CHAPITRE II.

Révolte des soldats Prétoriens. Elle engage Nerva à adopter Trajan. Sageſſe des motifs qui le déterminent à cette action.

LE reste de la conduite de Nerva étoit dirigé par les mêmes principes de bonté. On ne pouvoit , comme nous l'avons dit , lui en reprocher que l'excès. Son extrême condescendance ne faisoit pas moins de mécontents qu'une extrême rigueur n'en auroit pû produire. Les Sénateurs & les autres citoyens un peu distingués abusoient ouvertement de sa douceur , par des mots piquans qu'ils lui disoient à lui-même.

Les soupçons de Domitien n'avoient que trop peuplé les Isles de l'Archipel , dont nous avons vû que

la politique Romaine faisoit des prisons d'Etat. Nerva rappella tous ceux qui y étoient renfermés. Cette opération lui auroit été honorable , si elle s'étoit bornée aux hommes vertueux injustement flétris sous le regne précédent. Mais il ne s'étoit pas restraint à un choix nécessaire. Il avoit ouvert les portes de Rome sans exception , à quiconque en avoit été banni. Ceux dont l'exil étoit une peine équitable , avoient profité de ce moment pour s'y soustraire. Elle devenoit même en quelque sorte pour eux une illustration , en les confondant avec ceux que leur innocence seule avoit rendu criminels.

Ils rentrèrent tous à Rome. Plusieurs même se remirent en faveur à la Cour. Nerva les recevoit à sa table , avec les Sénateurs , dont la réputation n'avoit jamais été souillée. Une grace ainsi prodiguée devenoit odieuse aux honnêtes gens qu'il forçoit de la partager. On le lui fit sentir. On parloit un jour en soupant d'un de ces délateurs fameux sous Domitien , & qui étoit mort dans l'exercice de son mi-

de l'Empire Romain. LIV. VI. 119
nistrere. *Que feroit aujourd'hui un pareil homme*, dit Nerva ? *Il souperoit avec nous*, lui répondit-on ?

Ce mot hardi, mais vrai, & d'autres de la même nature se répandoient dans Rome. Le peuple, à qui ces traits vifs & malins plaisent toujours, les recevoit avec applaudissement ; mais personne n'en étoit plus flatté que les soldats. On se rappelle ce que c'étoient que ces Prétoriens qui avoient joué un si grand rôle dans les dernières révolutions. La mutinerie & l'indépendance étoient en quelque sorte devenues l'esprit de leurs corps. Ils étoient fiers d'avoir fait ou combattu successivement cinq Empereurs. Vespasien lui-même qui les avoit eu pour ennemis, n'avoit osé toucher à leurs privilèges. Il s'étoit borné à les contenir par sa fermeté. Titus les avoit subjugués par sa réputation guerrière, & Domitien par ses bienfaits. L'oppresser du Sénat étoit nécessairement leur protecteur.

Mais sous un Prince ami de cette Compagnie, sous une administration avare du sang humain, & attentive à

substituer en tout la justice à la force ; les soldats n'étoient plus rien. Ils perdoient la considération qu'ils se croyoient en droit d'exiger. La comparaison de leur éclat passé avec leur inutilité présente , aiguillonnoit ces esprits féditieux. La mollesse connue du gouvernement actuel les encourageoit à tâcher de s'en faire redouter. Ils étoient même animés sous main par un de leurs chefs , que le regret de voir diminuer les prérogatives de sa place , faisoit entrer dans leur ressentiment.

Ils ne cherchoient qu'un prétexte pour éclater , & le désir de venger la mort de Domitien , fut celui qu'ils faisoient. Ceux qui l'avoient tué jouissoient de la plus grande faveur. Ils occupoient les premières places. Tout d'un coup les Prétoriens s'écrient qu'il est honteux pour eux de n'avoir pas puni les auteurs d'un pareil attentat. Ils prennent les armes. Ils entrent dans Rome en tumulte. Ils marchent droit au Palais , & demandent hautement qu'on leur livre les assassins du dernier Empereur.

Cette

Cette démarche audacieuse n'avoit pas eu d'exemple depuis long-tems. On n'étoit plus accoutumé à voir dans la ville que des soldats soumis, & le spectacle de cette troupe furieuse y répandit le plus grand effroi. On croyoit toucher au moment d'une révolution. On s'imaginoit que les Prétoriens dégoutés de Nerva, avoient déjà disposé de sa place. On plaignoit le sort de ce vieillard, dont on ne voyoit plus alors que les vertus. Les Sénateurs qui avoient le plus décrié sa foiblesse, trembloient de retomber sous des mains qui leur apprirent à l'estimer.

Nerva lui-même par son caractère & par son âge n'étoit pas disposé à montrer de la fermeté. Il n'attendoit que la mort dans le fond du Palais, où très-peu d'amis l'avoient suivi. Il ne se sentoit point cette sorte de hardiesse qui en impose au vulgaire dans ses plus grands emportemens, & qui presque toujours détourne le péril en le bravant.

Cependant le courage lui revint, quand il scût qu'il n'étoit pas précisé-

ment l'objet de l'émeute. Les cris des Prétoriens lui apprirent à quel prix ils mettoient leur soumission. Il vit qu'il falloit leur abandonner les artisans de sa grandeur , & les bienfaiteurs de Rome. Ce sacrifice lui répugnoit , & il n'omit rien de ce qui pouvoit en faire perdre le désir aux soldats. Il osa alors se présenter à eux. Il se prosterna à leurs pieds. Il les pressa , les conjura de renoncer à leurs demandes sanguinaires.

La multitude se laisse rarement désarmer par les prières des hommes faits pour lui donner des ordres. Son audace augmente en proportion de ce que leur fermeté se relâche , & l'instant où elle les voit s'abaisser le plus , est celui où elle les écoute le moins. Nerva en fit l'expérience. Il eut la douleur de voir égorger sous ses yeux ceux à qui il devoit l'Empire. Les soldats exercèrent sur leurs corps les cruautés dont une populace déchaînée ne s'abstient jamais : & pour comble d'humiliation , ils contraignirent l'Empereur de les partager en quelque sorte en les approuvant. Ce foible Prince

de l'Empire Romain. LIV. VI. 123
témoigna publiquement de la reconnaissance pour les rebelles qui l'avoient épargné. Il fit afficher des Edits qui légitimoient leur révolte , & la qualifioient de service rendu à l'Etat.

On sentoît bien que ce qui venoit de se passer n'étoit qu'une tentative. Personne n'ignoroit que les soldats se voyant sortis si heureusement d'une première entreprise , en formeroient bientôt d'autres & peut-être de plus funestes. Les bruits qui couroient à ce sujet , n'étoient que trop capables de les enhardir à les réaliser. Nerva sentoît le sceptre échapper de ses mains. Il ne se dissimuloit pas qu'il n'avoit plus assez de force pour se soutenir sur un trône si violemment menacé.

Il se trouvoit dans la même situation que Galba. Agé comme lui , inquieté comme lui par des troupes mal disciplinées , il conçût qu'il avoit aussi besoin d'un appui , dont la vigueur rendit à son commandement l'autorité que la vieillesse lui faisoit perdre. Mais il mit bien plus de prudence dans un procédé d'ailleurs tout semblable. Il exécuta réellement ce que

Tacite suppose que Galba avoit eu dessein de faire. Ce fut dans tout l'Empire qu'il se chercha un successeur. Son choix, après avoir été murement balancé, tomba sur l'homme le plus capable de le justifier. C'étoit Marcus Ulpius Trajanus, connu parmi nous sous le nom de Trajan, & devenu, avec justice, si célèbre.

Nerva, comme nous l'allons voir, ne pouvoit faire un plus beau présent à la République. Il sembla, par cette action, s'être acquitté de tout ce qu'il lui devoit. Le reste de sa vie fut court & paisible. Il mourut peu après, avec la certitude consolante que sa mémoire seroit à jamais chérie, puisque le bien qu'alloit faire son successeur, étoit en quelque sorte son ouvrage.



TRAJAN, XIII. EMPEREUR
regne 19 ans & demi.

C H A P I T R E III.

Origine de Trajan. Ses vertus. Il est le premier auteur de la liberté du commerce des grains dans Rome.

L'Adoption de Trajan avoit excité une joie universelle, & ce n'étoit qu'à la connoissance de son mérite que l'on pouvoit attribuer des applaudissemens si flatteurs. Il passoit, il est vrai, pour le premier Capitaine de l'Etat : mais s'il n'avoit réuni aux talens militaires, une supériorité de vertus incontestable dans tous les genres, la fierté Romaine auroit pû se croire humiliée par un choix qui la soumettoit en quelque sorte aux ordres d'un étranger.

Son nouveau Prince étoit Espagnol de naissance. La distinction subsistoit encore entre les sujets de l'Empire & ses citoyens. Ils formoient deux ordres très-différens. C'étoit à-peu-près ce que nous appellons parmi nous la roture & la noblesse. Les citoyens avoient comme nos Gentils-hommes des privilèges, des prérogatives dont le reste de la Nation étoit privé.

La plus importante depuis soixante ans, avoit été la faculté de prétendre aux grandes charges, & sur-tout à l'Empire. De tous les Césars Vespasien paroissoit avoir été le plus redevable à la fortune : mais il étoit au moins Italien d'extraction. On n'avoit pas cru jusques là que ce titre pût se suppléer, & il ne tomboit dans l'esprit de personne qu'on pût se trouver Empereur de Rome, avant que d'être compté au nombre de ses enfans.

La proclamation de Trajan fit évanouir ce préjugé, & Rome, dont elle sembloit choquer les droits, ne songea pas même à s'en plaindre. Les Maîtres qu'elle s'étoit donnés depuis Auguste, excepté deux, avoient pris à

de l'Empire Romain. Liv. VI. 127
tâche de déchirer le sein qui les avoit
nourris. Un étranger ferma ses playes
& la rendit heureuse. C'est un trait
bien singulier qu'elle ait eu en moins
de trente ans deux Souverains dignes
d'être comparés au meilleur des Prin-
ces, au plus grand des hommes, à
notre immortel Henri IV. Trajan
peut être associé à cet honneur avec
Vespasien.

Je ne veux pas reprendre ici un pa-
rallele que j'ai déjà tracé. Mais tout
ce que l'on peut souhaiter de lumie-
res, de vertus, de bonté, de véritable
grandeur, on le retrouve dans ces
trois regnes faits pour servir à jamais
d'exemples aux Princes jaloux de
l'estime de la postérité. Peut-être mê-
me Trajan a-t-il poussé plus loin que
Vespasien l'amour des hommes, l'ou-
bli du faste, & la connoissance des
vrais principes du gouvernement. A
cet égard il n'a jamais eu d'égal que
Henri IV, je dirois même de supé-
rieur, si je n'étois François.

Les ressorts qui peuvent rendre une
administration heureuse, étoient bien
loin d'être développés dans Rome.

Le bien & le mal qui s'y étoient faits jusques là , avoient dépendu des inclinations des Princes ou de leurs favoris. La seule maxime constante pour les mauvais étoit de favoriser l'insolence des troupes , & d'affermir l'oppression du Sénat. Les bons l'avoient combattue par leur exemple , sans la détruire.

Aucun d'eux ne s'étoit astreint à voir dépendre la légitimité de sa puissance de l'emploi qu'il en feroit. Aucun n'avoit voulu signer ce traité conditionnel qui ne laisse subsister les droits du Souverain , que tant qu'il ne se permet pas d'en abuser. Il semble en effet anéantir la Monarchie , & n'a jamais existé que dans la Pologne , où il trouble peut-être la tranquillité publique , plus qu'il ne l'appuie.

Trajan fut le premier qui s'imposa hautement la nécessité de s'y conformer , sans qu'on l'en pressât. Il trouvoit cette loi écrite dans son cœur. Il en reconnut la justice avec éclat. Il avoit donné à un de ses amis la charge de Préfet du Prétoire. Il lui dit publiquement , en lui remettant l'épée

qui en constatoit en quelque sorte l'investiture , *C'est ma conduite qui réglera l'usage que vous en devez faire.* Cette parole étoit généreuse. Il falloit être bien sûr de soi pour la hasarder en parlant à des Romains.

Le seul défaut qu'on puisse reprocher à Trajan , c'est d'avoir trop aimé la guerre. Il y avoit été élevé. Il lui devoit sa gloire personnelle , peut-être même son élévation. Il la continua pendant tout son regne , & il est fâcheux qu'on soit obligé d'avouer qu'il la fit presque toujours sans nécessité.

Cette foiblesse dangereuse dans tous les Princes , ne le fut pourtant pas en lui , autant qu'on l'auroit pû craindre. Il avoit d'ailleurs tout ce qui pouvoit la rendre moins funeste. Le soin de ses expéditions éloignées ne lui faisoit pas négliger celui du gouvernement intérieur. Il ne sacrifioit point les peuples à l'entretien des armées : & si la fausse idée qu'il avoit du héroïsme , lui faisoit prodiguer la vie des hommes dans les batailles , il n'en réservoir pas moins l'affection la plus tendre & la plus éclairée à ceux que leur

130 *Histoire des révolutions*
état dispensoit de partager ses risques
& ses fatigues.

Il fut le premier Empereur qui sentit combien la police des grains doit être un objet sacré, pour quiconque tient entre les mains les rênes du gouvernement. Avant lui il régnoit dans cette partie une confusion effrayante. Les Souverains de Rome attentifs, plus par habitude que par nécessité, à en ménager la populace, sembloient lui sacrifier tout le reste de l'Empire. Ils voyoient sans inquiétude la famine désoler les provinces, pourvû qu'elle ne s'étendit point jusqu'à la capitale. Ils favorisoient son approvisionnement par les violences les plus odieuses.

Ils avoient même établi des compagnies qui en faisoient le commerce exclusif. Les fruits de cette institution étoient, comme on devoit s'y attendre, une monopole non interrompue & des famines fréquentes. Le munitionnaire armé d'une Patente Impériale, achetoit à vil prix dans les provinces des bleds qu'on ne pouvoit vendre qu'à lui. Il faisoit ensuite monter en Italie, à un prix exorbitant,

de l'Empire Romain. LIV. VI. 131
cette marchandise , qu'on ne pouvoit
acheter que de lui.

De-là naissoit d'abord la disette &
ensuite la stérilité , quand le Labou-
reur découragé refusoit de demander
à la terre des productions destinées à
enrichir d'autres mains que les sien-
nes. Le gouvernement étonné de ces
deux fléaux en fortifioit la cause , en
redoublant ses défenses , & ses privi-
leges. Il se persuadoit que Rome seule
n'en devoit pas souffrir. Il faisoit en-
lever par des soldats ce qu'on pouvoit
découvrir de magasins appartenans à
d'autres qu'aux auteurs du désordre. Il
achetoit de ces derniers au poids de
l'or des secours que leur avidité seule
avoit rendus nécessaires. Les provinces
avoient la douleur de se voir acca-
blées d'impôts , dont le prétexte étoit
l'obligation de payer en argent les
provisions même qu'on venoit de leur
enlever en nature.

Trajan , avant son adoption , avoit
été plusieurs fois témoin & indigné
de ces abus. Il songea à les réformer
dès qu'il en fut le maître. Il conçut
qu'en ce genre la liberté la plus entière

pouvoit seule assurer une abondance intarissable. Il brisa toutes les entraves dont l'avarice de la finance avoit accablé ce commerce. Il cassa tous les privilèges. Il anéantit les compagnies. Il défendit que désormais la denrée la plus utile fut assujettie au plus rude esclavage. Il voulut qu'elle fut aussi libre que l'air & l'eau , puisqu'elle étoit aussi nécessaire.

Cette sage hardiesse ne tarda pas à être récompensée. Une prompte expérience fit voir que sa politique étoit aussi éclairée , aussi humaine que celle de ses prédécesseurs étoit absurde & cruelle. La plus fertile des provinces de l'Empire , l'Egypte qu'on appelloit le grenier de l'Italie , essuya une sécheresse qui y causa , comme il arrive toujours dans ce pays , une stérilité générale. A peine s'en ressentit-elle. Il ne lui fallut pour obtenir du secours , que le tems de faire sçavoir qu'elle en avoit besoin.

Rome elle-même qui jusques là l'avoit épuisée devint sa ressource. Elle versa dans les ports d'Alexandrie plus de bled qu'elle n'en auroit tiré en

d'autres tems. La disette sembla ne s'être annoncée que pour donner occasion de montrer combien il étoit facile de s'en garantir. L'inquiétude fit place à la reconnoissance. Les manœuvres des monopoleurs qui avoient déjà tendu leurs filets dans toute la province, furent déconcertées. L'unique effet d'un mal si terrible, fut d'affliger ce petit nombre d'hommes barbares qui sous une autre administration en auroit profité.

Ce principe si admirable & si utile fut cependant perdu pour les siècles postérieurs. On n'en a pas moins vû, sur-tout en Europe, les Gouvernemens s'envelopper de leurs préjugés, se couvrir de barrières contre l'abondance, & s'opiniâtrer à livrer, par des précautions insensées, la vie de leurs peuples dans des mains qui ne connoissent point d'autre valeur que celle de l'or. Il n'y a pas deux cens ans que les Hollandois & ensuite les Anglois, ont remis en évidence cette lumière que Trajan avoit inutilement présentée au genre humain.

Nous-mêmes nous ne l'ayons adoptée

qu'en tremblant. Les soupçons, les défiances qui en ont si long-tems suspendu l'effet, subsistent encore dans une grande partie de la Nation. Peut-être est-il à craindre qu'au premier revers occasionné par le dérangement des saisons, ou par le manège de ces esprits qui trouvent leur joie dans les désastres de leur patrie, le Ministère intimidé ne rétracte le bien qu'il a fait. Il seroit triste que cette démarche indispensable fut démentie par la suite, & que des sollicitations couvertes du prétexte spécieux de l'intérêt général, en vinssent à l'emporter sur le véritable intérêt public. Celui-ci demande que la plus parfaite indépendance dans le commerce des grains, soit à jamais regardée comme le premier ressort de la politique, & le plus précieux privilege de la société.



CHAPITRE IX.

Réformes importantes introduites par Trajan dans les finances , dans son domaine. Ouvrages utiles ou glorieux qu'il entreprend. Grandeur & simplicité de sa vie privée. Ce qu'on doit penser de son célèbre Panégyrique par Pline le jeune.

LA finance & ses abus ne pouvoit manquer d'attirer l'attention d'un Prince aussi sage. Il la regardoit comme un mal nécessaire. Il étoit persuadé qu'il falloit veiller avec soin à en empêcher les progrès , si l'on ne pouvoit se flatter de le guérir entièrement. Il comparoit lui-même tous les établissemens en ce genre , à ces excrescences qui s'élevent sur le corps humain , & s'augmentent aux dépens des membres qu'elles exténuent , en même tems qu'elle les défigurent.

On sent par conséquent combien il étoit éloigné d'en favoriser de nou-

veaux. Au contraire il s'apportoit, ou du moins il restreignoit tant qu'il pouvoit les anciens. Il tâchoit, comme Tibere, de n'en remettre la régie que dans des mains pures, incapables de s'en prévaloir. Il y auroit singulièrement réussi, si l'on pouvoit ajouter foi à ce qu'en rapporte un Ecrivain. Suivant lui les Intendans mis en place par ce Prince, avoient une telle réputation de probité, que les particuliers eux-mêmes les choisissoient pour Juges entr'eux & le Domaine.

Ce fait, s'il étoit vrai, feroit un prodige accordé par la providence à la bonté extraordinaire de Trajan. Mais il est démenti par l'histoire. Elle nous apprend que ses choix ne furent pas toujours également heureux. Il se vit plus d'une fois réduit à punir des Intendans infidèles qui avoient abusé de sa confiance, & qui étoient devenus les oppresseurs de leurs provinces, précisément parce qu'ils connoissoient l'extrême indulgence de la Cour.

Trajan en diminuant ses revenus par générosité, les augmentoit par l'économie. Dès les premiers jours de

son installation il avoit voulu s'instruire précisément de la proportion qui se trouvoit établie entre les recettes du trésor Impérial & ses dépenses. Afin que les premières fussent suffisantes, il avoit impitoyablement retranché tout ce qui se trouvoit de superflu dans les autres. Son train, ses équipages, sa maison toute entière fut soumise au plus rigoureux examen, & il n'en conserva que le nécessaire.

Une des plus importantes réformes fut celle qu'il fit dans les Palais, les Jardins, &c. dont le Domaine Impérial étoit surchargé. On sçait qu'un gout trop commun parmi les Souverains, c'est de s'affectionner uniquement aux édifices qu'ils ont construits, & de dédaigner ceux que leur ont laissés leur prédécesseurs. Ils accumulent ainsi Châteaux sur Châteaux. Les anciens que le Maître n'honore plus de sa présence, n'en conservent pas moins les prérogatives qui y ont été attachées. L'entretien des jardins, la réparation des bâtimens, les gages des Concierges, des Gouverneurs,

&c. sont des dépenses onéreuses qui oberent l'Etat. Les nouveaux ne l'épuisent pas moins par le luxe qui les élève. Tous sont pour les particuliers qui ont le malheur d'en être voisins, des sources intarissables de querelles, de contraintes, de vexations.

Trajan fut supérieur à cette manie, dont ses prédécesseurs n'avoient pas sçu se défendre. Il ne fit rien bâtir pour lui, ni à la ville ni à la campagne. Du prodigieux nombre de maisons superbes dont les autres Césars avoient couvert l'Italie, il ne s'en réserva qu'une, & vendit ou donna toutes les autres. Il auroit cru nuire à l'Empire, en s'appropriant à lui seul plus de terrain qu'il n'en pouvoit occuper, & le déshonorer en n'employant des Palais magnifiques qu'à loger ses esclaves.

C'étoit dans les monumens publics qu'il déployoit la grandeur & la libéralité d'un Souverain. De grands chemins tracés & construits dans tout l'Empire, des Temples somptueux, des ponts jettés sur les plus larges fleuves, un Cirque avec une place dans

Rome, signalerent la noblesse de ses vues, & l'élévation de son ame. Il mit au milieu de cette place la superbe colonne qui porte encore son nom, & que la multitude de chefs-d'œuvre anciens & modernes dont Rome est remplie, n'empêche point d'y paroître avec éclat.

C'est un beau monument sans doute, mais il est pourtant plus précieux qu'utile. Il constate l'état des arts sous le regne de son auteur, sans nous en apprendre aucun détail instructif. Les ornemens de sculpture dont il est couvert, sembloient propres à conserver la mémoire ineffaçable en tout sens de ce qu'elle offre à la vue. Malgré ce principe vrai, la colonne Trajane avec ses bas-reliefs, n'est presque plus pour nous qu'une suite de hiéroglyphes inexplicables. Par une fatalité singulière les sçavans ne conviennent pas même entr'eux des objets qu'elle représente.

Si Trajan étoit admirable à la tête du gouvernement, il ne perdoit rien à être vû dans le particulier. Il ne redoutoit pas cet instant si terrible

pour les héros en général , celui où ils déposent le masque de la grandeur , pour se laisser voir à leurs gens , tels qu'ils sont réellement. Après avoir joué sans contrainte le rôle de Souverain , il sçavoit le quitter avec noblesse. Il se livroit à la douceur de la société. Il en goutoit les agrémens , parce qu'il y contribuoit lui-même.

L'histoire nous a conservé les noms de plusieurs de ses amis , & ce titre ne désignoit pas auprès de lui comme dans les autres Cours , un flatteur avili par des complaisances souvent criminelles , & presque toujours honteuses. Les amis de Trajan étoient vraiment des hommes libres , dignes de lui dire la vérité ; incapables de la lui déguiser , & résolus à ne mériter ses bienfaits qu'en les sollicitant pour d'autres.

Un des plus célèbres est Pline le jeune. Cet Orateur auroit peut-être mieux servi la gloire du Prince qu'il chérissoit , s'il n'avoit pas fait son *Panegyrique*. Ces discours d'appareil rendent légitimement suspects leur objet

& leur auteur. La vertu solide est toujours modeste & sincere. Elle ne souffre ni ne fait de Panegyriques. Aussi Henri IV se garda bien d'envoyer Sully faire le sien au Parlement assemblé, & ce n'étoit surement pas l'impossibilité d'en fournir le sujet, qui l'en empêcha.

Si celui de Pline n'étoit d'ailleurs confirmé par l'histoire, si l'absence de Trajan, quand il fut prononcé, n'autorisait à juger qu'il l'a été sans son aveu, ce monument consacré à la gloire du Souverain, ne serviroit aujourd'hui qu'à faire connoître l'esprit de l'Orateur. On le mettoit au rang de ces Romains ingénieux, de ces louanges sans conséquence dont on accable les Princes, & dont ils rougiroient s'ils en étoient dignes.

Un monument bien plus honorable pour Trajan & pour Pline, c'est le recueil de leurs Lettres, c'est la correspondance entre le Maître & le sujet, dans le tems que celui-ci gouvernoit une grande province, où il avoit été envoyé pour rétablir l'ordre. On y voit à chaque page une

confiance réciproque , une union inaltérable , des questions proposées sans embarras , & résolues sans obscurité. Les plus grandes affaires y sont exposées & décidées en dix lignes. Il paroît qu'on ne se piquoit pas alors d'avoir des Secrétaires éloquens , ni de faire de chaque dépêche des dissertations académiques. Ces Lettres sont un modele de clarté , de noblesse & de concision.

Les deux plus fameuses sont celles qui concernent les Chrétiens. Elles ont été jusqu'ici très-mal interprétées , & encore plus injustement blâmées. Elles ne sont pas étrangères à mon sujet. C'est le premier monument authentique qui nous reste des persécutions élevées contre le christianisme , & des progrès de ce culte , qui après avoir été long-tems combattu sans succès , en vînt enfin à causer dans l'Empire la plus grande révolution qu'il ait éprouvée avant sa ruine. Je n'en ai encore rien dit. C'est ici le lieu d'en exposer l'origine & le développement en peu de mots.

CHAPITRE V.

Histoire abrégée du Christianisme jusqu'à Trajan. Néron tourmente les chrétiens. Causes des persécutions auxquels ils furent exposés.

IL s'étoit écoulé plus de quatre-vingts ans depuis la mort du fils de Dieu Incarné. Il avoit voulu abandonner en apparence sa divine religion au sort des établissemens humains. En lui prodiguant des secours invisibles, il avoit paru la laisser dépendre d'abord du zèle de ses Apôtres, & la livrer à la foiblesse qui accompagne l'origine de toutes les institutions.

Cependant elle avoit pénétré promptement jusques dans la Capitale. Saint Pierre & saint Paul s'étoient pressés en quelque sorte d'abandonner la Palestine & même l'Asie, aux soins des ouvriers évangéliques que le Christ leur avoit associés. Ils s'étoient rendus à Rome. C'étoit là qu'ils verfoient en

secrèt les trésors de la grace , qu'ils prêchoient sans éclat un Dieu mort sur la croix , & le mystère de l'agneau sans tache immolé pour le salut des hommes.

Néron régnoit alors. Ce tyran cruel deshonoroit trop l'humanité , pour qu'on put se flatter de l'engager à rendre hommage aux vertus célestes des premiers Chrétiens. Aussi se cachotent-ils de lui. C'étoit dans des maisons particulieres qu'ils se rassemblotent. Ils déroboient à la vue du Ministère les lieux où ils se rendotent pour recevoir le pain de la parole , qui leur étoit distribué par les Compagnons du Dieu qu'ils adoroient.

Ils n'avoient pû cependant échapper tout-à-fait aux espions du gouvernement. L'obscurité dans laquelle ils s'enveloppoient , les avoit rendus suspects. Sans connoître leurs dogmes , sans suivre leur conduite , on les regardoit comme membres d'une Secte nouvelle , & par conséquent dangereuse. On sçavoit qu'elle étoit originaire de la Palestine. Nous avons vû quelle idée les Romains se formotent des
des

de l'Empire Romain. Liv. VI. 145
des Juifs , comment ils confidéroient
cette malheureuse & méprisable na-
tion. La police étoit toujours prête à
févir contre ceux de ses enfans qui
osoient se mêler dans Rome aux étran-
gers dont elle étoit remplie. On ne
sçavoit pas encore en distinguer les
Chrétiens , & ceux-ci partageoient le
mépris & la haine qu'on portoit aux
autres.

Pour comble d'infortune , un incen-
die terrible vint , comme nous l'a-
vons dit , à détruire presqu'entiere-
ment cette Capitale. Le peuple furieux
s'obstinoit à vouloir en découvrir l'au-
teur , comme si cette connoissance
avoit pû diminuer ses maux. Il accu-
soit hautement Néron , plutôt parce
que ce Prince sembloit capable d'un
pareil crime , que sur des preuves bien
certaines qu'il l'eut commis. Néron ,
jaloux de paroître au moins une fois
innocent , essaya de donner le change
aux soupçons du public.

Lui & ses Ministres étoient impor-
tunés de cette nouvelle espèce de Juifs ,
qui suivoit un culte , & annonçoit
des dogmes si étrangers. Ils prirent le

parti de les sacrifier à la haine générale. Ils les firent saisir , & condamner aux supplices les plus cruels. La manière dont Tacite raconte cet événement , est aussi singulière que l'événement lui-même.

» Néron , dit-il , pour faire tom-
» ber les bruits qui couroient contre
» lui , voulut y exposer , & livra réel-
» lement aux supplices les plus recher-
» chés , une espèce d'hommes déjà
» haïs pour des actions honteuses , que
» le peuple appelloit Chrétiens. Ils re-
» noient ce nom d'un certain Christ ,
» qui sous l'empire de Tibere avoit
» été exécuté par ordre de l'Intendant
» Ponce-Pilate. Cette superstition dan-
» gereuse , étouffée un instant par la
» mort de son Chef , s'étoit bientôt
» relevée , non-seulement dans la Ju-
» dée où elle étoit née ; mais elle avoit
» pénétré jusqu'à Rome , où se ren-
» dent & se pratiquent les excès les
» plus coupables , les plus déshonorans
» en tout genre (a).

(a) Abolendo rumori Nero subdidit

» On en arrêta d'abord quelques-
» uns sur leur aveu , & ensuite beau-
» coup d'autres sur la dénonciation
» des premiers. Le grand crime prou-
» vé contr'eux étoit bien moins d'a-
» voir occasionné l'incendie , que d'a-
» voir mérité la haine du genre hu-
» main. En les faisant périr , on joi-
» gnoit l'outrage à la cruauté. Les uns
» enveloppés de peaux de bêtes ,
» étoient livrés à des chiens qui les
» déchiroient. D'autres expiroient sur
» la croix. On en couvroit d'autres de
» cire , & pendant la nuit , on les
» faisoit brûler comme des flam-
» beaux (a).

reos , & quæsitissimis pœnis affectit , quos
per flagitia invisos vulgus *Christianos* ap-
pellabat. Auctor nominis ejus Christus , qui
Tiberio imperitante , per procuratorem
Pontium Pilatum supplicio affectus erat.
Repressa que in præsens exitiabilis supersti-
tio , rursus erumpebat , non modo per Ju-
dæam originem ejus mali , sed per urbem
etiam quo cuncta undique atrocita , aut pu-
denda confluunt , celebranturque.

(a) Igitur primo , correpti qui fateban-

» Ces exécutions étoient une espèce
 » de spectacle qui se donnoit dans les
 » jardins de l'Empereur. Il y joignoit
 » des courses de chars, auxquels il
 » assistoit lui-même en habit de co-
 » cher, ou comme témoin, ou plus
 » souvent comme combattant. La joie
 » qu'il laissoit paroître, faisoit plain-
 » dre ces malheureux, tout coupables
 » qu'ils étoient. On les croyoit sacri-
 » fiés à l'inhumanité du Prince, plu-
 » tôt qu'au bien public (*a*) ».

Ce portrait peu ressemblant des

tur; deinde indicio eorum multitudo in-
 gens, haud perinde in crimine incendii,
 quam odio humani generis convicti sunt, &
 pereuntibus addita ludibria, ut ferarum ter-
 gis coniecti laniatu canum interirent, aut
 crucibus affixi, aut flammâdi, atque ubi
 defecisset dies, in usum nocturni luminis
 urerentur.

(*a*) Hortos suos ei spectaculo Nero ob-
 tulerat, & circense ludicrum edebat, habitu
 aurigæ permixtus plebi, vel curriculo insis-
 tens. Unde quanquam adversus fontes, &
 novissima exempla meritos, miserario orie-
 batur, tanquam non utilitate publica, sed
 in sævitiam unius absumerentur.

Chrétiens , prouve combien son auteur étoit mal instruit. Mais il prouve aussi l'obscurité dans laquelle s'étoient renfermés jusques là les Prédicateurs de l'Evangile. Les prodiges nombreux qu'ils opéroient , ne frappoient pas les yeux des Païens distingués. Aucun Ecrivain profane n'en fait mention. Ni Suetone , ni Tacite , ni Pline , ni Dion , ne paroissent en avoir été instruits. Dieu cacheoit sa lumiere à ces esprits superbes qui n'étoient pas dignes de la recevoir. Il permettoit , dans les profondeurs de sa justice , qu'ils la méconnoissent , ou qu'ils la dédaignassent. Il ne la rendoit sensible qu'aux cœurs humbles destinés à l'adorer & à la suivre.

Ce choix de sa miséricorde ne se borna ni à Rome , ni à la Palestine. Il s'étendit bientôt dans tout le reste de l'Empire. L'orage élevé sous Néron , appelé improprement persécution , fit place à de plus beaux jours. Les guerres de Galba , d'Othon , de Vitellius , le repos ramené par Vespasien & affermi par Titus , la tyrannie même de Domitien qui effrayoit &

150 *Histoire des révolutions*
enchaînoit les Magistrats , furent favorables au christianisme naissant.

Les Apôtres & leurs Disciples dispersés dans toutes les provinces , y porterent le nom de leur divin Maître. Ils y publièrent les miracles de sa vie & de sa mort. Ils firent des prosélytes innombrables. Le mystère de la croix trouva de tous côtés des partisans dociles ; & ceux qui après en avoir été les témoins , en étoient devenus les Prédicateurs , eurent la consolation de jeter de leurs mains les fondemens de plusieurs grandes Eglises , où il étoit cru & adoré.

Ce fut alors que la religion chrétienne affermie & produite avec plus de hardiesse à la lumière , attira l'attention , & bientôt la sévérité des Magistrats. Les principes du nouveau gouvernement sous Nerva & sous Trajan , les avoient fait rentrer dans toutes leurs fonctions. Ils étoient redevenus vraiment les interprètes des Loix & les inspecteurs des abus. Leur sagesse toute humaine confondit , avec les abus criminels qu'ils devoient reprimer , la prédication des dogmes

respectables qu'ils ne comprenoient pas. Ils ne virent dans les Chrétiens que des novateurs opiniâtres , ennemis déclarés des Dieux de l'Empire & de leur culte , disposés par conséquent à haïr le gouvernement , & peut-être à se promettre de le troubler un jour.

Le préjugé contre les Juifs subsistoit encore. Il étoit même augmenté depuis la ruine du temple de Jérusalem. Il rendoit moins précieuse la vie des Chrétiens Hébreux d'origine , & des Romains même qui embrassoient leurs opinions. Ces derniers ne paroissoient aux yeux des hommes en place , que de vils déserteurs , qui préféroient à la religion triomphante de leurs peres , les dogmes absurdes d'un peuple aussi odieux qu'avili. On dédaignoit de leur conserver des privileges auxquels ils sembloient renoncer. On les confondoit dans le châtimement avec les restes de cette nation détestée , à laquelle on jugeoit qu'ils s'étoient incorporés.

Cette politique inhumaine fit plusieurs martyrs sous une administra-

tion d'ailleurs équitable , & malheureusement elle avoit en sa faveur les apparences de la justice. Il existoit dans l'Empire une ancienne loi regardée comme fondamentale. Par cette loi le culte de tout Dieu étranger , qui ne seroit pas reconnu par le Sénat , étoit pros crit sous les peines les plus sévères. Elle n'avoit jamais été révoquée. C'est Tertullien qui nous l'apprend. Les Chrétiens en encourageoient donc la rigueur dans toute son étendue. Les Magistrats les plus doux ne pouvoient se dispenser de les condamner , quand ils étoient connus.

C'étoit précisément le cas des Ministres Protestans parmi nous. Nos loix actuelles les dévouent au supplice , quand ils sont surpris exerçant leurs fonctions dans le Royaume. Les dépositaires de l'autorité royale peuvent bien éviter de les surprendre : mais quand une fois ils les ont arrêtés & convaincus , ils ne peuvent les absoudre , si du moins ils suivent la lettre des ordonnances.

Il en étoit de même des premiers Chrétiens. Le seul moyen de les sau-

ver auroit été la révocation de la loi ; mais ils ne pouvoient ni l'obtenir , ni même la demander. Ils annonçoient un Dieu jaloux , un Dieu qui punissoit comme des crimes tous les hommages adressés à d'autres qu'à lui. Tout ce qu'auroit pu faire le Sénat Païen , auroit été de l'associer aux autres objets revérés dans l'Empire. C'est ce qu'on avoit fait pour Esculape , pour une pierre quarrée venue du Pont, pour tant d'autres divinités commodés , qui partageoient en paix les vœux & l'encens des Romains.

Mais le Dieu du Ciel ne vouloit pas de concurrence avec Jupiter. La vérité n'admettoit aucune conciliation entre elle & le mensonge. Il falloit nécessairement qu'il pérît & qu'elle triomphât. Il falloit que toutes les Idoles de l'Empire éprouvassent le sort de Dagon , & que leur chute bien authentique servit à constater la puissance du Dieu qui les anéantissoit.

Or ce Dieu voulant qu'un si grand prodige ne s'opérât qu'insensiblement , son dessein étant de faire éclater la constance de ses Saints , & de tire

leur gloire des épreuves auxquelles
seroit exposée son église, la loi dont
nous avons parlé entroit dans les vues
de sa providence. C'étoit par sa vo-
lonté que les Chrétiens trouvoient dans
la constitution de l'Empire , un obsta-
cle à la réception de leurs dogmes.

Ils n'en pouvoient attendre la des-
truction que d'un changement entier
dans l'administration , & jusque là
leur seule ressource étoit la patience ,
ce courage héroïque qui leur faisoit
braver la mort , cette opiniâtreté ver-
tueuse , qui foulant aux pieds les idées
reçues , devoit révolter & les politi-
ques & les entoufiastes , jusqu'à ce
qu'ils eussent adopté eux-mêmes les
lumières dont elle étoit l'effet.



CHAPITRE VI.

*Lettre de Pline à Trajan au sujet des
Chrêtiens persécutés. Réponse de ce
Prince. Jugement qu'on doit en
porter.*

TElle fut en général la position des Chrêtiens pendant les trois premiers siècles. Ils donnoient aux Païens des exemples de fermeté & de vertus , attestés par ceux-même qui croyoient par devoir être obligés à les combattre & à les punir. Nous venons de voir le témoignage que rendoit Tacite à leur innocence. C'est avouer qu'ils n'étoient pas criminels , que de leur attribuer , comme il le fait , des crimes vagues , & sans aucune qualification. Puisqu'on les condamnoit à la mort , le motif de leur jugement ne devoit pas être difficile à développer s'il avoit été juste. Nous allons voir Pline tenir à peu près le

156 *Histoire des révolutions*
même langage , & donner lieu à la même conséquence.

Il avoit des connoissances , de la justice , & de la douceur. Il venoit d'être nommé par Trajan au gouvernement de la Bithinie. En y arrivant il trouva la Province pleine de Chrétiens que l'on trainoit quelquefois au supplice , en vertu de la loi déjà citée. Il pensoit avec beaucoup d'hommes éclairés que la tolérance est de droit naturel , & que la politique doit la maintenir pour son propre intérêt.

Il auroit voulu adoucir le sort des malheureux Chrétiens , dont son aveuglement ne l'empêchoit pas d'entrevoir l'innocence. Il ne se prêtoit qu'à regret à suivre contre eux les dispositions de la loi. Mais elle étoit précise. Il ne dépendoit pas de lui de l'abroger , ni peut-être même de l'éluder. Les prêtres des Idoles furieux contre un culte qui les foudroyoit , demandoient à grands cris l'exécution d'une ordonnance qui leur étoit favorable. Pline ne croyoit pas pouvoir la refuser , & il répugnoit à l'accorder. Il prit le parti d'écrire à Trajan la lettre suivante.

« Personne, Seigneur, n'est plus
» en état que vous de me guider &
» de m'instruire : aussi j'ose vous con-
» sulter dans tous mes embarras. Je
» n'ai jamais assisté à l'instruction des
» procès contre les Chrétiens. J'igno-
» re de quelle nature doivent être
» les punitions & les recherches à ce
» sujet, & même jusqu'où elles doi-
» vent être poussées. Faut-il avoir
» égard à l'âge du coupable, ou la jeu-
» nesse ne doit-elle être comptée pour
» rien ? Le repentir doit-il être sui-
» vi du pardon, ou suffit-il d'avoir
» été une fois Chrétien, pour méri-
» ter toujours d'être puni ? Est-ce en
» eux le nom qui est criminel, ou
» a-t-on dessein de ne sévir que con-
» tre les délits qui en sont la suite ?
» Voilà les objets sur lesquels j'ai
» peine à me décider moi-même. » (a)

(a) Solemne est mihi, Domine, omnia
de quibus dubito, ad te referre. Quis enim
potest melius vel cunctationem meam regere
vel ignorantiam instruere ? Cognitionibus
de Christianis interfui numquam : ideo nec

« Jusqu'à présent voici comment
 » je me suis conduit. Quand on m'a-
 » menoit des Chrétiens , je les inter-
 » rogeois s'ils l'étoient. Sur leur aveu ,
 » je répétois deux & trois fois la mê-
 » me interrogation , en y joignant la
 » menace du supplice : & quand ils
 » persévéroient je les y condamnois.
 » Qu'ils fussent coupables ou non dans
 » le fonds , je suis convaincu que leur
 » opiniâtreté , leur obstination inflexi-
 » ble exigeoit un châtiment. Il s'est
 » trouvé parmi ces furieux même des
 » citoyens Romains. Je les ai fait
 » séparer des autres , pour les ren-
 » voyer à Rome. » (a)

cio quid & quatenus aut puniri soleat , aut
 quæri. Nec mediocriter hæsitavi sitne ali-
 quod discrimen ætatum , an qualibet teneri
 nihil à robustioribus differant : deturne pœ-
 nitentiæ venia ; an ei qui omnino Christia-
 nus fuit , desisse non profit ; nomen ipsum ,
 etiam si flagitiis careat , an flagitia cohæ-
 rentia nomini puniantur ?

(a) Interim in iis , qui ad me tanquam
 Christiani deferrebantur , hunc sum secutus
 modum : interrogavi ipsos an essent Chris-
 tiani : confitentes iterum ac tertio interroga-

» En approfondissant cette affaire ,
» elle s'est étendue , comme il arri-
» ve toujours. Il s'est présenté des
» espèces de différens genres. J'ai re-
» çu un long mémoire anonyme ,
» mais ceux qui y sont nommés ,
» nioient qu'ils fussent , ou même
» qu'ils eussent été Chrétiens. Ils ont
» adoré les Dieux de la maniere que
» je leur ai prescrite moi-même. Ils
» ont offert de l'encens & du vin à vo-
» tre portrait que j'avois exprès fait
» apporter avec les statues des Dieux.
» Ils ont maudit Christ. C'est à quoi
» l'on ne peut forcer , dit-on , ceux
» qui sont véritablement Chrétiens :
» ainsi j'ai cru devoir les absoudre. » (a)

vi , supplicium minatus : perseverantes , duci
jussi Neque enim dubitabam , qualecunque
esset quod faterentur , pervicaciam certe , &
inflexibilem obstinationem debere puniri.
Fuerunt alii similis amentiae : quos quia ci-
ves Romani erant , annotavi in urbem re-
mittendos.

(a) Mox ipso tractu , ut fieri solet , diffun-
dente se crimine : plures species inciderunt.
Propositus est libellus sine autore , multo-

« D'autres accusés en forme ont
 » avoué d'abord qu'ils étoient Chré-
 » tiens : ensuite ils se sont retractés ,
 » en disant qu'il l'avoient été autrefois ,
 » mais qu'ils ne l'étoient plus , les uns
 » depuis trois ans , d'autres depuis plus
 » long-tems , quelques-uns même de-
 » puis vingt ans & au-delà. Tous ont
 » rendu hommage à votre portrait ,
 » & aux statues des Dieux. Tous ont
 » maudit Christ. » (a)

« Aureste ils assuroient que leur
 » faute , ou leur erreur , ne consistoit

rum nomina continens , quī negarent se ef-
 fē Christianos , aut fuisse , quum præeunte
 me Deos appellarent , & imagini tuæ , quam
 propter hoc jusseram cum simulacris numi-
 num afferri , thure ac vino supplicarent :
 præterea maledicerent Christo , quorum ni-
 hil cogi posse dicuntur , qui sunt revera
 Christiani. Ergo dimittendos putavi.

(a) Alii ab indice nominati , esse se Chris-
 tianos dixerunt , & mox negaverunt : fuisse
 quidem , sed desisse , quidam ante triennium ,
 quidam ante plures annos , non nemo etiam
 ante viginti quoque. Omnes & imaginem
 tuam , decorumque simulacra venerati sunt :
 & ii Christo maledixerunt.

» alors qu'à se rassembler un certain
» jour avant le lever du soleil , pour
» chanter des vers à la louange de
» Christ , comme d'une divinité. Ils
» s'y engageoient par serment , non pas
» à se souiller par des crimes , mais à
» les éviter , à ne commettre ni vols ,
» ni parjures , à respecter les femmes
» d'autrui , à ne pas retenir les dé-
» pots qui leur auroient été confiés.
» Ensuite ils se séparoient , & se ras-
» sembloient bientôt pour prendre en
» commun un repas frugal. Encore
» ajoutoient-ils qu'ils avoient cessé de
» le faire , depuis que par votre or-
» dre j'avois défendu toute espèce d'as-
» semblée. » (a)

(a) Affirmabant autem hanc fuisse sum-
mam vel culpæ suæ , vel erroris , quod essent
soliti statò die ante lucem convenire : car-
menque Christo , quasi Deo , dicere secum
invicem : seque Sacramento non in scelus
aliquod obstringere , sed ne furta , ne la-
trocinia , ne adulteria committerent , ne
fidem fallerent , ne depositum appellati ab-
negarent : quibus peractis morem sibi dis-
cedendi fuisse , rursusque coeundi ad capien-
dum cibum , promiscuum tamen & innoxium :

« Pour m'assurer de la vérité , j'ai
 » cru devoir faire appliquer à la ques-
 » tion deux femmes esclaves , qui les
 » servoient dans ces occasions , & je
 » n'ai rien trouvé qu'un égarement
 » superstitieux. C'est ce qui m'a fait
 » tout suspendre jusqu'à ce que je
 » vous eusse consulté. » (a)

« Cette précaution m'a paru néces-
 » faire , sur-tout à cause de la multi-
 » tude de ceux qui se trouveroient
 » impliqués dans les recherches. Le
 » nombre des accusés est déjà immen-
 » se , & il augmentera encore. Le mal
 » a pénétré par-tout. Les campagnes
 » en sont infectées comme les villes.
 » Mais cependant je crois qu'il n'est
 » pas impossible d'en arrêter les pro-

quod ipsum facere desisse post edictum meum
 quo secundum mandata tua herærias esse ve-
 tueram.

(a) Quo magis necessarium credidi ex
 duabus ancillis , quæ ministræ dicebantur ,
 quid esset veri & per tormenta quærere : sed
 nihil aliud inveni , quam superstitionem pra-
 vam & immodicam , ideoque dilata cogni-
 tione ad consulendum te decurri.

» grès sans violence. Du moins , est-il
» sûr qu'on commence à revenir dans
» les temples qui étoient presque dé-
» serts. On reprend les sacrifices , qui
» sont restés long-tems interrompus.
» Le commerce des victimes qui étoit
» totalement tombé se relève. C'est une
» preuve qu'on peut ramener beaucoup
» de ces esprits qui se sont laissés sé-
» duire , en leur laissant la ressource
» du repentir. » (a)

Cette lettre est précieuse à plus d'un
titre. Premièrement , on y voit que Pli-
ne , comme les politiques de son tems ,

(a) *Visa est enim mihi res digna consul-
tatione , maximè propter periclitantium nu-
merum. Multi enim omnis ætatis , omnis
ordinis , utriusque sexûs etiam vocantur in
periculum , & vocabuntur. Neque enim ci-
vitates tantùm , sed vicos etiam atque agros
superstitionis istius contagio pervagata est :
quæ videtur sisti & corrigi posse. Certè satis
constat , prope jam desolata templa cœpisse
celebrari , & sacra solemnia diù intermissa ,
repeti : passimque venire victimas , quarum
adhuc rarissimus emptor inveniebatur. Ex
quo facile est opinari , quæ turba hominum
emendari possit , si sit pœnitentiæ locus.*

ne découvroit dans le Christianisme rien que de naturel. Il avoit le malheur de juger de cette religion naissante , comme des sectes ordinaires que la douceur affoiblit , & que le tems fait disparoître. La lâcheté de quelques apostâts l'abusoit sur le zèle invincible des véritables confesseurs. Il ne sçavoit pas que son triomphe ne seroit que passager , & que l'Eglise fondée soutenue par Dieu même , n'avoit pas plus à craindre du calme que de la tempête.

Secondement , les expressions de Pline démontrent comment les gens en place parmi les Romains considéroient la religion. Ils en faisoient une affaire de simple politique. Ce n'étoit pas l'honneur des Dieux qu'ils avoient à cœur , c'étoit l'obéissance des sujets. Le culte devenoit entre leurs mains un des ressorts de la police. Ils s'embarassoient peu du jugement qu'on en portoit dans le fonds de l'ame , pourvu qu'on y parut soumis. Ce n'étoit pas pour les Idoles précisément qu'ils exigeoient les hommages du public , mais pour l'autorité

de l'Empire Romain. LIV. VI. 165
civile qui en faisoit un objet d'adoration.

La réponse de Trajan confirme cette idée. « Vous vous êtes conduit comme vous deviez , mon cher Pline , dans l'instruction des procès de ceux qu'on a accusés devant vous d'être Chrétiens. Il n'est pas possible en pareil cas de tout réduire à la même forme. *Il ne faut point rechercher les Chrétiens. S'ils sont dénoncés & convaincus , il faut les punir ,* en ob servant cependant que quiconque se défendra de l'être , & le justifiera , en rendant hommage à nos Dieux , ne soit pas inquiété pour le passé. On doit lui pardonner en faveur de son retour. Il ne faut avoir aucun égard aux délations anonymes. Il n'y a rien de si dangereux , ni de si contraire aux maximes actuelles du gouvernement. » (a)

(a) Actum quem debuisti , mi Secundè , in excudendis causis eorum qui Christiani ad te delati fuerant , secutus es. Neque enim in universum aliquid , quod quasi certam

Tel est le rescrit fameux au sujet du Christianisme. Il a donné lieu à des déclamations violentes , à des plaintes amères. Ce sont sur-tout ces mots : *Il ne faut point rechercher les Chrétiens. S'ils sont dénoncés & convaincus , il faut les punir* , qui ont excité le plus de murmure. On a accusé ces deux dispositions de se contredire.

» Pourquoi , s'écrie Tertullien , si le
 » Christianisme est un crime , en in-
 » terdire la recherche : & pourquoi
 » si les recherches paroissent injustes ,
 » autoriser les accusations ? »

On n'a pas voulu voir que cette ordonnance dans sa totalité annonçoit beaucoup plus de bonté que de rigueur.

formam habeat constitui potest. Conquirendi non sunt : si deferantur & arguantur puniendi sunt : ita tamen ut qui negaverit se Christianum esse , idque re ipsa manifestum fecerit , id est , supplicando Diis nostris , quamvis suspectus in præteritum fuerit , veniam ex pœnitentia impetret. Sine autore verò propositi libelli , nullo crimine locum habere debent. Nam & pessimi exempli , nec nostri sæculi est.

On ne songe pas qu'un Prince Païen ne pouvoit faire davantage. Les deux chefs de sa décision ne sont pas contradictoires dans sa bouche. Ils ne le seroient pas même dans celle d'un Prince éclairé par l'évangile, s'il les prononçoit contre les sectateurs d'un autre culte que le sien.

Quelle étoit en effet la situation de Trajan ? Il ne considéroit, & ne pouvoit considérer le Christianisme que relativement à la police générale, dont son devoir & sa place l'établissoient le défenseur. Il est certain, comme nous l'avons fait voir, qu'elle étoit blessée par la prédication de l'Evangile. Il n'étoit pas possible à l'Empereur de se le dissimuler.

La bonté de son cœur le sollicitoit en faveur des Chrétiens ; mais le préjugé de sa politique lui persuadoit qu'il ne pouvoit les favoriser sans renverser les loix, sans mettre à une partie de ses sujets les armes à la main contre l'autre. Il voyoit que le mépris des uns pour des divinités reconnues, le ressentiment des autres contre un Dieu destructeur

qui vouloit anéantir leurs temples & leurs autels , engendreroient bien-tôt des querelles funestes. Il desiroit protéger les premiers , sans les autoriser ouvertement , parce que la loi le défendoit. Son intention étoit de soutenir les droits des seconds , sans qu'ils pussent en abuser.

Pour cela il se détermine à adoucir la loi , en même tems qu'il la confirme. Il ne veut pas qu'on recherche les Chrétiens. Il leur recommande le silence sur les articles de leur foi. Il leur laisse leurs maisons pour asyle. Il veut bien défendre à la police de les violer. Il ne lui permet pas de pénétrer au travers des murailles pour découvrir les secrets qu'on lui cache. Mais si on abuse de sa bonté , en passant les limites qu'elle a marquées , si par des actes publics on s'opiniâtre à provoquer sa justice , alors il la remet en liberté d'agir. Le novateur turbulent & téméraire qui sera dénoncé , il veut qu'on le condamne , après s'être pourtant bien assuré du délit ; *si arguantur*.

Voilà le véritable esprit de l'ordonnance

de l'Empire Romain. Liv. VI. 169
nance de Trajan. Il auroit été bien plus honorable , bien plus avantageux pour lui sans doute , de rendre tout d'un coup hommage à la vérité. Il se feroit couvert d'une gloire immortelle , en lui tendant la main , en la plaçant sur le trône à côté de lui , comme le fit Constantin deux cents ans après. Mais ni Trajan n'avoit reçu de Dieu les mêmes graces , ni les circonstances où il se trouvoit , n'étoient les mêmes. Ce fut un malheur pour lui de n'avoir pas été choisi par la Providence , pour être l'instrument du triomphe de l'Eglise. Mais à cet avantage près il eut tous ceux que peut donner la sagesse humaine. Si l'on ne peut pas le mettre précisément au rang des protecteurs de la véritable religion , il y auroit une injustice bien cruelle , à le compter parmi ses persécuteurs.



CHAPITRE VI.

Conquêtes de Trajan. Ses revers. Il s'affoiblit. Comment Adrien parvient à être nommé son successeur.

UN Prince aussi bon n'auroit jamais du s'écarter des frontières de son Empire. Il devoit être bien plus jaloux de le gouverner sagement que de l'agrandir. Mais la foiblesse de Trajan , comme nous l'avons dit , le contrepoids de ses vertus fut l'amour des conquêtes. Il subjuga dans le fonds de l'Allemagne une grande contrée dont le nom est plus connu , que la position. On l'appelloit la Dacie. (a)

Elle étoit , à l'égard des Romains , située au-delà du Danube , & s'étendoit à une grande distance de ce fleuve. Elle comprenoit probablement

(a) Dacia.

la Saxe, la Prusse, la Pologne, habitée par les Sarmates. Trajan, en reculant de ce côté les bornes de l'Empire, ne fit que l'affoiblir. Il en rendit la défense plus difficile. Il en procura la connoissance aux barbares du Nord qui l'avoient ignoré jusques-là, & ce fut son voisinage qui leur fit naître par la suite l'envie & l'occasion de le démembrer.

De ce climat glacé, Trajan se transporta dans les pays les plus chauds de l'Asie. Il attaqua les Parthes qui s'étoient conservés inaccessibles aux efforts des Romains. Il leur enleva la plus grande partie de leur domination. Il leur donna même un Roi, si l'on en croit l'Histoire. Il disposa en maître de ce qu'il vouloit bien leur laisser, mais il s'appropriâ les Provinces qui étoient à sa portée. L'Arménie, l'Assyrie, la Médie, Babylone & ses environs, tous ces pays célèbres par les Romains accrédités qu'on nous donne pour leur Histoire, furent incorporés à l'Empire.

Ces expéditions brillantes eurent pourtant plus d'éclat que de solidi-

té. De son vivant même Trajan s'en vit arracher le fruit. Sa vieillesse fut troublée par les révoltes des peuples soumis , & sur-tout par l'opiniâtreté qui lui fit entreprendre de les subjuguier de nouveau. Alors soit que l'âge eut diminué ses talens militaires avec sa vigueur, soit qu'il eût, pour ainsi dire , usé sa fortune , en la mettant trop à l'épreuve , soit qu'il fut plus mal servi , & que ses troupes se rebutassent de tant de périls , de travaux non interrompus dont elles voyoient l'inutilité , il ne reçut presque plus que des affronts.

Il fut obligé de lever le siège d'une place qu'il avoit attaquée imprudemment. Les fatigues & le chagrin lui causerent des infirmités. Il sentit les approches de sa fin. Il se vit obligé de renoncer à la conduite de la guerre , & de rentrer sur les terres de son obéissance , qu'il auroit été heureux de ne jamais abandonner.

Il n'avoit pas d'enfant. Il étoit marié cependant : mais la nature , ou plutôt un genre de passion qui s'oppose à ses vues , ne lui avoit pas per-

mis de se voir revivre dans sa postérité. Il n'avoit pu se défendre d'un vice qu'on a justement reproché à plus d'un grand homme , & lui qui par le reste de ses actions faisoit tant d'honneur à l'humanité , ne craignoit pas de l'outrager dans ses plaisirs. Cette foiblesse n'influoit point sur sa conduite. Mais elle dépare ses vertus.

Quand on le vit prêt à mourir sans successeur naturel , l'ambition se réveilla , comme il arrive d'ordinaire , parmi les courtisans. Plusieurs peut-être nourrissoient des espérances , & des prétentions cachées. Mais aucun n'en avoit de plus solides que P. Elius Adrianus , cousin issu de germain du Prince qu'il s'agissoit de remplacer.

Il avoit pour lui la parenté , qui étoit moins un titre précis , qu'une présomption avantageuse. Il s'étoit insinué dans l'amitié de Trajan par une complaisance infatigable , & même honteuse , s'il faut s'en rapporter aux Historiens. Il n'étoit plus dans un âge à se prêter à ses plaisirs. Mais il vouloit bien en devenir le Ministre. Il en avoit l'inspection. Il en pro-

duisoit les objets , & leur faisoit fa-
cour après les avoir choisis. Il en fut
récompensé , comme il devoit l'être.
Il fut honoré des premières charges
de l'Empire , & de la confiance de
l'Empereur. Car , comme on sçait ,
dans les Cours c'est presque toujours
par la bassesse qu'on s'élève.

Comme cependant , même en
payant de pareils services , ceux qui
les reçoivent n'estiment guère ceux
qui les rendent , il ne paroît pas que
Trajan songeât à faire monter Adrien
au dessus de son emploi. Mais celui-ci
s'étoit fait une protection puissante , à
laquelle le Prince ne put s'opposer.
C'étoit l'Impératrice , femme adroite ,
intrigante , qui paroît avoir toujours
aimé à se mêler des affaires. Son mari
lui laissoit une grande autorité , peut-
être pour la dédommager des torts
qu'il lui faisoit d'ailleurs. Et dans la
circonstance présente son pouvoir étoit
encore augmenté par l'affoiblissement
de celui de qui elle le tenoit.

La souplesse d'Adrien l'avoit ga-
gnée. Elle étoit décidée à le porter à
l'Empire , sans doute dans l'espérance

de l'Empire Romain. Liv. VI. 175
de continuer à régner elle-même sous un Prince qu'elle auroit fait. Ses desfeins trouvoient un obstacle dans la répugnance de Trajan. Celui-ci avoit d'autres vues, l'amour de sa gloire le portoit à se donner un successeur qui pût la soutenir, & il ne jugeoit pas qu'Adrien en fut capable. Il s'obstinoit à le rejeter, malgré les insinuations de l'Impératrice. Leur unique effet étoit de l'empêcher de s'arrêter à un autre choix : mais elle ne pouvoit l'engager à ratifier le sien.

Il mourut enfin, suivant Dion, sans s'être décidé, ou du moins s'il prit un parti opposé à celui qu'on lui suggéroit, ce fut sans succès. On profita de ses derniers momens pour lui faire dire le contraire de ce qu'il pensoit. Sa femme, aidée par quelques-unes de ses créatures, supposa un acte par lequel Adrien étoit adopté par le Prince mourant. Elle osa l'envoyer au Sénat, qu'elle chargeoit bien plus de le recevoir, que de l'examiner.

Elle trouva des approbateurs, comme elle avoit trouvé des complices. Adrien étoit alors en Asie, à Antio-

che. Trajan l'y avoit envoyé de la Syrie , où sa foiblesse le forçoit à rester. Ce fut dans cette ville que le nouveau Prince reçut la nouvelle de son adoption prétendue , & deux jours après celle de la mort de l'Empereur.

Il ne perdit pas de tems. Il y avoit sous les murailles de la ville une armée puissante à ses ordres. Il y fit reconnoître & approuver son adoption. Il s'y fit proclamer Empereur. Alors il n'eut plus qu'à recevoir les hommages du Sénat. Il écrivit à cette Compagnie , dont on demandoit toujours l'agrément , quand on n'en avoit plus besoin. Elle ne le refusa pas , & Adrien se vit sans difficulté reconnu par tout l'Empire.



ADRIEN, XIV. EMPEREUR
regne près de 21 ans.

CHAPITRE VII.

Gouvernement d'Adrien. Il fut encore plus heureux pour l'Empire, que celui de Trajan. Ses vertus. Ses défauts.

ON a dit de Titus qu'il étoit le seul dont la souveraine puissance eut réformé les défauts & perfectionné les vertus. On n'auroit pas dû restreindre à ce point une louange si honorable. Adrien mérite au moins de la partager. Autant sa conduite avoit été méprisable dans sa jeunesse, autant elle devint régulière, quand il fut parvenu à la Couronne.

Il n'eut pas, à en croire les Historiens, la même élévation, la même

bonté que Trajan. Il n'eut pas au même degré les qualités favorables à la mémoire d'un Prince, parce qu'elles le font aimer des courtisans. Mais il le surpassa par celles qui sont vraiment utiles aux peuples, & qui doivent rendre précieux le souvenir d'un Prince, quand même son siècle ne lui auroit pas adressé de panégyrique. Le plus beau de tous pour un Souverain, c'est le bonheur de ses sujets.

Adrien étoit brave. Il avoit montré de grands talens pour la guerre ; mais l'exemple de son prédécesseur l'avoit instruit sur les dangers de cette passion, comme celui de Charles Quint instruisit, dit-on, Philippe II sur l'indécence périlleuse des voyages trop fréquens pour un Roi. En contribuant à cette gloire sanginaire & ruineuse, il avoit appris à la craindre. Il eut la sagesse de la dédaigner pendant tout son règne. Il commença par renoncer solennellement aux conquêtes de Trajan. Il auroit fallu, pour les conserver, verser plus de sang qu'elles n'en avoient coûté à acquérir. Adrien les abandonna : & quoique cette po-

litique éclairée ait trouvé des censeurs, elle n'en mérite pas moins des éloges.

L'Empire Romain étoit bien assez grand pour occuper l'ame d'un seul homme. Adrien le sentoît. Il en auroit volontiers rapproché les frontières du côté de l'Allemagne, comme il l'avoit fait du côté de la Perse. Il auroit aussi rendu à leurs anciens Maîtres les pays soumis par Trajan au-delà du Danube : mais ses courtisans ne le lui permirent pas. Idolâtres encore de cette grandeur chimérique, de cet éclat prétendu du nom Romain, ils s'opposèrent à une restitution aussi avantageuse qu'équitable. Adrien voulut bien les écouter, & ses successeurs eurent à s'en repentir.

Au moins il annonça hautement son gout pour la paix. Il ne s'inquiétoit pas de ce ridicule point d'honneur auquel les Grands devoient toujours être insensibles, parce que quand ils s'en piquent, il devient toujours funeste aux petits. Il caressoit les peuples barbares dont ses Etats se trouvoient entourés. Il les apprivoi-

soit par des présens. Il aimoit mieux qu'il lui en coutât quelque argent pour les contenir , que le sang de beaucoup d'hommes. Ses Historiens ont eu l'imprudence de blâmer ce principe. Ils n'ont pas craint de l'accuser de lâcheté. Ils ont prétendu que c'étoit à lui qu'avoit commencé l'usage déshonorant & ruineux de payer des tributs aux barbares , pour acheter les apparences de leur soumission.

Mais ces Ecrivains inconsiderés louent en même-tems Adrien de n'avoir pas négligé l'art militaire , quoiqu'il souhaitât de n'en point faire usage. Ils rapportent que jamais les armées ne furent si brillantes , ni la discipline si rigoureuse. Ils nous apprennent que le spectacle de ces troupes parfaitement exercées , étoit pour les barbares un sujet d'effroi.

Ils se trompent donc quand ils reprochent une mollesse honteuse à un Empereur qui montrait une prudence si active. Un Prince qui employe son argent à entretenir de bons soldats , n'en a pas à donner pour acheter la permission de ne s'en pas servir.

Adrien n'étoit pas un lâche qui redoutât la guerre. C'étoit un sage qui aimoit la paix. Les présens qu'il faisoit aux barbares étoient une récompense qu'il vouloit bien leur donner, & non pas un tribut qu'il leur payoit.

Une preuve qu'il n'épuisoit pas son trésor par des dépenses insensées en ce genre, c'est que jamais Prince ne fit dans l'Empire de si grands ouvrages, & aucun n'exigea moins de ses sujets. Il commença à son avènement par remettre tout ce qui se trouvoit dû sur les impôts des années précédentes, & pour l'avenir il suivit, ou même il perfectionna le plan de Trajan.

Sa Cour offroit un exemple bien rare & bien peu suivi. Les Financiers y rampoient dans la bassesse, profcrits & méprisés. Leurs accusateurs étoient accueillis. Ils trouvoient de la protection chez les Ministres, & un libre accès auprès du Prince. Il les encourageoit. De peur même qu'on ne leur fermât la bouche à force d'argent, il leur associoit des gens à lui, chargés

de bien s'instruire des sujets de leurs plaintes, & de soutenir leur rôle, s'ils l'avoient abandonné. Les Intendans trembloient sous un pareil regne : mais aussi l'Histoire remarque qu'ils ne faisoient trembler personne.

Ce n'étoit qu'à eux, ou à leurs préposés qu'Adrien montrait de la rigueur. Le reste de ses sujets trouvoit en lui une douceur compatissante, une tendresse pleine de ressources. Il prévenoit les besoins. Il pardonnoit les insultes. Quoiqu'il eut l'ame haute & la mémoire prodigieuse, il n'oublioit que les occasions de se venger. On a loué avec raison notre célèbre Louis XII, d'avoir dit *qu'un Roi de France ne punissoit pas les outrages faits à un Duc d'Orléans*. Adrien lui avoit donné le modele d'une pensée si noble. Sa faveur sous Trajan lui avoit fait des jaloux. Quand on le vit Empereur, ceux qui s'étoient le plus attachés à lui nuire, craignoient son ressentiment. Ils furent bientôt rassurés. Un d'entr'eux qui s'étoit distingué par l'opiniâtreté de sa haine, osa se pré-

de l'Empire Romain. Liv. VI. 183
fenter pour lui demander grace. *Vous*
voilà sauvé, lui dit le Prince en l'em-
brassant.

Tel étoit Adrien, dont le nom n'est presque connu que des sçavans. Cette remarque prouve bien l'injustice & la vanité de ce qu'on appelle la renommée. L'Empire n'a jamais eu de plus grand Prince, & à peine en parler-on. C'est uniquement par égard pour le préjugé public, qu'on a paru le mettre ici au-dessous de Trajan. Il devoit être placé immédiatement après Henri IV, dans la liste peu nombreuse des Princes qui ont mérité l'amour du genre humain.

Il eut des défauts sans doute. Mais les hommes les plus parfaits sont-ils donc ceux qui n'en ont point ? Il parut léger dans ses liaisons. Mais qui sçait si les courtisans à qui il ôtoit sa confiance, n'en avoient pas abusé ? Un Souverain qu'on ne sçauroit soupçonner d'inconstance, Louis XIV, disoit avec amertume *qu'il avoit cherché des amis, & qu'il n'avoit trouvé que des intrigans*. Cette expérience douloureuse ne pouvoit-elle pas se faire à la

Cour de Rome , ainsi qu'à celle de Versailles ? Si le Marquis de Vardes , si le Comte de Lausun ont pû mériter leur disgrâce , pourquoi les favoris d'Adrien n'auroient-ils pas été coupables ?

Il se livroit à des passions honteuses. Il imitoit Trajan dans ses inclinations , & ses plaisirs faisoient rougir la nature. C'est un malheur pour lui , sans contredit. Mais qu'importent ces foiblesses à l'histoire & à la postérité ? A qui nuisoient-elles ? Ces attachemens déshonorans , il est vrai , mais cachés dans l'intérieur du Palais , ne faisoient de tort qu'à celui dont ils flattoient le gout dépravé. Ils pouvoient exercer la malignité des contemporains. Ils sont indignes de notre attention.



CHAPITRE VIII.

S'il est vrai qu'Adrien , pour prolonger sa vie , ait fait périr lui-même son favori Antinoüs.

ON a été jusqu'à taxer Adrien d'avoir fait un usage bien affreux de ces commerces criminels. Etant en Egypte , dit-on , un Charlatan lui persuada qu'il prolongeroit sa vie , s'il pouvoit trouver quelqu'un qui mourut volontairement pour lui. L'Empereur essaya sans succès d'engager quelque vieux courtisan à lui rendre ce petit service. Enfin un jeune homme d'une très-jolie figure , nommé Antinoüs , qui étoit alors au plus haut degré de la faveur , s'offrit de lui-même. Adrien consentit à vivre aux dépens de ce qu'il aimoit , & il présida de sang froid à l'exécution de son favori.

C'auroit été donner à sa passion une fin bien cruelle : mais il n'y a sans

doute de la cruauté que dans la calomnie qui l'en accuse. C'est le judicieux Dion qui en est l'Auteur. Tout ce qu'il y a de vraisemblable dans son récit, c'est la mort d'Antinoüs, & la faveur qui l'avoit précédée.

Adrien lui-même, dans des mémoires de sa vie, la racontoit d'une manière toute naturelle. Ce jeune homme s'étoit noyé dans le Nil, en le traversant avec lui dans un bateau. C'est ce que l'Empereur osoit écrire ouvertement aux yeux de tout l'Empire. Se seroit-il permis de déguiser ainsi ce malheur, s'il avoit eu à en rougir ? Il étoit trop éclairé pour pouvoir se promettre que son siècle ou la postérité pût s'en rapporter, sans examen, à sa parole, sur un fait odieux, qui nécessairement auroit eu des témoins.

Des bruits populaires ont pû se répandre sur ce fait, comme sur tant d'autres encore plus indifférens. Un Historien éclairé les apprécie. Mais Dion, toujours attentif à enrichir son ouvrage des contes les plus absurdes, n'a pas laissé échapper celui-ci.

D'autres Ecrivains l'ont adopté d'après lui. Ils ne songent pas qu'une action si atroce répugne au caractère du Prince à qui ils l'attribuent, & aux circonstances dans lesquelles on la place. C'est précisément dans ce tems-là qu'il rendoit une Ordonnance pour interdire à jamais les sacrifices humains encore usités sur la terre. Cette attention bienfaisante pour l'humanité avoit échappé à ses prédécesseurs. En auroit-il été capable, s'il avoit commencé par y déroger lui-même ? Auroit-il osé signer un Edit plein de clémence, avec des mains encore teintes du sang de son favori ?

Ces fables puériles ont leur source dans la même cause qui a excité de nos jours des bruits si injustes & si nombreux contre le célèbre Philippe d'Orléans. On trouveroit aisément une grande ressemblance entre lui & Adrien. Tous deux pleins de feu & de génie, tous deux aimant les plaisirs, mêlant la débauche aux fatigues du gouvernement, ayant toutes les vertus du cœur & quelques vices de l'esprit, in-

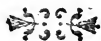
fatiables de sçavoir & de connoître en tout genre, & soupçonnés par le public d'avoir poussé la curiosité à des excès auxquels ils n'ont jamais pensé.

Les secrets de la magie qu'on accuse Adrien d'avoir cherchés, sont du même genre que les empoisonnemens dont la voix publique chargeoit le Duc d'Orléans. L'un & l'autre avoient une passion décidée pour les arts. Ils n'oublioient rien pour les approfondir & les perfectionner. Ils donnoient à ce travail les momens qu'ils pouvoient dérober à leurs affaires. Ils ne s'en occupoient qu'avec un petit nombre de confidens choisis, dignes d'y être associés par leurs lumieres, & en état de le faciliter par leurs secours.

Par là ils donnoient prise aux déclamations de cette race d'hommes malfaisans, qui n'a d'autre métier que d'interpréter en mal les actions des Princes. Ne pouvant pénétrer le secret de leurs amusemens, elle y supposoit du crime. Se voyant exclue de ces laboratoires instructifs, elle en assiégeoit la porte par des calomnies, comme une mouche jette ses œufs sur la

de l'Empire Romain. Liv. VI. 189
vase qui l'écarte d'une glace ou d'une
dorure.

La mémoire de Philippe a trouvé
des restaurateurs. Elle est aujourd'hui
à couvert de toute atteinte. Les contes
par lesquels on a essayé de la ternir ,
sont ensevelis dans des livres oubliés ,
que la postérité ne fera tentée ni de
croire , ni même d'ouvrir. Mais celle
d'Adrien n'a pas eu le même bonheur.
Elle est restée flétrie sur la foi d'un Ecri-
vain fort inférieur aux Gazettes les
plus méprisées. L'Histoire dépose en-
vain en faveur de ce Prince , qu'il
étoit humain , bienfaisant , qu'il mén-
ageoit ceux même de ses sujets qu'il
n'avoit jamais vûs , & que par consé-
quent il ne pouvoit pas égorger ceux
dont il chérissoit le plus la personne.
Malgré ce témoignage authentique ,
on répète , & on répétera jusqu'à la
fin des siècles , qu'il a tué Antinoüs.



CHAPITRE IX.

Vigilance d'Adrien relativement à la justice civile. Histoire abrégée de la Jurisprudence des Romains. Etat de cette partie de l'administration au tems d'Adrien.

UN Prince si sage ne pouvoit négliger l'administration de la justice. Adrien la rendoit lui-même , comme ses prédécesseurs. Il assistoit en personne aux jugemens. Il y donnoit sa voix sans gêner celle des Magistrats qu'il avoit soin de s'associer. Il prouvoit , contre la maxime du Président de Montesquieux , qu'un Souverain peut être Juge sans que la justice en souffre.

J'ai fait voir , en parlant du regne de Claude , que cette attention de la part des Empereurs étoit indispensable à Rome. Quand ils auroient voulu se soustraire à cette fonction pénible , ils ne l'auroient pas pû. Adrien fut le

de l'Empire Romain. LIV. VI. 191
premier qui , en la remplissant avec
une exactitude rigoureuse , leur ou-
vrit un chemin pour s'en débarrasser.

Les principes & les usages des Ro-
mains sur cette matiere étoient bien
singuliers. C'est peut-être de tous les
objets de leur Histoire, le plus curieux ,
le plus intéressant : mais c'est aussi le
moins connu & le plus mal développé.
Les Historiens suivent la routine , qui
est leur divinité chérie. Ils entassent
sans choix & sans peine les événemens
les plus incroyables , parce qu'ils ne
trouvent pas autre chose dans les mo-
deles qu'ils copient. Peu leur importe
d'écraser sous ces compilations énor-
mes la raison & la vérité.

Mais ils s'écartent soigneusement
de ces discussions laborieuses , qui
produisent cependant tout le fruit
qu'on peut tirer de l'Histoire , qui
peuvent seules instruire les siècles ave-
nir , en rapprochant leurs coutumes de
celles des siècles passés. Ils aiment
mieux marcher dans l'obscurité à la-
quelle ils sont habitués , & y laisser
leurs Lecteurs , que de se procurer des
lumières difficiles. Ils font de l'His-

toire un tissu de rêveries révoltantes ; ou de vérités infructueuses. Ils devroient en faire un recueil d'exemples appropriés aux besoins de leur siècle , & lui montrer dans les maux dont il ne reste plus que le souvenir , les remèdes convenables à ceux qui l'affligent.

D'après cette maxime, un coup d'œil sur l'état où étoit la Jurisprudence Romaine avant Adrien , un tableau rapide des réformes qu'il y introduisit , avec le développement de l'esprit qui les dirigea , ne peut qu'être avantageux. C'est une nouvelle digression. Ce volume n'en est peut-être déjà que trop rempli. Mais on doit me pardonner encore celle-ci. L'objet en est utile. Il est neuf. D'ailleurs il appartient aux Révolutions de l'Empire , s'il est vrai que les changemens durables arrivés dans la façon de penser des hommes , méritent plutôt ce nom , que la chute souvent peu intéressante d'un Prince remplacé sur le champ par un autre.

Tant que Rome étoit restée foible & pauvre , elle avoit eu peu de Loix ,
&

de l'Empire Romain. Liv. VI. 193
& par conséquent peu de Juges. Il ne falloit pas beaucoup de regles sur l'ordre des possessions , à des hommes qui ne possédoient presque rien. La Jurisprudence étoit aussi simple que leur façon de vivre , & les Consuls seuls chargés de rendre arbitrairement la justice dans les matieres civiles , trouvoient rarement occasion d'exercer leur pouvoir.

Les contestations s'introduisirent avec l'opulence. Alors le peuple voulut des Loix fixes. On lui donna celles des douze tables. Alors aussi il fallut des Jurisconsultes pour les interpréter , des Tribunaux pour en régler l'application. Les Consuls ne suffirent plus. On créa des Préteurs. On érigea différens Sièges subalternes , qui tous eurent leurs Officiers , & par une conséquence infaillible , le nombre des plaideurs augmenta dans la même proportion que celui des mains employées à l'instruction des procès.

Les Préteurs héritiers de toute l'autorité des Consuls en ce genre , restèrent cependant toujours Magistrats su-

prêmes. Ils prononçoient souverainement sur ce que nous appelons les matières sommaires, & il ne paroît pas que l'objet en fut restreint, comme parmi nous, à une valeur fixe. Il y a lieu de croire que c'étoit plutôt le crédit, la qualité des parties, qui décidait si une affaire étoit sommaire ou non, que son importance réelle. C'étoient donc celles des personnes puissantes qui s'appelloient extraordinaires, & elles s'instruisoient devant des commissions nommées par le Sénat ou par le peuple. Tout le reste se portoit au Tribunal des Préteurs. Ils jugeoient sans appel, avec des Assesseurs qu'ils se nommoient eux-mêmes.

Ils étoient au nombre de deux. L'un appelé *Prætor Urbanus*, étoit pour l'expédition des procès entre les citoyens. C'est sur eux particulièrement que s'étendoit sa juridiction. L'autre nommé *Prætor Peregrinus*, étoit l'arbitre des étrangers, de tous les sujets de l'Etat qui n'avoient pas le droit de Cité. Il devoit naître de cet arrange-

ment des contestations fréquentes pour la compétence : mais l'Histoire n'en dit rien , ce qui n'est pas une preuve de son exactitude.

Telle étoit la constitution de Rome dans le temps où après avoir assujéti quelques-uns de ses voisins , elle commençoit à former le projet de subjuguier aussi les autres. Bientôt ses légions couvrirent & usurperent l'Italie. Elles se débordèrent en Sicile , en Afrique , en Asie. Elles les envahirent après les avoir long-tems désolées. Mais ces augmentations furent successives. Elles ne firent rien changer dans les maximes reçues , & la politique du gouvernement au lieu de se plier à l'état actuel des choses , força les choses de se plier à son état primitif , ce qui occasionna en peu de tems des abus innombrables.

Le Préteur *Urbanus* resta toujours résident à Rome. Il continua d'être le seul juge naturel des citoyens. Mais au lieu d'un Préteur *Peregrinus* , on prit le parti d'en créer plusieurs qu'on nomma Provinciaux , *Provinciales* , parce qu'ils alloient se fixer chacun

dans un département. (a) Ils conserverent dans leur district, toute l'indépendance qu'ils avoient eue dans la Capitale. Ils y réunissoient les deux autorités. Ils étoient Magistrats & Généraux. Ils gouvernoient même les finances. Ce système simplifioit l'administration : mais il ouvroit la porte à d'étranges désordres.

Aussi étoit-il rare qu'un Préteur sortit de son gouvernement, sans être suivi par des accusateurs chargés de le déférer au nom de la Province. Mais alors, comme dans tous les tems, ce n'étoient guère que les concussionnaires timides que l'on punissoit. Le châtimement ne tomboit que sur ceux qui ne s'étoient pas rendus assez criminels pour pouvoir acheter leur absolution, & quiconque avoit assez pillé pour rester riche après avoir partagé avec ses Juges, étoit sûr de paroître innocent.

C'étoit encore pis en Italie, s'il est

(a) Ils furent ensuite remplacés par de Proconsuls qui eurent la même autorité.

de l'Empire Romain. Liv. VI. 197
permis de le dire. Elle avoit été réservée proprement comme le patrimoine de Rome. A mesure qu'on en subjugoit les différentes contrées, on les joignoit au ressort des Préteurs qui résidoient dans la Capitale. C'étoit devant eux qu'il falloit porter les affaires, & relever tous les appels des Magistrats municipaux, restés en possession du premier degré de juridiction.

L'Italie est vaste. Cet usage qui avoit été dans son origine une faveur pour les sujets de l'Empire, se trouvoit être alors pour eux la servitude la plus onéreuse. Ils payoient cher l'honneur d'avoir les mêmes Juges que la Capitale. Ils éprouvoient la nécessité des voyages, des avances, l'embarras de soutenir son droit dans une ville immense, devant des Magistrats plus occupés de leurs plaisirs, que des affaires des autres, & plus attentifs à soutenir les prérogatives de leurs charges, qu'à en exercer les fonctions. Ils étoient exposés à tous les inconvéniens d'un ressort trop étendu.

Ces abus tant pour l'Italie, que

pour les Provinces , étoient accompagnés & entretenus par la liberté qu'avoient les Préteurs , comme nous l'avons dit au regne de Claude , de se faire chacun une législation particulière pour le tems de leur magistrature. Les loix des douze tables se trouvoient depuis long-tems insuffisantes. Les Sénatus Consultes ou les Plébiscites rendus dans les cas généraux , s'appliquoient rarement aux cas particuliers , ou ils étoient faciles à éluder. Il auroit donc fallu que l'Etat se résolût à en donner une interprétation fixe. Mais c'est à quoi l'on n'avoit jamais pensé , & on préféroit de la laisser à l'arbitrage des Magistrats.

Depuis long-tems on gémissoit , on murmuroit de ces maux , & on ne corrigeoit rien. Le remède étoit facile à trouver : mais on n'employoit que des palliatifs. Les Empereurs avoient divisé l'autorité des Proconsuls , substitués dans les Provinces aux Préteurs. Ils leur avoient ôté l'inspection des finances , & le commandement des troupes. Mais comme le vice originel de l'administration subsistoit ,

Les peuples n'avoient gagné à cette opération que d'avoir trois tyrans pour un.

Le Proconsul resté Juge civil & souverain , vouloit gagner sur ses arrêts , ce qui ne lui produisoit plus la levée des impôts. Les Intendans chargés de cette partie , s'en acquittoient comme on devoit s'y attendre. Ils sortoient toujours riches d'un emploi où il y avoit beaucoup d'argent à manier. Enfin le Commandant militaire ne s'oublioit pas. Il tiroit de sa place le meilleur parti qu'il lui étoit possible. Ces trois hommes presque toujours divisés , ne s'accordoient qu'en un point. C'étoit pour partager la dépouille des peuples.



C H A P I T R E X.

Changement introduit par Adrien dans l'administration de la justice. Edit perpétuel.

IL étoit tems qu'il parut un homme assez éclairé pour voir tous ces défordes , assez instruit pour en pénétrer la source , & assez courageux pour vouloir les réformer. Adrien fut cet homme. La paix où il maintenoit l'Empire lui laissoit le tems nécessaire pour en visiter l'intérieur , pour y recueillir tout ce qui méritoit son attention. La vivacité & l'étendue de son esprit lui montroit le bien qu'il falloit faire , & sa vie laborieuse en le mettant en état de s'informer de tout , lui donnoit aussi la force de vouloir tout corriger.

A l'égard des Commandans des troupes , on ne pouvoit guères leur imposer d'autre frein , qu'une sévérité inexorable. Il assujettit les Officiers comme les soldats à une disci-

pline rigoureuse. Il ne voulut pas que les défenseurs des Provinces en devinssent les ennemis. Sur cet article , il ne fallut que faire connoître sa volonté , & prouver qu'elle seroit constante. Il le fit , & en cette partie les vexations furent bientôt réprimées.

Nous avons vu comment il gouvernoit les Intendans , combien ils lui étoient suspects , à quel point il les fatiguoit par des recherches. Sa prévention contre eux ne se relâcha jamais. Ils le trouvoient par-tout sur leurs pas. Il craignoit si fort qu'on ne les soupçonnât d'avoir trop de crédit , qu'il s'attachoit à ne leur donner que des marques de haine.

Il ne lui restoit plus que la Jurisprudence à fixer , & c'étoit le plus difficile. Il avoit à craindre les murmures , ou du moins les représentations de tant de Magistrats dont il alloit blesser les prérogatives. Diminuer le ressort des Juges de Rome, c'étoit, à ce qu'il sembloit, leur faire un affront. Oter aux Préteurs , ou Proconsuls , la liberté dont ils avoient toujours joui , leur donner un modèle de législation , dont

ils ne pussent jamais s'écarter , c'étoit violer leurs privilèges , & porter atteinte aux maximes fondamentales de l'Empire.

C'étoit ainsi du moins que raiso-
noient ces esprits superficiels ou opi-
niâtres , qui croient toutes les innova-
tions dangereuses , qui voient dans
l'ancienneté d'une maladie une rai-
son suffisante , pour ne la pas guérir ,
& qui considèrent toujours comme un
droit respectable , ce qui n'est souvent
que la suite d'une usurpation abusive.

Adrien étoit à l'épreuve de tous ces
faux raisonnemens. Il sentoit que l'Em-
pire ayant changé de forme & de si-
tuation , il falloit en changer les ma-
ximes. Il voyoit que les affaires ré-
gorgioient à Rome , & que si les Ju-
ges n'en étoient pas accablés , c'est
qu'ils sçavoient se procurer du loi-
sir en les écartant , ce qui mettoit dans
leur expédition une lenteur désespe-
rante. La saine raison lui disoit qu'un
ordre de judicature , quel qu'il soit ,
n'a pas droit de réclamer ses privilè-
ges , dès qu'ils se trouvent nuisibles
au bien public , & que s'arrêter à de

de l'Empire Romain. LIV. VI. 203
pareilles représentations , c'est mon-
trer plus de foiblesse que de justice.

Il se détermina donc à mettre la main au grand ouvrage d'une réforme entiere, & il l'exécuta, malgré les obstacles qu'on lui opposoit. Ces plaintes passageres se convertirent bientôt en applaudissemens, quand on le vit ferme à poursuivre ce qu'il avoit commencé. C'est une chose assez remarquable. On ne murmure guère contre les entreprises d'un Prince absolu, que quand on espère l'en détourner. Quand il y persiste & que ses vues sont utiles, les éloges succèdent presque toujours aux censures.

Adrien divisa l'Italie en quatre départemens, auxquels il donna des bornes. Il érigea dans chacun un Tribunal souverain. Il leur attribua l'arrondissement le plus commode pour ceux qui devoient en dépendre. Il nomma pour y présider quatre anciens Consuls, qui y avoient la même autorité civile, les mêmes fonctions que les Proconsuls dans les Provinces; mais il les astreignit tous à un ordre judiciaire, dont il fut le premier auteur.

Il leur prescrivit la jurisprudence qu'ils devoient suivre. Il publia un code général , pour régler leurs décisions. C'est celui qui a été connu des Jurisconsultes , sous le nom d'Edit perpétuel.

L'Histoire des véritablement grands hommes présente souvent dans des siècles différens les mêmes vues , & les mêmes procédés. Les opérations d'Adrien rappellent celles de Saint Louis dans un tems bien moins heureux. Les quatre départemens fixés en Italie par l'un , répondent aux quatre grands Bailliages royaux érigés par l'autre , pour rendre la justice à tout ce que contenoit alors le Royaume de France , proprement dit. L'Edit perpétuel peut être comparé aux *établissmens* dont Saint Louis fut l'auteur. Ces deux Princes cherchoient réellement le bien public , & ils le faisoient.

Leurs ordonnances si sages dans le principe , ont eu à peu près le même sort. Celles d'Adrien sur-tout furent bientôt perdues pour la postérité. Les Empereurs qui suivirent y firent des changemens , des augmentations sou-

de l'Empire Romain. LIV. VI. 205
vent peu réfléchies. Le caprice des Ministres , l'envie de favoriser leurs créatures , donna lieu à une multitude de décisions qui dérogeoient à la simplicité de la première institution. Elles ramenerent dans le droit Romain une incertitude encore plus affligeante peut-être que l'ancienne licence. Une foule de réglemens contradictoires & innombrables y introduisit le plus grand désordre.

Il auroit fallu à cette machine ainsi démontée , accablée de mouvemens étrangers , la main d'un nouvel Adrien pour la réparer. Mais Rome & les esprits avoient trop dégénéré. Les Législateurs ne sçurent plus que compiler des décisions au lieu d'en faire. Théodose donna son code. Justinien sur-tout publia ses *Pandectes*. Cette collection effroyable par elle-même ayant encore été enflée par des commentaires , que son auteur avoit très-sagement pros crits , est devenue l'asyle de la chicane , l'écueil de la raison , & le tombeau de la Jurisprudence , à qui elle auroit du rendre la vie.

C H A P I T R E X I.

Adoption d'Antonin par Adrien , & de Marc-Aurele par Antonin. Mort d'Adrien. Si l'on peut croire qu'il ait deshonoré la fin de sa vie par des cruautés.

A Drien , après avoir fait tant de bien pendant sa vie , voulut le perpétuer en quelque sorte après lui. Sa plus belle action fut d'abord le choix qu'il fit de T. Aurelius Antoninus , pour l'adopter , & lui laisser l'Empire , & ensuite l'ordre qu'il donna à celui-ci , d'adopter lui-même M. Annius Verus. Cette filiation heureuse procura successivement à l'Empire Antonin & Marc-Aurele , c'est-à-dire , précisément les deux Princes qu'il falloit pour empêcher qu'on ne regrettât leurs deux prédécesseurs.

Adrien fut tranquille après ce double choix. Il n'eut plus qu'à se livrer au repos qu'exigeoit sa santé chance-

lante. Il l'avoit affoiblie par le travail infatigable auquel il s'étoit livré. Il sentit de bonne heure les infirmités de la vieillesse, & il vit sans frayeur ce qu'elles lui annonçoient. Une des singularités de sa vie, c'est la maniere dont il attendit & reçut la mort.

Les Historiens disent que son approche lui causa des chagrins, des impatiences, des fureurs même, qui le rendirent sanguinaire & impitoyable. Ils prétendent qu'il cessa alors de ménager le Sénat pour qui il avoit eu les plus grands égards, & qu'il donna des ordres réitérés d'en massacrer plusieurs membres. Ils vont jusqu'à assurer qu'à raison de cette cruauté tardive la compagnie songea, quand il eut les yeux fermés, à traiter sa mémoire comme celle de Tibere ou de Néron.

Le Sénat capable des plus grandes bassesses envers les plus détestables tyrans, auroit pu l'être de ce travers contre un de ses meilleurs Princes. Mais quoiqu'on puisse supposer cette possibilité avilissante pour lui, il est bien difficile de se persuader qu'elle ait eu lieu. La vieillesse & même la douleur

ne développent dans les hommes que les emportemens dont la source subsistoit de tout tems dans leurs cœurs. Pour qu'Adrien eut pu mériter, en touchant à sa fin, le ressentiment des Sénateurs, il faudroit qu'il eut nourri toute sa vie contre eux une haine, dont son Histoire prouve assez qu'il n'étoit pas susceptible.

D'ailleurs il mourut d'une hydro-pisie. Cette espèce de maladie, comme on sçait, est plus incommode que douloureuse. Elle mine insensiblement. Elle affoiblit plus qu'elle ne tourmente. Si elle peut inquiéter, c'est moins par des douleurs aiguës, que par la mort qu'elle annonce. Or Adrien la voyoit de sang froid. Elle ne lui ôta rien de sa présence d'esprit. Presque au moment d'expirer, il fit des vers qu'on admireroit, s'ils venoient même d'un homme en santé. Ce sont ceux qu'un bel esprit de nos jours, fameux par le secret d'embellir la Philosophie, a essayé de traduire. Mais la Poésie n'étoit pas son talent. Sa traduction est aussi foible que le latin est élégant. Ceux qui l'ont ap-

de l'Empire Romain LIV. VI. 209
prouvée , en ont jugé sur le nom de
l'auteur , plus que sur la valeur de ses
vers.

Cette anecdote est une petite cir-
constance sans doute. Il importe peu
à la postérité de sçavoir qu'Adrien en
mourant ait fait de bons vers. Mais
il importe à la gloire d'Adrien que l'on
examine si un Prince assez ferme pour
badiner dans ses derniers momens ,
capable de jouer , pour ainsi dire , avec
la mort , a pu l'être de cette impatien-
ce désespérée qu'on lui attribue , s'il
est possible qu'en descendant au tom-
beau avec tant de tranquillité , il ait
voulu en arroser les degrés du sang le
plus précieux , comme ces Rois Né-
gres , qui , dit-on , font égorger leurs
femmes & leurs amis autour du trou
où on doit les enterrer.

Cette barbarie atroce , je le répète ,
ne convient ni au caractère , ni aux
mœurs d'Adrien. Il n'a manqué à ce
grand homme qu'un Historien digne
de lui , pour le faire connoître à la
postérité. Mais tous les Achilles ne
trouvent pas des Homères. Il n'a eu
aucun panégyrique , peut-être parce

qu'il méritoit d'en avoir. Son Histoire , si elle avoit été bien faite , auroit pu lui en tenir lieu. Mais elle n'a été traitée que par des mains mal adroites qui l'ont déparée.

De plus , par une fatalité singulière , la mémoire de ses vertus est restée , pour ainsi dire , étouffée entre celles de Trajan , d'Antonin , & de Marc-Aurele. La gloire de son pere & de ses fils lui a fait tort. Dans l'intervalle de repos favorable au genre humain que forment leurs regnes , on n'a considéré que les extrémités. On a beaucoup loué Trajan par qui il a commencé , & Marc-Aurele à qui il a fini. On a négligé le milieu , occupé par Adrien , comme dans les cartes de Géographie , les dessinateurs lavent fortement le bord des fleuves & des lacs , tandis qu'ils mettent à peine une teinte légère dans le centre qui est d'une toute autre étendue.



ANTONIN , XV. EMPEREUR

regne 22 ans & 8 mois.

MARC-AURELE , XVI. EMPEREUR.

regne 19 ans.

CHAPITRE XII.

L'Empire continue d'être heureux sous Antonin , & sous Marc-Aurele. Le caractère distinctif de ce dernier , est d'avoir aimé la Philosophie.

LA sagesse , la douceur , la simplicité sembloient être devenues vraiment l'esprit de la cour Romaine. Le caractère des Princes leur faisoit paroître ces vertus aisées , & l'habitude de les louer , les rendoit presque familières aux courtisans. Antonin , comme ses deux prédécesseurs ,

se contentoit de les pratiquer. Marc-Aurele voulut aller plus loin. Il se proposa d'en approfondir les principes. Il se livra entierement aux recherches, qui ont pour objet la morale. Il embrassa avec ardeur cette étude qui en développant les lumieres naturelles, fait trouver dans le raisonnement de quoi combattre les vices, & fortifier les vertus.

Les Romains d'après les Grecs lui avoient donné le beau nom de *Philosophie*, qui a passé dans notre langue, & y a pris un sens plus étendu. Il renferme parmi nous toutes les espèces de connoissances qui s'acquièrent par la réflexion. Il désignoit alors spécialement la morale prise du côté métaphysique. Il s'appliquoit à la théorie des devoirs de l'homme. On appelloit Philosophes ceux qui se devoient à un art si noble : & s'ils avoient soutenu la grandeur du titre qu'ils s'approprioient, il n'y en auroit pas eu de plus précieux, ni de plus estimable.

Nous les avons vus obliger Domitien & son pere à sévir contre eux.

Mais la Philosophie s'étoit bientôt relevée de l'espèce d'anathème qu'elle avoit encouru sous ces deux Princes. C'est une de ces productions qu'il n'est pas au pouvoir des Souverains d'étouffer. Elle naît & se multiplie sans eux. Quand une fois un peuple en a pris le goût, ce n'est pas l'autorité qui peut la déraciner. La barbarie seule est en état de produire cet effet.

La Philosophie, quoique proscrire, avoit donc continué d'être cultivée dans Rome. Trajan l'avoit traitée avec indifférence. Adrien lui marqua assez d'estime. Il avoit donné des pensions à quelques hommes connus par elle, & cet appât avoit ramené les Philosophes à la Cour. Ils y parurent avec éclat, quand Marc-Aurele, après avoir été long-tems leur disciple, se vit enfin en état d'élever ses compagnons d'étude, & de se déclarer le protecteur de ses maîtres.

Ce n'étoit pas qu'il se dissimulât leurs défauts, ni l'imperfection de leur art. Il sçavoit que le plus grand nombre n'étoit attiré que par l'espérance de

ses bienfaits. Il démêloit dans leurs procédés du manége , & de la charlatanerie. Il s'appercevoit qu'ils substituoient souvent la subtilité à la raison , & que ce n'étoit guère que par orgueil , qu'ils prêchoient la modestie.

Mais il en agissoit avec eux , comme les amans bien épris avec les objets de leur passion. Il s'exagéroit leurs bonnes qualités , & se déguisoit les mauvaises. Il étoit persuadé qu'il avoit besoin de leur secours pour épurer ses principes , & de leur société pour s'affermir dans la pratique des vertus qu'ils recommandoient. Il payoit volontiers des surveillans qu'il trouvoit utiles. Il croyoit rendre service à l'Empire , en prodiguant l'argent à des mains capables , suivant lui , d'en perfectionner le chef.

Aussi se déclara-t-il leur partisan ouvert , & leur bienfaiteur outré. Ses prodigalités pour eux allèrent au point qu'on les lui reprochoit , comme une dissipation , & il crut être obligé de s'en justifier en plein Sénat. Il portoit même leur habit. Car la Philosophie étant devenue une espèce de métier , avoit voulu avoir , pour ainsi dire , sa livrée.

Elle consistoit dans un manteau tourné d'une façon singulière , dans une barbe taillée en pointe avec soin. Autant qu'on en peut juger par les monumens & les descriptions qui nous restent , les Philosophes de ce siècle ressembloient assez , pour l'extérieur , aux Capucins du nôtre. Du moins n'existe-t-il rien parmi nous , qui puisse donner plus aisément une idée de l'habillement des premiers , que celui des seconds.

CHAPITRE XIII.

Basse flatterie des Philosophes à l'égard de Marc-Aurele. Lenteur fâcheuse de ce Prince dans l'expédition des affaires. Comment il a mérité d'être placé au rang des meilleurs Souverains.

CEs amis de la sagesse , ne laissoient pas que d'être des flatteurs adroits , comme les courtisans ordinaires , & Marc-Aurele avec tou-

tes ses connoissances , ne se déñoit pas plus de leurs louanges , que ne l'auroit pu faire un Prince ignorant. Il aimoit cet encens qui lui sembloit épuré par son motif , & par son objet. Il s'entendoit volontiers mettre par eux au-dessus de ce que le portique avoit eu de meilleurs élèves , & ils lui donnoient souvent ce plaisir. L'Histoire rapporte même un trait bien singulier d'adulation de leur part , & de complaisance de la sienne.

Il étoit prêt à partir pour une expédition dans le fonds de l'Allemagne. On craignoit qu'il n'en revint pas , comme en effet ce pressentiment fut vérifié. Les Philosophes de sa Cour lui firent , dit-on , une députation , pour le prier sérieusement de vouloir bien leur communiquer tout ce qu'il sçavoit en Philosophie , afin que la perfection à laquelle il l'avoit poussée , ne fut pas perdue pour le genre humain. On ajoute que le Philosophe couronné se prêta aux desirs de ses confrères. Il sacrifia trois jours entiers avant son départ , pour leur faire de doctes leçons , auxquelles , comme

me on peut le croire , personne ne manquoit.

Il seroit bien étonnant qu'ils eussent osé risquer un persiflage aussi cruel. Il le seroit moins peut-être que le Prince en eut été la dupe. Au fonds ce trait n'a rien qui répugne à son caractère. Marc-Aurele avec ses vertus avoit le foible d'être estimé , & de paroître instruit. Il ne vouloit point perdre le fruit de ses travaux. Il étoit flatté qu'on lui en parlât , & qu'on lui procurât les occasions de s'en parer. Il se pourroit très-bien faire que sa vanité eut été prise au piège qu'on lui avoit rendu , & qu'il eut servi de jouet à ses Philosophes , en croyant travailler à leur instruction.

La sincérité de l'Histoire nous oblige de remarquer que cet Empereur si bon , si humain , si équitable , étoit cependant trop minutieux. Il traitoit les affaires avec un scrupule qui en éternisoit la durée Il rendoit son administration onéreuse , à force d'y mettre de l'exactitude. Il vouloit tout voir par lui-même. Il employoit , dit-on , souvent jusqu'à dix & douze jours à

l'instruction d'un seul procès. Il ignoroit que le premier mérite d'un Prince & d'un Juge c'est l'expédition ; que les détails ne sont pas faits pour ceux qui occupent la première place , & que pour peser si mûrement les intérêts d'une seule famille , il en faisoit languir cent , mille peut-être dans le désespoir.

Je ne me lasse pas de le répéter. Les vertus qui font le plus d'honneur aux Princes , ne sont pas toujours les plus avantageuses pour leurs sujets. Les royaumes les plus heureux ne sont pas ceux à qui la postérité donne le plus d'éloges. Les véritablement grands hommes d'Etat sont ceux qui sçavent unir la promptitude à la circonspection , & chez qui la nécessité d'examiner les affaires , n'est pas une raison pour différer de les conclure.

Malgré ces taches qui ne frappent pas tous les yeux , Marc-Aurele a toujours été , & sera toujours regardé comme un Prince infiniment estimable. Il a eu le mérite rare parmi ceux qui commandent , d'apprécier le sang des hommes. Il mettoit en pratique ,

de l'Empire Romain. LIV. VI. 219
à cet égard, les maximes de la philosophie qu'il avoit tant étudiée. Il falloit qu'il eut bien des vertus, pour mériter une place dans le cœur des Romains, après l'idée qui leur restoit des trois regnes précédens.

Celle qui le distingua le plus, ce fut la bonté, l'indulgence, le désir d'essuyer toutes les larmes & de calmer tous les maux dans son Empire. C'est à ce titre que la postérité le révère. C'est par là qu'il a mérité les éloges de tous les siècles, & que son nom est parvenu à exciter, encore de nos jours, autant d'attendrissement que de respect.





HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS

DE

L'EMPIRE ROMAIN.

LIVRE SEPTIEME.

COMMODE, XVII. EMPEREUR
regne près de 13 ans.

CHAPITRE PREMIER.

*Quel fut le successeur de Marc-Aurele.
Inutilité de l'éducation qu'on lui
donne. Mollesse de son pere à son
égard. Indiscrétion avec laquelle il
lui confie le pouvoir souverain.*



DES cinq Empereurs qui ve-
noient de faire à Rome un
si beau siècle, aucun n'étoit
né sous la pourpre. C'étoit
en obéissant qu'ils avoient appris à ne

de l'Empire Romain. LIV. VII. 221
point abuser du commandement. Tous
avoient fait dans l'obscurité l'appren-
tissage des vertus qu'ils avoient déve-
loppées sur le trône. Mais l'usage de
les pratiquer finit à celui d'entr'eux
qui avoit introduit à la Cour l'usage
d'en raisonner.

Par malheur Marc-Aurele eut une
postérité. En se donnant un fils, ou au
moins en lui laissant la couronne, il
démentit, il effaça tout le bien qu'il
avoit fait à l'Empire. Cette seule ac-
tion devint bien plus funeste que sa
philosophie, toujours soutenue, n'a-
voit été utile.

M. Aurelius Commodus annonça
dès son enfance ce qu'il devoit être un
jour. Les inclinations les plus effrayan-
tes, les penchans les plus bas se firent
voir en lui, même avant la raison.
Toutes les précautions qu'il est possi-
ble de prendre pour réformer la na-
ture, son pere les avoit employées.
Il faisoit venir à grands frais les maî-
tres les plus renommés. Il étoit lui-
même leur surveillant & leur chef. Il
épuisoit la patience, les soins, les
exhortations, pour faire passer dans

cette ame rébelle les principes qu'il chérissoit.

On ne vit jamais mieux combien les efforts humains sont foibles , quand il s'agit de combattre la nature. Le jeune homme entouré de préceptes & d'exemples louables , les rejettoit , pour se porter de lui-même au vice , presque sans le connoître , comme les racines d'un arbre s'écarterent d'un terrain aride qui les blesse , & se dirigent naturellement vers l'humidité qui leur est propre.

Il fut à Rome le second Prince élevé par des Philosophes , qui fit peu d'honneur à la philosophie. Après avoir eu pour instituteurs de nouveaux Sénèques , il devint un nouveau Néron. Cet exemple précédé & suivi par beaucoup d'autres qui le confirment , autorise à douter , si la meilleure éducation pour les Princes , est celle qu'on leur donne avec tant de dépenses & d'appareil.

Marc-Aurele auroit bien dû démêler les suites , ou funestes ou infructueuses des travaux de ces maîtres qu'il payoit si cher. Il auroit dû appro-

de l'Empire Romain. LIV. VII. 223
fondir les défauts de son fils , & contenir par la force un caractère fâcheux que la douceur paroissoit encore aigrir. Il fit précisément tout le contraire.

Il ne crut pas pouvoir trop se hâter de le combler d'honneurs , de dignités & de pouvoir. Au lieu de le réduire à la qualité d'héritier présomptif , & de lui laisser même entrevoir qu'elle pouvoit lui échapper , s'il ne s'en rendoit digne ; au lieu d'armer son ambition contre ses vices & de lui présenter la vertu , au moins comme le chemin du trône , il se hâta de le débarrasser de toutes les entraves qui auroient pû rendre moins rapide sa marche vers le crime.

Dès l'âge de quinze ans Commode fut déclaré Auguste , & par conséquent devint l'égal de l'Empereur. C'étoit la première fois qu'on voyoit une pareille association. Vespasien n'en avoit pas tant fait pour Titus , qu'il avoit plus de raisons de chérir. Antonin avoit été plus réservé à l'égard de Marc - Aurele lui-même : mais celui-ci aveuglé par la tendresse

paternelle , par l'envie d'assurer l'Empire dans sa famille , aima mieux remettre le pouvoir souverain entre les mains d'un enfant plein de travers , que de laisser à cet enfant la crainte d'en être un jour privé.

Cette demarche inexcusable produisit les fruits qu'on en devoit attendre. Les flatteurs s'emparèrent bientôt d'un Prince qu'on avoit l'indiscrétion de leur livrer. Ils acheverent , par leurs insinuations , de corrompre ce cœur qui n'avoit déjà que trop de penchant à n'écouter qu'eux. Les infamies qui depuis quatre-vingts ans avoient cessé de fouiller la Cour , s'y remontrèrent avec éclat. Le Palais Impérial ne fut plus qu'un vaste ferrail. Le fils ouvrit une école du libertinage le plus outré , dans ces mêmes lieux où le pere s'amusoit à donner des leçons publiques de continence & de fermeté.

Marc-Aurele , honteux de tant de désordres , incapable d'y remédier parce qu'il manquoit de la vigueur nécessaire , s'en affligea sans fruit. Il en conçut un chagrin qui , dit-on ,

de l'Empire Romain. LIV. VII. 225
abrégea ses jours. Mais après les avoir
lui-même autorisés pendant sa vie, il
crut inutilement à sa mort porter son
successeur, par un beau discours phi-
losophique, à s'en corriger. Com-
mode oublia bientôt les préceptes
d'un pere expirant. Il ne fut sensible
qu'au plaisir de se voir désormais au-
dessus des avis. Il crut gagner beau-
coup à la perte d'un surveillant qui
ne l'avoit pourtant jamais beaucoup
gêné.

CHAPITRE II.

*Excès de Commode. Sa foiblesse. Il
se laisse gouverner par des favoris.
Elévation de Perennis.*

Commode se trouvant seul Em-
pereur, ne s'occupa qu'à désho-
norer le nom de son pere. Les dé-
bauches les plus honteuses devinrent
ses amusemens, & les excès les plus
cruels ses occupations. C'étoit Domi-
tien qui succédoit à Titus. Mais le

filz de Marc-Aurele n'eut pas même les qualités du tyran dont il imitoit les travers.

Celui-ci, en s'abandonnant à ses passions, avoit au moins tenu d'une main vigoureuse les rênes de l'Etat. La tête des Grands lui répondoit de la sécurité du peuple. S'il versoit du sang, on en accusoit moins ses caprices que sa rigueur. Sa tyrannie étoit presque justifiée par le bien qu'elle produisoit.

Il n'en fut pas ainsi sous Commode. Il n'avoit que les vices d'une ame molle & crapuleuse. Il n'étoit cruel que quand il croyoit pouvoir l'être sans danger. Il avoit d'ailleurs la foiblesse de se laisser gouverner. Il lui falloit un favori. Il avoit besoin d'une main étrangere qui donnât le mouvement & la vie à l'administration. Après avoir prodigué sa confiance à des courtisans qui en abusoient, il les remplaçoit par d'autres qui n'en faisoient pas un meilleur usage.

L'Histoire nous a conservé sur-tout le nom de deux d'entr'eux, dont l'élévation & la chute ont eu le plus

d'éclat. Le premier s'appelloit Perennis. Il occupoit la place de Séjan. Il étoit Préfet du Prétoire comme lui. On dit qu'il suivit le plan de ce Ministre ambitieux, & qu'il se proposa d'en renouveler les projets, sans penser à la suite funeste qu'ils avoient eue pour leur auteur. Il avoit à-peu-près les mêmes qualités & les mêmes ressources. C'étoit en fortifiant la paresse de son Maître, en l'enchaînant par les plaisirs, qu'il avoit réussi à se rendre l'arbitre des affaires.

Les hommes qui s'élèvent par de pareilles voies, suivent tous la même route. Ils s'emparent de la nomination des places, pour se faire des créatures. Ils profitent de tous les moyens qui peuvent procurer de l'argent, afin d'en avoir davantage à répandre. Ils bravent l'indignation publique, parce que leurs pensionnaires, dont le Prince est entouré, forment autour de lui une barrière impénétrable, qui en repousse éternellement la triste vérité. Il est souvent même assez aveuglé, pour regarder le repos perfide où ils ont soin de l'entrete-

nir , comme la marque la plus sûre de leur zele & de leurs talens.

Telle avoit été la politique de Séjan , & telle fut celle de Pérénnis. Ses desseins éclatoient dans le public. On voyoit le ministere rempli de ses esclaves. Il s'étoit délivré par la mort ou par l'exil de ce qui restoit des vieux amis de Marc-Aurele , de ces partisans incommodes des mœurs de l'ancienne Cour. Les Sénateurs qui osoient refuser de ramper sous lui , étoient pros crits ou égorgés sur le champ. Cet exemple faisoit fléchir leurs confreres. Ils reprenoient sans peine l'habitude de la flatterie , dont quatre - vingts ans d'interruption avoient presque fait oublier l'usage.

Le Ministre avoit eu soin de s'assurer des armées , en mettant ses fils à la tête des plus puissantes. Ils étoient fort jeunes. Mais leur pere ne vouloit qu'un nom , & il leur choisissoit sans doute des Lieutenans en état de les diriger. Enfin tout sembloit lui livrer l'Empereur & l'Empire , & Commode ne s'en doutoit pas.

On raconte que dans des jeux cé-

lebres où il assistoit , il parut tout d'un coup sur le théâtre un Philosophe , qui s'adressant à lui , lui dit à haute voix , « Que fais-tu, malheureux Prince ? Tu t'amuses à considérer des » spectacles , & voila que Perennis » est prêt à t'ôter la vie. Il a entre les » mains toutes les richesses de l'Etat. » Ses fils disposent des troupes. Tu » es perdu , si tu ne les préviens ».

C'étoit un cinique , dit-on , qui exécuta en plein théâtre cette scene romanesque. On ajoute que Commode étonné ne sçavoit à quoi se décider. Son Préfet du Prétoire prit un parti sur le champ. Il donna ordre d'arrêter le donneur d'avis , & le fit brûler vif , sans respect pour son courage , ou pour sa qualité de Philosophe.

Il est bien difficile de croire qu'un Philosophe ait hasardé une scene si périlleuse. Ces sortes de coups d'éclat naissent de l'enthousiasme , & la philosophie l'éteint. Celui à qui on l'attribue devoit en prévoir le fruit. Il paroît en effet que si elle eut lieu , elle ne devint funeste qu'à l'acteur qui s'en étoit chargé. Ce ne fut point

230 *Histoire des révolutions*
elle qui rendit le Ministre suspect. Il
auroit eu le tems de pousser son en-
treprise, s'il n'avoit eu l'imprudence
de se laisser pénétrer par un homme
qui aima mieux précipiter sa ruine
que d'être le complice de son éléva-
tion, & mériter la reconnoissance de
son Prince, que celle de son égal.

CHAPITRE III.

*Un autre favori supplante Perennis
& le fait périr. Il tombe bientôt
après comme son prédécesseur.*

CEt homme étoit un Asiatique
nommé Cléandre. Il avoit été
long-tems esclave, & borné dans le
Palais aux fonctions les plus viles.
Il n'avoit dû qu'à la bassesse de son
emploi, l'occasion de se faire connoî-
tre à Commode encore enfant. Il en
avoit démêlé de bonne heure les in-
clinations. Il s'étoit empressé de les
favoriser. Il s'étoit rendu l'agent se-
cret de ses plaisirs.

Quand celui-ci fut seul Empereur, Cléandre vit augmenter les prérogatives & la puissance de son poste. Il pouvoit choisir de diriger l'État, ou les amusemens du Prince. Il eut la sagesse de préférer le dernier parti. Il se fit un ministère moins brillant, mais plus sûr que celui de Perennis. Il lui prêta la main pour s'élever, & ensuite pour se soutenir. Ces deux rivaux bien unis, partageoient ensemble les dépouilles de l'Empire, & les hommages de la Cour.

Quand l'un des deux parut vouloir se soustraire à cette société paisible, ses manœuvres n'échappèrent point à son associé qu'il vouloit tromper. L'intérêt rendoit celui-ci clairvoyant, autant que l'ambition aveugloit l'autre. Cléandre indigné s' alarma d'une audace qui le menaçoit lui-même. Il fit passer ses craintes dans l'ame de l'Empereur. Il lui fit parvenir le cri public, qui depuis si long-tems frappoit les murs du Palais sans y pouvoir trouver d'entrée.

On produisit même, à ce que dit l'Histoire, des pièces d'argent fabri-

quées dans les Provinces où commandoit un des fils de Perennis , & qui portoient le nom & la figure de son pere. On ne manqua pas d'assurer qu'elles avoient été frappées par ordre de l'un , pour servir l'ambition de l'autre. Peut-être ce jeune homme avoit-il eu réellement cette imprudence. Peut-être aussi étoit-ce l'effet des intrigues du favori allarmé , & résolu à perdre le Ministre :

Cette façon de rendre les Grands coupables , a été mise plus d'une fois en usage. On peut se souvenir que les partisans du Duc de Guise l'employèrent contre le Prince de Condé chef du parti Protestant. On laissa courir dans le public des médailles qui le représentoient , en lui donnant le titre de Roi : & quand on lui fit son procès , elles furent produites comme des preuves de sa félonie.

L'accusation intentée contre Perennis pouvoit être du même genre : mais il en fut la victime. Commode adopta sans examen les impressions qu'on lui donnoit. On fit paroître une espèce de députation de soldats

de l'Empire Romain. Liv. VII. 233
chargés de demander la tête du Ministre. Le Prince la leur fit donner sans difficulté , & cet événement n'auroit répandu que de la joie dans Rome , si l'auteur de sa perte ne s'étoit enfin déterminé à lui succéder.

Cléandre s'étoit guéri de sa modération , en voyant combien Perennis venoit d'en abuser. D'ailleurs il s'étoit accoutumé à prendre une haute idée de lui-même , à force de s'entendre louer par les courtisans. Ses succès dans des intrigues voluptueuses , lui persuaderent que ses talens s'éten-
doient à tout. Il crut qu'un confident adroit ne pouvoit manquer d'être un bon Ministre. Commode le crut lui-même. Il confia le soin du gouvernement au compagnon , à l'ordonnateur de ses débauches. Peu lui importoit en quelles mains il le dépo-
soit , pourvû qu'il s'en débarrassât.

Le nouveau Ministre ne fut pas retenu par l'exemple de son prédécesseur. Il fut étourdi comme lui , par l'ivresse que produit le pouvoir de tout faire. On vit renaître les mêmes abus , & de plus violens encore. Les

Historiens vont jusqu'à assurer qu'il se laissa séduire à son tour par le projet de détrôner Commode. Si le fait est vrai , la même imprudence reçut le même châtiment. Le peuple soulevé s'attroupa un jour , & courut au palais demander avec fureur la mort du Préfet. Commode instruit de l'émeute , & de ce qui la caufoit , fit couper en sa présence la tête à son favori. Il l'envoya à la populace qui en parut satisfaite.

CH A P I T R E I V.

Prodigalité de Commode. A quoi il faut attribuer la foiblesse de l'Empire depuis son regne.

LE reste de ce regne se passa en variations de cette espèce. Les Ministre ne paroissoient sur la scène , que pour en tomber avec plus ou moins de fracas. En lisant l'Histoire de Commode , on croit lire celle d'un Sultan. On voit un Prince abruti se

cacher dans le fonds d'un ferrail , pour y oublier les devoirs de sa place. On voit des Visirs connus seulement par leur infamie , sortir de ce théâtre de la prostitution , se hâter d'abuser d'un pouvoir passager , & payer de leur sang la courte grandeur qui les éblouit.

Des changemens si prompts , des secousses si rapides altéroient à la fois les mœurs & le gouvernement. Il n'étoit pas possible qu'une administration si inconstante ne fut foible & méprisée. Les dépositaires du pouvoir se voyant à chaque instant menacés d'une chute prochaine , ne l'employoient qu'à s'assurer rapidement une fortune qui put les dédommager , & illustrer leurs familles. De là naissoient les vexations les plus criantes.

L'argent s'anéantissoit dans les coffres du Prince. Il disparoissoit en y entrant , comme l'eau des pluies se perd en tombant sur le sable. Les peuples condamnés à les remplir , réalisoient ce que les Poètes racontent du supplices de Danaïdes.

Ce n'étoit pas tout , chacun de ceux qui parvenoient à entrer ainsi succes-

sivement dans le partage du trésor impérial , tâchoit de prolonger tant qu'il pouvoit la durée d'un crédit si lucratif. Ils caressoient donc tous les penchans du Prince de qui leur sort dépendoit. Son goût usé en tout genre ne lui laissoit plus de sensibilité , que pour les raffinemens de la corruption & de l'ignominie. Chaque Ministre tâchoit de lui en procurer qui eussent été inconnus à leurs prédécesseurs. Ils reculoient pour lui les bornes du vice , & le malheureux Commode ainsi entraîné d'excès en excès , ne sembloit sortir de sa léthargie , que pour goûter un instant le plaisir de devenir ou plus méprisable , ou plus criminel.

Des exemples donnés de si haut réfléchissoient sur la nation. Ils achevoient de la pervertir. Caligula , Néron , Vitellius avoient pû être les plus scélérats des hommes , sans que leur siècle en fut entièrement abatardi. Il restoit encore dans les ames quelques traces de l'ancienne élévation romaine. Le stoïcisme naissant ne faisoit que les fortifier. Le crime étoit sur le trône , & la vertu se cachoit chez

de l'Empire Romain. LIV. VII. 237
les particuliers. Elle fuyoit de la Cour ;
mais elle trouvoit un asyle dans les
rangs inférieurs , où la corruption n'é-
toit pas encore descendue.

La philosophie devenue générale ,
fut un levain funeste , qui la rendit
universelle. En faisant fermenter les
esprits de tous les rangs , elle altéra ,
elle confondit tous les principes. Elle
en émoussa la force. C'est une vé-
rité triste & démontrée qu'en dissertant
sur les devoirs , elle aide souvent à
les faire oublier , qu'en les éclairant de
tous les côtés , elle trompe , elle éblouit
sur leurs rapports : & que quoique
des Philosophes puissent très - bien
être vertueux , tout peuple chez qui
ils se multiplient , cesse de l'être sans
retour.

Rome en eut la preuve. Le regne
de Marc-Aurele tout paisible , tout
philosophique , fut vraiment l'époque
& l'origine de ces grandes révolutions
qu'elle ne cessa plus d'éprouver. De-
puis cet instant l'oppression n'eut plus
de bornes. L'Etat ne trouva plus de
restaurateurs. Les esprits éclairés , mais
avilis , tomberent dans un épuisement

dont ils ne se reléverent point. L'Empire après des convulsions terribles , fut enfin trop heureux d'aller se reposer , s'anéantir dans le sein de la barbarie , comme un malade qui a le sang appauvri , & les entrailles gangrenées , ne trouve d'autre soulagement à ses douleurs que la mort.

Le principe de cette catastrophe , fut , comme je l'ai dit , l'esprit philosophique infinué , répandu par Marc-Aurele. L'indocilité des troupes en fut l'instrument. Sous Commode tous les liens de l'Etat , sans exception , se trouvoient relâchés. Ceux qui contenoient les soldats se rompirent , & l'ordre militaire ainsi remis en liberté , fut une bête féroce mal enfermée , qui en sortant de sa cage dévora ses maîtres.



CHAPITRE V.

Commode affoiblit la discipline. Son goût extravagant pour les exercices des gladiateurs. Il est empoisonné par sa Maîtresse.

LE gouvernement vigoureux de Trajan & d'Adrien avoit inspiré du respect. Les troupes avoient cessé de se rendre redoutables à des Princes qui sçavoient se faire obéir. Elles s'étoient fait une habitude de la soumission. Antonin & Marc-Aurele n'auroient peut-être pas eu la force nécessaire pour l'introduire : mais la trouvant établie , ils en profiterent. La discipline se soutint sous eux.

Du tems de Commode , elle se ressentit de l'affoiblissement général. Ce Prince crut avoir besoin de flatter les soldats , qu'il n'étoit pas capable de contenir. Il leur prodigua l'argent & les caresses. Il réveilla dans

leurs cœurs les anciennes semences de mutinerie , de révolte , qui y étoient restées si long-tems assoupies. Leur audace s'accroît toujours en proportion de ce que l'autorité du commandement diminue. Ils en revinrent à se croire comme autrefois les arbitres de l'Empire , & la mort de Commode leur donna lieu de rentrer dans ce qu'ils appelloient leurs droits.

Ce Prince détesté en vivant comme Néron , ne devoit pas se promettre un meilleur sort. Il avoit les mêmes goûts , les mêmes fureurs : & si ce que l'Histoire rapporte est vrai , il les poussoit à des excès bien plus honteux. On se souvient que la passion de Néron étoit de développer sa voix sur le théâtre , d'y montrer son talent pour la musique. Celle de Commode étoit d'y combattre comme gladiateur. Cet exercice devint à la fin son unique occupation : & l'art des misérables avec qui il se compromettoit étant le plus vil de tous les métiers , il tomboit par là au dernier degré d'opprobre & de flétrissure.

Ils avoient autour des Théâtres où
ils

ils combattoient , des loges pour s'habiller , pour prendre & quitter leurs armes. Ces lieux se sentoient de la condition de ceux qui les habitoient. On ne les envisageoit qu'avec horreur. Un préjugé public. aussi ancien que raisonnable , les faisoit regarder comme le séjour de l'infamie. C'étoit là cependant que Commode passoit presque tout son tems. Il s'y étoit fait construire une loge pour lui , & il la préféroit à son Palais.

Ce n'étoit pas assez que d'y demeurer. Il en voulut tirer un parti plus piquant. Il imagina de se faire un jour seul Consul , & de paroître en public avec les ornemens de cette dignité , par dessus les armes des Gladiateurs. Son plan étoit d'aller passer la nuit dans sa loge la veille de son installation. Le lendemain matin il en seroit sorti pour aller prendre possession du Consulat , suivi de ses camarades , qui auroient témoigné par de grands cris la joie que leur auroit causé l'élévation de l'un d'entre eux.

Il consulta sur ce projet sa maîtresse.

se, son préfet du Prétoire, & d'autres Officiers de sa maison. Chacun d'eux fut déconcerté de cette idée bizarre, peut-être parce qu'il n'en étoit pas l'auteur. Ils oferent la combattre. La maîtresse pleura. Le Préfet fit des remontrances. Les autres embrassèrent les genoux du Prince pour le détourner d'un dessein dont ils ne voyoient que l'extravagance.

L'Empereur s'en promettoit au contraire d'autant plus d'agrément, qu'il le voyoit plus contredit. Il méprisa les prières, les avis, les larmes. Il réitéra les ordres les plus précis, & voyant qu'on balançoit encore à les exécuter, il se livra à la plus violente colere. Il laissa échapper des menaces contre tous ceux qui osoient pour la première fois résister à ses volontés.

Ceux-ci en le quittant réfléchirent sur ce qu'ils venoient d'entendre. Ils s'avoient que les menaces de leur maître n'étoient jamais vaines. Ils sentoient qu'il falloit ou le prévenir, ou périr eux-mêmes. L'habitude de voir ordonner des crimes, les avoit

de l'Empire Romain. Liv. VII. 24;
familiarisés avec l'idée d'en commettre un. Ils furent bien-tôt d'accord , & le résultat de leur délibération , fut que sans perdre de tems Marcia , la maîtresse de l'Empereur , l'empoisonneroit ce jour-là-même , quand il sortiroit du bain , où il étoit allé.

Elle le fit. Le malheureux Commode reçut le poison de sa main : & comme l'opération en paroissoit trop lente , on fit entrer un homme robuste qui l'étouffa. On cacha ensuite le corps. On le fit transporter hors du Palais , jusqu'à ce qu'on eut vu quel effet produiroit la nouvelle de cet événement dans la ville , & au camp des Prétoriens.



CHAPITRE VI.

Les conjurés offrent l'Empire à Pertinax. Origine de ce Prince. Il va au camp demander l'agrément des soldats.

LEs assassins de Commode ayant agi par le même principe que ceux de Domitien , avoient aussi fait le même raisonnement. Ils ne s'étoient pas dissimulé que leur entreprise ne pourroit devenir légitime , qu'aux yeux d'un Prince qui en auroit recueilli le fruit. Ils virent qu'il falloit disposer de l'Empire pour se justifier d'avoir ensanglanté le trône , & couvrir un crime par une usurpation.

L'embarras étoit de sçavoir qui ils adopteroient pour complice , qui ils feroient maître de Rome , pour s'assurer la vie. Leurs regards se tournèrent vers le gouverneur actuel de la ville , nommé Publius Helvius

Pertinax , vieillard connu par son mérite & par ses emplois. Ce fut à lui qu'ils se fixerent. Ils se flattoient que sa reconnoissance seroit d'autant plus vive , qu'il avoit moins lieu de s'attendre à l'honneur qu'ils alloient lui faire.

Pertinax étoit fils d'un esclave. Lui-même avoit été maître d'école à Rome. Soit faute de talens , soit manque d'écoliers , il s'étoit dégouté de cette profession. Il lui avoit préféré le parti des armes. Il s'étoit engagé sous le regne d'Antonin , & n'avoit pas tardé à se faire distinguer par sa valeur. Il étoit parvenu sans autre recommandation aux emplois militaires. Marc-Aurele sur-tout , après l'avoir disgracié sur un faux rapport , s'étoit chargé du soin de sa fortune. Pertinax à la mort de Commode se trouvoit Sénateur , ancien Consul , Gouverneur de Rome , & par conséquent un des premiers hommes de l'Etat.

Ce fut à lui que le Préfet du Prétoire alla proposer l'Empire , quand Commode fut expiré. Pertinax malgré ses dignités n'étoit pas bien à

la Cour. L'affection que lui avoit témoignée Marc-Aurele , le rendoit suspect à son fils , & odieux à ses Ministres. Quand il en vit les principaux entrer dans sa chambre la nuit , avec l'air agité que leur donnoit l'action qu'ils venoient de faire , & ses suites , il crut que sa mort étoit décidée. Il tendit la tête , persuadé qu'il touchoit à son dernier moment.

Le Préfet nommé Lætus le rassura. Il lui offrit le trône qu'il venoit de rendre vacant. Il l'exhorta à partir sur le champ avec lui pour le camp des Prétoriens , afin de s'y faire reconnoître. Il lui représenta que cette démarche étoit indispensable , que son mérite l'assuroit du Sénat , & qu'il falloit commencer par obtenir l'agrément des soldats , qui leveroit tous les obstacles.

Pertinax revenu d'une grande frayeur , étoit tombé dans un étonnement encore plus grand. On lui offroit l'Empire dans l'instant où il trembloit pour sa vie. Son cœur n'étoit pas insensible aux douceurs de l'ambition. Il regardoit sans répugnance

ce le trône où on le pressoit de s'asseoir. Mais ni les mains sanglantes qui lui promettoient leur secours , ne pouvoient le tranquilliser , ni les dispositions des soldats dont il falloit mendier l'appui , ne lui paroissoient assez favorables. Il pesoit l'espérance & la crainte , l'éclat & le danger. Plus il les comparoit , moins il trouvoit de raisons pour se déterminer. Le Préfet & ses complices eurent besoin des instances les plus fortes , pour en tirer enfin l'acquiescement qu'ils attendoient.

Cependant le bruit de ce qui venoit de se passer se divulguoit avec rapidité. On publioit que Commode étoit mort , & que Pertinax lui succédoit. On sçut qu'il étoit en marche pour recevoir au camp les hommages des soldats. Le peuple y courut en foule. Ceux même qui tenoient un rang dans l'État , l'imiterent ; les uns par curiosité , les autres pour s'en faire un mérite.

De leur côté les Sénateurs s'assembloient , quoiqu'il ne fit pas encore jour. Ils ne sçavoient si le choix des

soldats tomberoit sur Pertinax , ou sur un autre. Mais à tout hazard , ils se préparoient à souscrire à l'élection qui leur seroit notifiée. C'étoit , comme on l'a vu bien des fois , la seule prérogative qui leur restât. Le droit de mettre leurs noms au bas d'un acte sans conséquence , étoit devenu le plus beau privilège des Sénateurs de Rome.

CHAPITRE VII.

Les soldats balancent long-tems à reconnoître Pertinax. Il les gagne par une promesse exorbitante.

LEur incertitude fut bien-tôt fixée. Pertinax étoit entré dans le camp , introduit par Lætus à qui sa charge y donnoit tout pouvoir. Il avoit été reçu froidement par les soldats. On n'osoit pas leur dire comment leur Prince étoit mort. On leur apprenoit seulement qu'il ne vivoit plus , & qu'ils n'en pouvoient choisir un

de l'Empire Romain. LIV. VII. 249
meilleur que celui qui se présentoit.

Ils le connoissoient sans doute. Ils ne pouvoient se dispenser de l'estimer. Mais ils sçavoient qu'on lui reprochoit de la rigueur , & de l'avarice. Ils s'intéressoient fort peu à la gloire de l'Etat. Ils sentoient parfaitement combien le Prince pour qui on les sollicitoit , lui feroit plus d'honneur que celui qu'ils regrettoient. Mais en comparant en eux-mêmes l'indulgence prodigue de l'un , avec la févérité économe de l'autre , ils se trouvoient bien plus disposés à rejeter la nomination de celui-ci qu'à la confirmer.

La jalousie contre la populace qui les fatiguoit de ses cris , étoit encore pour eux un nouveau motif de ne pas se décider. Elle proclamoit de tous côtés *Pertinax Auguste*. Les Prétoriens s'indignoient de ces clameurs qui leur paroissoient un affront. Ils étoient choqués qu'en demandant leur consentement , on voulut en quelque sorte le leur arracher , & que le peuple en désignant un Empereur , les privât du droit de le choisir.

Ils restoient donc dans un silence

morne. Ils promenoient leur regards sur le Prince suppliant, sur ses partisans, sur les spectateurs, qui tous attendoient leur décision. Ils tâchoient de lire dans les yeux les uns des autres leurs sentimens réciproques. Ils sembloient attendre pour éclatter en murmures d'improbation, que quelqu'un d'eux osât en donner l'exemple.

Lætus sentit bien que son protégé & lui étoient perdus, pour peu que cette irrésolution durât. Il engagea Pertinax à faire un effort pour la fixer. Il lui conseilla d'oublier ses maximes, & de s'attacher à force d'argent des esprits qui ne connoissoient guère d'autre mobile.

Le triste vieillard se trouvant dans la plus grande perplexité qu'il eut éprouvé de sa vie, se laissa aisément persuader. Il sacrifia tout pour s'en tirer. Après que le Préfet eut en peu de mots fait son éloge, il prit la parole lui-même, & promit à chaque soldat, s'ils le reconnoissoient, une gratification considérable.

Alors il s'éleva quelques applaudissemens. On entendit du milieu

des soldats sortir des voix qui se joignoient à celles du peuple. Peu-à-peu tout le reste suivit , mais foiblement , avec plus de chagrin que de joie. Ils ne montrèrent pas plus de satisfaction en prêtant le serment au nouveau Prince suivant l'usage. Ils n'en repérent la formule qu'à regret. Il étoit aisé de voir combien ce consentement leur coutoit , & qu'en le donnant , il s'en falloit bien que le cœur fut d'accord avec la bouche.

Cependant Pertinax parut content de ce premier succès. Il crut qu'il étoit bon de laisser quelque chose à faire au tems. Il cessa de s'affliger d'une prévention qu'il espéroit détruire. Il courut au Sénat accomplir la vaine formalité qui sembloit mettre la main à son inauguration. Le peuple se retira , enchanté , comme il arrive toujours , de voir commencer un nouveau regne : & les soldats restés seuls dans le camp s'occupèrent à calculer , s'ils n'auroient pas pu tirer un parti plus avantageux de l'occasion qui venoit de se présenter.

Il auroit été difficile cependant qu'ils eussent pû conclure un meilleur marché. Ils venoient de vendre l'Empire tout ce qu'il valoit. La somme promise par Pertinax étoit énorme. Elle montoit, suivant l'évaluation la plus modérée, à douze cens de nos livres par tête. Si l'on examine ensuite ce qui revenoit aux Officiers, ce qu'il falloit donner aux autres armées en suivant la proportion, aux simples citoyens de Rome, qui avoient aussi un droit à ces sortes de libéralités, on fera porté à imaginer qu'un homme devenu à ce prix le maître d'une couronne, pouvoit s'en croire le propriétaire pour long-tems.

Pertinax le pensa : mais il se trompoit. La fureur des soldats le priva bientôt du titre qu'il ne devoit qu'à leur avarice. Ce titre passa entre les mains d'un acheteur plus hardi, ou plus prodigue, qui ne fut pas plus heureux. Le seul fruit de cet indigne trafic fut la perte successive de tous ceux qui avoient osé y tremper, & la désolation de l'Empire. Il échappa sur le champ des mains qui l'avoient

de l'Empire Romain. Liv. VII. 253
acheté, sans retourner à celles qui l'a-
voient vendu. Après l'avoir épuisé
d'argent pour en fournir le prix, il
fallut l'inonder de sang pour sçavoir
à qui il appartiendrait.

PERTINAX, XVIII. EMPEREUR
regne un peu plus de trois
mois.

CHAPITRE VIII.

*La haine des soldats se réveille contre
Pertinax. Son imprudence en tout
genre. Il est assassiné.*

Pertinax paroît avoir eu des talens.
Mais ils étoient bien balancés en
lui par de grands défauts. Les cir-
constances seules de son avènement
étoient suffisantes pour autoriser à en
concevoir un préjugé sinistre. Quelle
idée se faire d'un vieillard assez avide

du rang suprême pour se tenir heureux d'y monter par de pareilles voies ? Comment accorder la fermeté qu'on lui attribue , avec tant de bassesse ? Les Historiens l'ont loué , peut-être parce que Sévere en donna l'exemple , & Sévere ne le louoit , que parce que le prétexte de le venger avoit fait son titre pour lui succéder.

Il n'eut pas le tems de faire oublier sur le trône combien il l'avoit indignement acquis. On ne sçauroit même se dissimuler qu'il contribua le premier à la promptitude de sa chute. Il devoit lire dans le cœur des soldats , voir combien leur fidélité étoit suspecte , & par conséquent se précautionner contre un retour que leurs dispositions annonçoient.

Ses yeux étoient choqués avec raison de mille abus introduits sous le dernier regne. Mais une longue habitude les avoit fortifiés , au point d'en rendre la réforme dangereuse & même impossible. Au moins pour la hasarder , il falloit la conduire avec autant de patience que de sagesse. La

Cour & le ministère étoient encore remplis de leurs auteurs. Il n'y avoit à leur égard que deux partis à prendre.

L'un étoit de les destituer tout d'un coup , afin de paroître les sacrifier à l'indignation publique. Pertinax leur avoit obligation : mais pour remplir ses devoirs , il devoit l'oublier. Cette sage ingratitude lui auroit procuré plus de gloire qu'une lâche reconnaissance. En refusant leurs services , il auroit effacé la honte d'en avoir eu besoin. Ce parti ne convenoit qu'à une ame ferme , assez sûre d'elle-même pour dédaigner les petites ressources de la politique , & supérieure aux craintes qui arrêtent les ames ordinaires.

L'autre parti , plus prudent peut-être , étoit de les ménager en apparence , mais de les affoiblir insensiblement. Il falloit leur laisser leurs emplois , mais leur associer des hommes sûrs , capables de balancer leur crédit. Il falloit les miner peu-à-peu , sans qu'ils pussent pénétrer leur disgrâce , & se mettre en état de ne pas

les craindre , quand on jugeroit à propos de la laisser éclater.

Enfin pour se tirer d'un pas si glissant , il étoit nécessaire de montrer une fermeté honorable , ou une condescendance artificieuse. Il n'y avoit que ces deux plans de conduite qui pussent écarter les périls dont le nouvel Empereur se voyoit menacé.

Il ne prit cependant ni l'un ni l'autre. Il ne mit dans ses procédés ni vigueur ni politique , ou plutôt en les affectant toutes deux mal-à-propos , en se méprenant sans cesse sur les momens propres à les employer , il augmenta les dangers de sa situation , & s'attira bientôt un sort funeste , dont il auroit pû se garantir.

Il commença par révolter les soldats mal calmés , en leur annonçant le rétablissement prochain de la discipline. Les Prétoriens n'en conservoient plus précisément que ce qu'il en falloit pour ne pas perdre tout-à-fait l'apparence d'un corps militaire. Ils vivoient dans la plus parfaite liberté. On peut juger combien

ils furent allarmés des intentions du nouvel Empereur. Ils appelloient la rigueur du service un esclavage insupportable. Ils étoient prêts à tout hasarder , plutôt que de s'y voir assujettis.

En préparant une réforme dans l'état militaire , Pertinax en promettoit une non moins importante dans le gouvernement. Il ne cachoit pas que son plan étoit d'en éloigner tous ceux qui y avoient eu part sous Commode. Il avoit fixé le moment de leur destitution à un jour du mois d'Avril , regardé comme celui de la fondation de Rome. Cette attention à faire concourir le renouvellement du Ministère avec l'anniversaire de la naissance de l'Empire étoit puérile. Elle aigrissoit plus ceux qui devoient en être les victimes , qu'elle ne flattoit ceux qu'on destinoit à en être les témoins.

Le Prince , en laissant ainsi pénétrer toutes ses intentions , ne voyoit pas qu'il alloit les rendre infructueuses. On intriguoit. On armoit de toutes parts contre lui. Les bas-Offi-

ciers du Palais , qu'il vouloit congédier comme les autres , se proposoient de l'étouffer dans le bain. Les soldats tremblans & indignés au seul nom de la réforme , parloient de la prévenir en massacrant celui qui vouloit en donner l'exemple , & les criminels accrédités qui se voyoient prêts à perdre leurs places , employoient le pouvoir , la considération qu'on avoit eu l'imprudence de ne pas encore leur ôter , pour accélérer par leurs manœuvres une révolution qui seule pouvoit les sauver.

Enfin tout d'un coup en plein jour deux cens soldats se détachent du camp des Prétoriens. Ils traversent la ville. Ils s'avancent l'épée à la main vers le Palais Impérial , en criant à haute voix qu'ils alloient délivrer l'Empire d'un usurpateur. Le complot sans doute étoit formé de concert avec la garde , actuellement de service. Les deux cens hommes qui paroissoient seuls , étoient sûrs de trouver en arrivant du secours dans leurs camarades , plutôt que des obstacles.

En effet tous les passages leur fu-

de l'Empire Romain. LIV. VII. 259
rent livrés. Tout ce qui se trouvoit
dans le Palais, étoit déjà d'avance,
ou devenoit sur le champ complice
de leur audace. Ils approchoient du
cabinet où Pertinax étoit renfermé,
quand le bruit qu'il entendoit lui
donna des soupçons. On ne tarda pas
à lui en développer la cause. Il n'étoit
plus tems de fuir. La porte s'ouvroit,
& les rebelles y entroient en foule.

Il essaya de montrer une fermeté
qui en impose souvent à la multitude :
mais elle ne lui réussit pas. Le reste
de sa conduite y avoit trop mal ré-
pondu, pour qu'elle pût les intimi-
der. L'air de majesté avec lequel il
leur parla, ne produisit aucun effet.
Ils le percèrent de coups, & avec lui
ils tuerent un de ses Chambellans,
qui de tous ses gens osa seul essayer
de le défendre. C'étoit un des assas-
sins de Commode. Il réparoit, par
cette fidélité généreuse pour son se-
cond Maître, son ingratitude à l'é-
gard du premier.



C H A P I T R E IX.

Les soldats Prétoriens mettent réellement l'Empire en vente. Un Sénateur l'achete.

Rome n'avoit encore rien vû de si terrible que l'événement dont nous venons de faire le récit. C'étoit la première fois que les soldats faisoient périr un Empereur , précisément pour avoir le plaisir de le tuer. Ils avoient égorgé également Galba & Vitellius , mais ils étoient alors les instrumens d'une ambition étrangère. C'étoient Othon & Vespasien qui avoient conduit leurs mains. Ils ne faisoient , en massacrant les rivaux de ces deux Princes , qu'obéir à des impressions venues d'ailleurs.

Ici au contraire c'étoit de sang froid qu'ils s'étoient portés au crime. Ils n'avoient d'autre prétexte pour éclater contre Pertinax ; que leur propre intérêt. C'étoit à eux-mêmes qu'ils

de l'Empire Romain. LIV. VII. 261
l'avoient sacrifié. Ils ne pouvoient
apporter pour excuse la nécessité d'o-
béir aux ordres d'un Chef, & toute
l'atrocité de leur action ne retomboit
que sur eux.

A cet excès criminel ils en joigni-
rent encore un plus coupable. Ils s'é-
toient retirés dans leur camp en
triomphe, faisant porter devant eux
la tête de l'Empereur au bout d'une
pique. Leur arrivée y avoit excité la
joie effrenée dont la populace est ca-
pable, quand elle se voit satisfaite.
Ils pouffoient des cris à la vue de ce
monument horrible. Ils alloient en
foule considérer, reconnoître, insult-
ter la tête du malheureux Pertinax :
& pendant qu'ils s'abandonnoient
ainsi à un emportement tumultueux,
le silence & l'effroi regnoient dans
Rome.

On ne sçavoit jusqu'où ils vou-
droient pousser leur avantage & leur
ressentiment. Leurs Chefs avoient
disparu. Le Sénat n'osoit s'assembler.
Les amis du Prince mort craignoient
de se montrer dans un instant qui
pouvoit leur devenir aussi funeste qu'à

leur Maître. Ses ennemis rougissoient eux-mêmes de paroître participer à un triomphe aussi honteux : & le peuple flatté par l'idée de toutes les nouveautés qu'il attendoit du nouveau regne, regrettoit avec amertume qu'il eut eu une fin si prompte & si malheureuse.

Cependant il falloit un Chef à l'Etat. Les Prétoriens prétendoient bien le nommer seuls, & la libéralité immense de Pertinax, leur ayant ouvert les yeux sur le prix qu'ils pouvoient exiger de leurs suffrages, ils se décidoient à les faire payer à son successeur, encore plus cher qu'à lui. Mais une chose les inquiétoit. Personne ne s'offroit pour traiter d'un effet qu'ils avoient hâte de placer. Ils prirent alors un parti qui semble incroyable, & dont il seroit pourtant bien difficile de combattre la vérité.

Plusieurs d'entr'eux monterent sur la muraille qui entouroit le camp. De là ils publièrent hautement qu'ils étoient prêts de nommer un Empereur. Ils avoient soin de faire obser-

ver que tous les citoyens riches y pouvoient prétendre , & que celui qui leur assureroit une plus forte récompense seroit élu. Ils firent aussi courir dans la ville des bulletins qui annonçoient la même chose.

Cette étrange nouvelle y fut reçue avec autant de surprise que d'indignation. On ne pouvoit d'abord la croire , & quand elle fut avérée , la douleur succéda à l'étonnement , au moins dans le cœur de tous ceux qui avoient assez d'expérience pour lire dans l'avenir. Ils prévoyoit que les soldats parvenus à ce comble d'insolence , ne connoîtroient plus de bornes en aucun genre. Ils devinoient que l'Empire ainsi avili , devenu une marchandise ordinaire , se trouveroit à portée de toutes les mains , puisqu'il ne faudroit que de l'argent pour se l'assurer. Ils versoit des larmes d'avance sur les maux affreux qui seroient la suite d'un commerce si ignominieux.

Ces sentimens ne pénétoient pas jusqu'au camp. Il s'y passoit une scène plus singulière encore que tout

ce qui venoit d'arriver. Deux hommes seuls dans toute la ville avoient osé prêter l'oreille aux offres des soldats. Leurs cœurs s'étoient ouverts aux insinuations flatteuses de l'ambition. Ils s'étoient laissés persuader qu'ils pouvoient légitimement mettre leur prix à la dépouille sanglante de Pertinax. Ils donnoient au public le spectacle inoui de deux Marchands, occupés à se disputer, par des enchères successives, l'honneur de commander à Rome.

L'un étoit le beau-pere même de l'Empereur assassiné. Il est inconnu d'ailleurs dans l'Histoire, & le trait qui l'a fait sortir de l'obscurité, prouve assez combien il méritoit d'y rester. L'autre étoit un Sénateur nommé Didius Julianus, issu d'une famille illustre, distingué lui-même par des emplois & des talens, & qui auroit joui d'une réputation assez honorable, si dans sa vieillesse, il ne s'étoit avili pour devenir Souverain.

Tous deux s'étoient présentés aux soldats presque à la fois. Tous deux ne fondoient leurs espérances que
sur

de l'Empire Romain. LIV. VII. 265
sur leurs richesses & sur la distribution qu'ils en alloient faire. Le premier étoit entré dans le camp même. Didius avoit préféré de s'arrêter à la porte : mais leur étrange combat ne se pouffoit pas avec moins de vivacité. On les avertissoit successivement l'un & l'autre de l'offre de leur rival : & quand ils y répondoient par une offre supérieure , les soldats qui voyoient augmenter leur bien , en témoignoient leur joie par des cris redoublés.

Ces cris entendus au loin portoient la terreur dans l'ame des bons citoyens. Le peuple même que la curiosité avoit conduit en foule autour du camp , en paroissoit affligé. Il sentoit bien que ce seroit à ses dépens qu'on acquitteroit des promesses qui alloient lui donner un Maître. Les Prétoriens n'étoient pas touchés de sa tristesse. Ils se souvenoient de lui avoir vû une autre contenance à l'avénement de Pertinax. Ils se faisoient en ce moment un plaisir d'insulter à son silence. L'enchere à laquelle ils présidoient , leur devenoit

266 *Histoire des révolutions*
d'autant plus agréable , qu'elle paroïssoit plus mortifiante pour les spectateurs.

Enfin l'avantage resta à Didius. Il doubla la somme qu'avoit si imprudemment promise le dernier Prince. A ce prix l'Empire lui fut adjugé. Son compétiteur plus sage , ou plus timide , abandonna des prétentions qu'il ne pouvoit plus soutenir. Il fut le premier à embrasser les genoux d'un homme qui avoit sçu être plus prodigue que lui , & Didius fut solennellement proclamé Auguste.



JULIEN I, XIX. EMPEREUR
ne regne que deux mois.

CHAPITRE X.

Julien n'est reconnu qu'en Italie. Trois autres compétiteurs se mettent sur les rangs pour disputer l'Empire.

IL étoit clair que ce malheureux vieillard en mettant à la couronne un si haut prix , n'avoit fait que s'assurer une courte & vaine décoration. Il s'étoit vû , à la vérité , installer par le Sénat. Il avoit reçu les decrets , les complimens de ce Corps autrefois si illustre , & maintenant si déshonoré. Mais qu'étoit-ce que l'approbation d'une Compagnie , qui avoit pendant douze ans baissé les pieds du fils de Marc-Aurele , qui avoit consenti de quitter son nom de Sénat Romain ,

pour prendre celui de Sénat *Commodien* ? Quel fonds pouvoit faire sur les acclamations de cette troupe avilie , un homme qui ne les devoit qu'à la faveur des soldats , & qui ne devoit lui-même cette faveur , qu'au plus honteux , au plus lâche de tous les commerces ?

L'Italie défarmée étoit habituée à suivre tous les mouvemens de Rome. Elle reconnut sans peine celui qui paroissoit régner dans la capitale. Mais il n'en étoit pas de même dans les provinces. La nouvelle de sa promotion y avoit été précédée par le récit des formalités qui l'avoient accompagnée. La seule idée de se soumettre à un Prince ainsi élu , y excitoit un soulèvement général.

Les troupes qui les remplissoient , n'étoient peut-être pas dans le fonds plus jalouses que les Prétoriens du véritable honneur de Rome. Mais elles voyoient avec des yeux d'envie les richesses que s'approprioit ce Corps audacieux. Elles sentoient qu'en lui laissant le droit de leur donner des Maîtres , c'étoit se laisser enlever la

de l'Empire Romain. LIV. VII. 269
récompense attachée au privilège de
les choisir. Les soldats se disoient
ouvertement que plus on s'épuiseroit
pour gagner la garde Italienne, moins
on se trouveroit en état de rien faire
pour eux, & qu'il valoit mieux, prix
pour prix, choisir eux-mêmes les Em-
pereurs dans leurs Provinces, que
d'attendre qu'il leur en vint de Ro-
me, un qui se feroit appauvri pour
le devenir.

Les peuples applaudissoient à ces
discours. Ils s'indignoient de penser
qu'un Corps inconnu hors du lieu
de sa résidence, eut osé les vendre
comme de vils troupeaux. Ils détes-
toient Julien & son élection. Ces
dispositions étoient nourries en se-
cret par les Gouverneurs qui ne dé-
sespéroient pas d'en profiter tôt ou
tard. Le titre de Julien ne paroissoit
à personne assez sacré, pour faire naî-
tre l'envie de le respecter. A peine
commençoit-il à jouir d'un pouvoir
qu'il avoit payé si cher, qu'on se
préparoit de tous côtés à le lui ravir.

La voix publique distinguoit entre
les autres trois hommes qu'elle appel-

loit ouvertement au trône. Tous trois réunissoient la maturité de l'expérience, à la vigueur de l'âge. Ils s'étoient distingués dans tous les tems par de grands talens, quoiqu'avec un caractère & des mœurs très-différentes. Ils avoient entre les mains les principales forces de l'Etat, & passaient pour en être les premiers Capitaines.

L'un commandoit en Angleterre. Il se nommoit Decimus Clodius Albinus. Il parut dans la suite qu'il avoit plus de réputation que de capacité réelle; mais jusques là son nom en imposoit. L'armée qu'il avoit à ses ordres étoit plus redoutable par la valeur que par le nombre. Elle avoit continuellement à s'exercer dans son Isle. Les sauvages indomptables qu'on n'en avoit pas encore pû chasser, s'acharnaient à disputer contre les Romains les rochers de l'Ecosse. Cette guerre non interrompue, aguerrissoit les soldats de la grande Bretagne, & c'étoit presque le seul théâtre où put alors briller le talent militaire.

Le second Général sur qui on jet-

toit les yeux , s'appelloit C. Pescennius Niger. Sa naissance étoit obscure , mais son mérite avoit beaucoup d'éclat. Il gouvernoit la haute Asie. Il dispoſoit des armées nombreuses dont cette partie de l'Empire étoit entourée. C'est lui qu'on eſtimoit le plus à Rome. Dès l'inſtant que l'élection de Julien avoit été publique , le peuple n'y avoit répondu qu'en implorant à grands cris le ſecours de Niger , en l'invitant à s'emparer de l'Empire , & probablement ces vœux , long-tems ſoutenus , l'avoient engagé à y penſer. Son caractère propre étoit la ſévérité pour les ſoldats , la douceur pour les peuples , & une juſtice impartiale envers les uns & les autres , ce qui lui en aſſuroit l'amour & le reſpect.

Le troiſieme de ceux qu'on jugeoit dignes du rang ſuprême ſe nommoit L. Septimius Severus. Son département étoit cette vaſte province désignée par les Romains ſous le nom d'Illyrie , qui comprenoit la Hongrie & les contrées voiſines. Ce n'étoit pas le plus eſtimé des trois , mais le plus habile. Il avoit dans l'eſprit une péné-

tration & une souplesse qui le rendoit bien supérieur à ses rivaux. On dit que de tout tems il s'étoit attendu à monter un jour au trône. On assure même que pour se remarier, il avoit été chercher au fonds de l'Asie, une femme à qui les Astrologues promettoient qu'elle deviendrait Impératrice.

Ces prétendus pressentimens de Sévere sont sans doute du même genre que ceux que l'on attribue à Sixte V, qui, suivant ses Historiens, étant simple Cordelier, s'occupoit déjà de la Papauté. L'ambition ne s'accroît qu'à mesure qu'elle se satisfait. De tous les hommes qui sont parvenus à des rangs élevés, il n'y en a pas un à qui les premiers succès n'ayent donné le désir & l'occasion de s'en procurer de nouveaux.

Sévere avoit à-peu-près la même origine & les mêmes talens que Vespasien, mais avec une humeur bien plus impitoyable, & beaucoup moins de vertus. Il ne songea probablement comme lui à s'emparer de l'Empire, que quand il le vit dans des mains

de l'Empire Romain. Liv. VII. 273
trop foibles pour en soutenir le poids.
L'incapacité de Julien fut l'époque du
pressentiment qui l'engagea à se saisir
du trône.

CHAPITRE XI.

*Pescennius Niger se fait proclamer
Empereur à Antioche. Il est reconnu
dans toute l'Asie. Sévère en fait
autant en Europe.*

Tels étoient les trois hommes
dont on excitoit l'ambition , en
les désignant comme les vengeurs de
l'Empire. Julien allarmé s'étoit hâté
de leur notifier son élection. Il atten-
doit avec impatience le retour de ses
couriers , afin de sçavoir comment ils
auroient été reçus. Le peuple désiroit
avec ardeur qu'ils rapportassent des
nouvelles fâcheuses. Il éclattoit sans
ménagement contre le malheureux
intrus. Julien ne pouvoit paroître en
public sans y recevoir des insultes.
On lui jettoit des pierres , & les fol-

dat de sa garde eux-mêmes , honteux de voir quel Prince ils avoient faits , le défendoient avec une mollesse qui ne suffisoit pas pour en imposer à la multitude.

Les citoyens modérés n'étoient pas insensibles à l'avilissement du trône. Ils en gémissaient : mais ils redoutoient encore plus l'opération par laquelle on parloit de l'effacer. Ils sentoient bien que si plusieurs Généraux prétendoient à cet honneur , il faudroit en venir à des guerres civiles. Ils voyoient que ce n'étoit qu'en prodiguant le sang des Romains qu'on laverait la honte de Rome. Ils soupiroient en songeant que l'Empire n'avoit à choisir qu'entre l'opprobre ou la désolation. S'ils en avoient été les maîtres , ils auroient préféré une honte paisible , à une expiation orageuse.

Mais on ne les écoutoit pas. Les amis de Niger & de Sévere sur-tout , aiguillonnoient par des reproches ces cœurs déjà dévorés d'ambition. Ils leur peignoient l'Italie sans défense , la capitale ouverte , le peuple prêt

à se déclarer pour eux. Ils les exhortoient à se presser de rendre à la couronne son éclat & sa pureté, à faire évanouir le fantôme de Prince qui trembloit sur le trône, & quoique dans ces conseils l'honneur de l'Empire fut toujours le premier prétexte, l'intérêt de ceux qui les donnoient en étoit sans doute la première cause.

Ils produisirent bientôt leur effet. Niger donna l'exemple de les suivre. En apprenant la nouvelle des souhaits formés hautement par le peuple en sa faveur, il avoit compris qu'après un si grand éclat, il étoit perdu, s'il ne le justifioit. Il ne pouvoit se flatter que Julien une fois affermi, eut l'ame assez noble pour ménager un rival qu'on auroit osé lui préférer. Niger sentoit qu'il falloit le renverser, ou s'attendre à périr bientôt lui-même. Il prit le premier parti.

Il fit assembler promptement sous Antioche ce qu'il pût tirer de troupes des places voisines. Il en fit un corps nombreux, devant lequel il expliqua ses prétentions. Il le lia à ses intérêts

par des promesses , & probablement même par des libéralités. Ces soldats déjà disposés à ne point reconnoître pour Empereur le marchand Italien qu'ils dédaignoient , se portèrent facilement à appuyer l'élévation de leur Général. Ils le proclamèrent Auguste avec joie.

L'Asie entière s'ébranla sur le champ pour lui. Tous les petits Etats voisins de cette partie de l'Empire s'empressèrent de lui adresser des complimens & de lui offrir des secours. En peu de tems il se vit maître paisible de tous les pays qui s'étendent depuis l'Euphrate jusqu'à l'Archipel. Son nom seul en fit la conquête.

Connoissant les dispositions de Rome & de l'Italie , il ne se hâta pas d'y porter la guerre. Il espéroit que l'Idole des Prétoriens tomberoit d'elle-même , & que Julien seroit dépouillé sans qu'il fallut verser de sang. Il étoit flatté par l'idée d'entrer dans Rome sans y causer d'effroi. Il s'attendoit à chaque instant à voir arriver des Députés du Sénat , pour lui annoncer la destitution de Julien , & le presser de

de l'Empire Romain. LIV. VII. 277
se rendre dans une ville qui lui ten-
doit les bras.

Il reçut en effet en peu de tems des
couriers : mais ils lui apportoint
bien d'autres nouvelles. Sévere avoit
fait en Europe ce que lui-même ve-
noit de hasarder en Asie. Ce Général
aimé de ses troupes , pour qui il avoit
des égards poussés jusqu'à la foiblesse ,
s'étoit aussi laissé séduire par l'envie
d'occuper un trône qu'on pouvoit re-
garder comme vacant. Sa position le
mettoit à portée d'entrer tout d'un
coup en Italie. Il s'étoit hâté de fran-
chir les Alpes. Il marchoit droit à
Rome à la tête d'une armée formida-
ble , résolue à tout sacrifier , ou à voir
son chef Empereur.

Sévere adroit , politique , attentif à
se prévaloir de tout , travailloit à tirer
parti de l'affection que les peuples con-
servoient pour Pertinax , & de la haine
qu'ils portoient à ses assassins. Il van-
toit les vertus qu'on avoit cru trouver dans
ce Prince , afin de laisser croire qu'il
le choisiroit pour modele. Il publioit
qu'il n'avoit pris les armes que pour
venger sa mort. Il affectoit de con-

fondre Julien qui n'y avoit pas eu de part , avec les Prétoriens qui en étoient les auteurs. Il n'oublioit pas ce marché infâme , où l'on avoit vû les exécuteurs du crime en vendre publiquement le fruit , & promettre la place de Pertinax à quiconque voudroit payer ses meurtriers.

Il rendoit par là Julien aussi odieux que méprisable. Car c'étoit contre lui seul qu'il dirigeoit son attaque. Albin en Angleterre ne s'étoit pas encore déclaré. S'il nourrissoit des desseins ambitieux , il les cachoit sous une dissimulation profonde. L'Asie étoit trop éloignée pour qu'on pût sçavoir en Illyrie ce qui s'y passoit. Sévere ignoroit la démarche de Niger , comme celui-ci ne soupçonnoit pas la sienne.

Ainsi ces deux parties du monde produisoient à Julien des ennemis qui ne se connoissoient pas. Ils ne s'étoient point concertés pour accomplir les mêmes desseins. Tous deux souhai-toient également sa chute : mais l'un l'attendoit avec patience , l'autre travailloit avec ardeur à l'accélérer.

CHAPITRE XII.

Etat de Julien quand il apprend qu'il faut se préparer à la guerre. Ses forces. Ses frayeurs. Sa fin.

IL ne falloit pas tant d'appareil pour détruire un édifice aussi foible. Julien avoit été d'abord effrayé par la déclaration de Niger qui lui étoit parvenue la première ; mais la marche de Sévere , dont il ne tarda pas à être instruit , acheva de renverser ce qui lui restoit de courage & d'espérance. Il se voyoit enlever tout d'un coup l'Asie & l'Europe. Toutes les extrémités de l'Empire lui manquoient à la fois. Il ne se dissimuloit pas que le centre dans lequel il étoit obligé de se renfermer , étoit moins un asyle pour lui , qu'un piège dont il ne pourroit s'échapper.

Dans cette situation tout ce qui s'offroit à ses yeux , n'étoit propre qu'à le désespérer. Le Sénat , même

en le comblant de flatterie , ne lui témoignoit qu'une complaisance insultante. Il avoit déclaré Sévere ennemi public ; il avoit pros crit l'armée qui osoit le suivre. Mais ces arrêts ridicules ne servoient pas plus celui qui les exigeoit , qu'ils n'effrayoient ceux contre qui on les rendoit.

Ces armes usées , impuissantes , devenoient un objet de plaisanterie pour ceux même qu'on forçoit d'en faire usage. Les Sénateurs & le peuple en rioient , comme Sévere & son armée. C'étoit la même scène qu'on a vu se renouveler parmi nous sous la minorité de Louis XIV. Les Royalistes & les Frondeurs badinoient entr'eux des decrets arrachés à des Cours désarmées , qui ne pouvoient ni donner de la force à ce qu'elle faisoient , ni refuser ce qu'elles n'auroient pas voulu faire.

L'unique ressource du misérable Empereur étoit dans les Prétoriens qui l'avoient élu. Mais il éprouvoit alors qu'il leur avoit été bien plus aisé de lui vendre l'Empire , que de l'en faire jouir. Ces vils soldats , capables de massacrer des Princes sans défense ,

de l'Empire Romain. LIV. VII. 281
ne l'étoient point de résister à des ennemis courageux. Une longue paix les avoit amollis. Ils ne se souvenoient ni des exercices , ni des manœuvres militaires. Leurs armes étoient brillantes. Ils s'en paroient avec fierté dans les jours d'éclat. Mais à peine en connoissoient-ils l'usage. Autant ils avoient montré d'insolence loin du péril , autant ils devinrent timides , quand ils virent qu'il s'agissoit d'une guerre sérieuse.

D'ailleurs ils étoient déchirés par des remords , & , pour ainsi dire , accablés par l'ignominie de leur choix. La contenance du Chef qu'ils s'étoient donnés les humilioit. Ils ne pouvoient s'empêcher de rougir & de trembler , quand ils considéroient qu'ils avoient à soutenir un Empereur fait par le crime , & qui peut-être alloit entraîner dans sa chute les complices de son élévation. Le sentiment de son indignité , & celui de leur impuissance venant à se réunir dans ces cœurs déjà abbattus , le plus grand découragement y succédoit à la plus coupable audace.

Cependant Sévere approchoit. Il falloit ou le recevoir ou le combattre. L'un répugnoit à Julien , autant que l'autre à ses soldats. Il crut avoir trouvé un moyen de concilier leur inclination & ses intérêts. Il imagina de partager avec son ennemi un sceptre qu'il ne vouloit pas abandonner, quoique ses protecteurs fussent hors d'état de le défendre. Il proposa au Sénat de lui associer Sévere , de le reconnoître pour légitime Empereur, conjointement avec lui.

Le Sénat , pareil à ces joncs qu'on fait tourner successivement en plusieurs sens contraires , pour en éprouver la souplesse , adopta sans difficulté pour son Maître , ce même homme qu'il venoit de déclarer ennemi public. On fit un long décret qui annulloit le premier. Le second attribuoit à Sévere tous les titres attachés au souverain pouvoir. Il le déclaroit Auguste , avec la puissance Tribunicienne. Ce n'étoit lui donner que ce qu'il avoit , & cependant des Sénateurs partirent en pompe , pour aller lui porter cet inutile présent.

Le bienfait n'étoit pas plus réel que l'affront. Sévere auroit eu peine peut-être à accepter un semblable partage avec un ennemi puissant, capable de défendre long-tems la partie d'autorité qu'il se réservoir. On peut croire comment il reçut les propositions d'un vieillard effrayé, qui dans ce tems-là même, ne se croyant pas assuré dans la ville, quoique l'ennemi en fut loin, se barricadoit dans son Palais, & en faisoit soigneusement fermer toutes les issues.

Pour toute réponse les Députés furent traités avec mépris. Il y en eut même un de tué, & les autres à leur retour augmentèrent l'épouvante dans leur parti où tout trembloit déjà. Des émissaires secrets les avoient suivis, chargés par Sévere de séduire les Prétoriens. Ils leur faisoient espérer la grace de leur forfait, pourvu qu'ils contribuassent à détruire leur ouvrage. Ceux-ci furent bientôt persuadés. Ces ames basses, déjà noircies par tant de scélératesses, ne crurent pas payer trop cher l'espérance

du pardon , si elles ne l'achetoient que par une perfidie.

Aussi-tôt ils commencent par faisir tous ceux d'entr'eux qui avoient contribué à la mort de Pertinax. Ils les chargent de chaînes , & les livrent à un Consul , pour les faire conduire à Sévere. Ils partent ensuite dans le dessein d'arrêter Julien lui-même , ou de lui ôter la vie.

A cette nouvelle le Sénat concevant qu'il n'avoit plus aucune ressource , ni prochaine , ni éloignée , se hâta , suivant son usage , de couvrir une bassesse rampante , par une bassesse audacieuse. Il s'assembla sans ordre , sans autre guide que la haine & l'envie de la manifester. Tous ces graves Sénateurs mirent dans leur emportement autant d'indécence qu'ils en mettoient peu auparavant dans leurs adulations. Ils rendirent , contre l'infortuné Julien , un Arrêt foudroyant , & les soldats aussi furieux , mais plus excusables , l'exécuterent.



SÉVERE , XX. EMPEREUR

regne 17 ans & 8 mois.

CHAPITRE XIII.

Mépris marqué de Sévère pour les Sénateurs. Il marche vers Rome. Il casse les Prétoriens avant que d'y entrer.

SÉVERE ne devoit plus trouver d'obstacle à son entrée dans Rome. Ceux qui n'avoient osé défendre Julien vivant , ne se préparoient pas à venger sa mort. Le peuple content d'en être délivré , n'aspiroit qu'au moment d'en voir le vainqueur. Le Sénat , qui le connoissoit vindicatif , tâchoit de prévenir son ressentiment par toutes les ressources de l'adulation.

Ne sçachant plus de quoi s'aviser ,

on prit le parti d'envoyer au-devant de lui cent Sénateurs à la fois , pour l'informer des vœux de la Compagnie , & lui apprendre qu'il n'avoit plus d'ennemis. Severe ou ennuyé de tant de députations inutiles , ou inquiet d'en recevoir une si nombreuse , la traita avec peu de considération. Il astreignit tous ceux qui la composoient à une cérémonie humiliante. Il les fit tous fouiller avant que de les admettre à son audience. Mais ce qu'il y a de plus singulier , c'est qu'en les congédiant , il leur fit donner à chacun environ cent pistoles en argent.

Une pareille libéralité ne paroît pas trop convenir à des Senateurs Romains. Nous avons déjà vu qu'on donnoit souvent davantage aux simples soldats. On ne pouvoit la regarder comme un dédommagement des frais de la route : elle n'étoit pas assez longue pour en exiger. Il étoit encore moins possible de la prendre pour une preuve de la bienveillance de l'Empereur. Ce n'étoit pas plus l'usage chez les Romains , que chez nous ,

que les Princes marquassent ainsi leur amitié par de petites distributions manuelles à des personnes d'un rang élevé. Sévère par ce procédé ne vouloit donc que mortifier ces envoyés importuns qui le fatiguoient. De leur côté, ceux-ci auroient craint de paroître pénétrer ses motifs. Ils affecterent de recevoir avec reconnoissance la marque du mépris qu'on faisoit d'eux.

Ce Prince n'estimoit, ni ne craignoit les Sénateurs. Dans le fonds il n'étoit pas plus sensible à leurs insultes qu'à leurs hommages. Ses vues n'alloient qu'à leur faire essuyer un dégoût passager. Il n'en étoit pas de même des Prétoriens. Ce corps indisciplinable lui causoit les plus vives inquiétudes. Il paroissoit rampant, consterné dans ce moment où il se voyoit à la discrétion d'une armée puissante, & d'un chef justement indigné. Mais le nouvel Empereur sentoit que cette soumission forcée ne dureroit qu'autant que la présence de ses troupes. L'expérience & la réflexion lui faisoient prévoir que leur

retraite rendroit la liberté , & l'audace à ces esprits indociles , & qu'en se livrant entre leurs mains , il se trouveroit exposé à un danger plus redoutable que ceux de la guerre.

Le seul moyen de les prévenir , c'étoit de les casser. Ce fut aussi à quoi il se décida. Il avoit déjà fait exécuter tous ceux d'entre eux qu'on lui avoit livrés , comme complices immédiats de la mort de Pertinax. Il fit dire aux autres de sortir au-devant de lui quand il approcheroit de Rome. Cet ordre leur fut porté sans affectation. Il n'annonçoit encore ni bonté ni rigueur , & les Prétoriens en conçurent même plus d'espérance que d'alarmes.

Mais les mesures étoient prises ; à peine avoient-ils quitté ces casernes fortifiées où ils demeuroient , & qu'on appelloit leur camp , qu'un corps de troupes détachées par Sévere s'en empara. Ce mouvement qu'on ne put leur cacher , parut les intimider. Cependant ils continuerent leur route , parce qu'ils ne pouvoient faire autrement. Mais ils n'avançoient plus
qu'avec

de l'Empire Romain. LIV. VII. 289
qu'avec une extrême lenteur. Le
spectacle d'une troupe étrangere mise
en possession de leur camp , leur an-
nonçoit assez qu'ils ne devoient plus
y rentrer.

Cette idée fut confirmée en arri-
vant dans la plaine où Sévere les at-
tendoit à la tête de son armée. Ils
se virent en un moment entourés
par les légions d'Ilirie : & quand les
remords , la surprise , le désespoir ne
leur auroient pas ôté l'envie de ré-
sister , ils n'en auroient pas eu le pou-
voir. Alors l'Empereur leur reprocha
en peu de mots l'indignité de leur
conduite passée , l'assassinat de Per-
tinax , la vente de l'Empire , la lâ-
cheté même avec laquelle ils venoient
de trahir Julien , après avoir reçu son
argent. Il finit par leur déclarer qu'il
vouloit bien leur faire grace de la
vie , mais qu'il ne vouloit plus de
leurs services. Il leur ordonna de
rendre leurs épées , & de se séparer
sur le champ , avec défense de ren-
trer en Italie , sous peine de la vie.

Ils reçurent leur arrêt avec soumis-
sion. Ils rendirent leurs armes en trem-

290 *Histoire des révolutions*
blant , & Sévere après avoir pris des
précautions , pour qu'ils ne pussent
exciter aucun trouble , continua son
chemin vers Rome. Il y fut reçu avec
les apparences de joie , les acclamations
que le peuple prodigue toujours à la
fortune. Celui-ci auroit pourtant mieux
aimé en cette occasion que Niger eut
été l'objet de ses transports. Il y au-
roit mis , non pas plus d'appareil ,
mais plus de sincérité.

C H A P I T R E XIV.

*Inquiétudes que se donnent mutuelle-
ment Niger & Sévere. Ils en vien-
nent à se faire une guerre ouverte.
Le second de ces Princes cherche à
s'assurer d'Albin. Il le fait César.*

NIger étoit vraiment devenu l'i-
dole des Romains. C'étoit lui
seul qu'ils avoient jugé d'abord digne
du trône. Il avoit fallu de la réflexion
pour lui associer deux rivaux : mais
le premier mouvement avoit été tout

de l'Empire Romain. LIV. VII. 291.
entier en sa faveur. Cette disposition
avantageuse ne s'étoit pas refroidie ,
soit qu'elle fut entretenue par son
éloignement , soit que le penchant
connu de Sévere à la rigueur eut aliéné
les esprits , soit que son rival n'eut
aux yeux du peuple que le mérite
de ne lui avoir pas encore fait sentir
ce poids du commandement.

Sévere ne pouvoit ignorer cette
préférence. Quand il auroit été moins
ambitieux , quand Niger ou lui , au-
roient pu se contenter chacun de ce
qu'ils avoient , & donner à l'Empire
l'exemple d'un partage auquel on
s'accoutuma dans la suite , cette cir-
constance de l'amour des Romains
pour l'un des deux , devoit nécessai-
rement les rendre ennemis irréconci-
liables. Sévere ne pouvoit s'empêcher
de redouter un homme plus aimé que
lui dans sa propre Capitale. Il étoit
naturel qu'il cherchât à le détruire ,
moins peut-être pour s'agrandir , que
pour se tranquilliser. Se prêter à une
paix sincère avec lui , c'étoit laisser
dans ses Etats le germe d'une révo-
lution , & assurer une ressource aux

mécontents , qui auroient pu se retirer dans un autre Empire , sans cesser d'être Romains.

De son côté Niger sçachant combien on le chérissoit en Italie , ne devoit la voir qu'avec regret soumise au pouvoir d'un autre. En consentant à ne régner que dans l'Asie , c'étoit s'imposer volontairement un exil éternel. C'étoit même rendre ses droits incertains , & courir le risque de se voir tôt ou tard attaqué par un rival habile , qui sçauroit se prévaloir de ces noms de peuple & de Sénat Romain , dont le despotisme des Césars n'avoit pas encore anéanti la valeur aux yeux des Provinces.

D'ailleurs , on n'imaginait pas que la domination Romaine put se diviser entre plusieurs mains. Le préjugé encore existant autorisoit à croire qu'il ne pouvoit y avoir qu'un seul Empereur dans l'Empire. Rien ne l'avoit attaqué : les exemples passés au contraire le confirmoient. On avoit vu plusieurs fois l'Orient reconnoître un chef , & l'Occident s'en donner un autre. C'étoit ainsi qu'Auguste & Antoi-

de l'Empire Romain. LIV. VII. 293
ne , Vitellius & Vespasien avoient régné tout à la fois , les uns à Rome , les autres à Alexandrie : mais ces puissances divisées par un effort passager , n'avoient pas tardé à se choquer & à se confondre , comme ces globules de Mercure qu'une secousse violente force de s'écarter , & qu'un penchant naturel conduit insensiblement à se réunir.

Il passoit donc pour constant qu'on ne pouvoit être vraiment Empereur sans posséder Rome , & que le possesseur de Rome avoit des droits sur tout ce qui en avoit dépendu. Cette idée faisoit un devoir d'une ambition insatiable à quiconque avoit une fois pu prétendre au titre d'Auguste. Il falloit ou périr , ou devenir le maître de tout. Niger & son concurrent bien pénétrés de ce principe , se disposoient à agir en conséquence.

Le premier , comme je l'ai dit , regnoit dans toute l'Asie. Il venoit même nouvellement de soumettre l'Egypte , & la Lybie. Il se seroit probablement emparé du reste de l'Afrique , si Sévère n'y eut promptement

fait passer des légions. Celui-ci étoit reconnu dans toute l'Europe , & dans cette partie de l'Afrique qu'il avoit fçu conserver par fa vigilance. Il étoit tranquille du côté des Gaules , de l'Efpagne , dont il avoit dès le commencement gagné les Gouverneurs. L'Allemagne qui étoit fon département propre , qui l'avoit aidé à subjuguier l'Italie , ne lui caufoit aucun trouble. Il ne laiffoit derriere lui que l'Angleterre qui put l'inquiéter.

Il voyoit d'un œil jaloux dans cette Ile , ce même Albin que plusieurs voix avoient appellé à l'Empire à la mort de Pertinax. Il étoit à craindre que ce Général fuivi d'une armée puiffante , n'écoutât enfin des défirs qu'il avoit paru réprimer jufques-là. Il auroit pu former fans peine un troifieme parti , & réuffir peut-être à s'emparer du prix pour lequel les deux autres alloient combattre. Il n'étoit pas poffible de l'attaquer à force ouverte. Il auroit pu fe défendre longtemps , & faire perdre un tems précieux , que Sévere vouloit employer contre fon rival d'Asie , parce qu'il

lui paroïssoit encore plus redoutable.

Ici une politique adroite le servit mieux que n'auroit fait la violence. Il avoit démêlé le vrai caractère d'Albin. Il lui connoissoit une probité crédule , & plus de paresse encore que d'ambition. Il sçavoit qu'il préféreroit une possession tranquille , à des espérances éloignées & périlleuses , & qu'il aimeroit mieux jouir du second rang sans danger , que d'acheter le premier par des combats.

Ce fut par là que Sévere résolut de l'attaquer. Il lui fit offrir de le nommer César. Il lui fit entrevoir qu'il ne vouloit que partager le gouvernement avec lui. Il lui écrivit même que se sentant vieux , infirme , sans autre héritier que des enfans en bas âge , il seroit flatté qu'un homme illustre en tout genre , voulut bien devenir son associé , & l'aider à retenir un fardeau que sa foiblesse alloit peut-être lui faire échapper.

La vanité d'Albin fut chatouillée par des offres si séduisantes. En les acceptant son ambition se trouvoit satisfaite. Il aimoit à se voir recher-

ché par un homme tel que Sévere , à qui la fortune auroit pu , à ce qu'il lui sembloit , inspirer des vues moins faciles. Il se crut heureux d'en recevoir ce qu'il n'auroit peut-être pas osé alors en attendre. Il ne croyoit pas sa sincérité suspecte , & dans l'enthousiasme d'une conciliation qui lui paroissoit si avantageuse , il donna les mains à tout ce que son bienfaiteur voulut.

Il fut authentiquement reconnu César , par un décret du Sénat. Sévere le nomma Consul avec lui. Il fit frapper de la monnoie à son coin. Il parut lui prodiguer toutes les distinctions , toutes les prérogatives de la première place , & ne se réserver que la prééminence due à celui qui donnoit , sur celui qui recevoit. Par reconnaissance Albin s'engagea à lui être soumis , à l'aider pour accélérer la ruine de Niger , & à maintenir la paix en Europe , tant que dureroit en Asie la guerre que Sévere se préparoit à y porter.

CHAPITRE XV.

Espérances de Niger. Sa défaite. Mot qu'on lui attribue , & qui fait peu d'honneur à sa mémoire.

Niger n'ignoroit aucun des projets qui se formoient contre lui : mais il se croyoit en état de ne pas les craindre. Il se voyoit à la tête des plus brillantes armées. Il comptoit avec complaisance le nombre de ses légions. Il se souvenoit que c'étoit à elles que Vespasien avoit du la couronne. Il aimoit à se rappeler qu'il alloit comme lui partir de l'Orient pour soumettre les Occidentaux , & se comparant lui-même à cet Empereur légitimé par la fortune , ainsi que son adversaire à Vitellius , il comptoit que le succès seroit conforme aux idées qu'il lui plaisoit d'adopter.

Il oublioit que les troupes dont l'appui l'énorgueilloit , n'étoient pas celles qui avoient assuré la couronne à

Vespasien , quoiqu'elles la lui eussent donnée. Il ne songeoit pas que les véritables vainqueurs de Vitellius , avoient été les prédécesseurs de ces mêmes soldats qui alloient combattre pour Sévere. Les légions de Syrie énervées par le luxe , par les douceurs d'un pays délicieux , y avoient perdu toute leur vigueur. Elles ne conservoient presque plus de Romain que le nom. Celles d'Ilirie au contraire endurcies par un climat sauvage , continuellement exercées par des combats contre des nations encore féroces , se promettoient la victoire avec bien plus de probabilité. Elles donnoient à leur parti moins d'éclat , & plus de forces réelles.

Quand après bien des mouvemens qui ne sont pas de mon sujet , ces deux armées furent en présence , elles retraçoient le spectacle , & l'idée des Perses prêts à en venir aux mains contre les Macédoniens. L'une étaloit toute la pompe , toute la fierté orientale. Les soldats couverts d'or méprisoient hautement leurs ennemis à qui ils ne voyoient que du fer. Ils se

de l'Empire Romain. LIV. VII. 299
croyoient invincibles , parce qu'ils
avoient des armes magnifiques. De
l'autre côté , les troupes s'avançoient
en bon ordre. Elles n'offroient qu'un
extérieur farouche & formidable. El-
les n'avoient pas d'autre ornement
que le courage & la discipline.

Celui qui dans cette scène inté-
ressante jouoit le rôle de Darius , en
eut aussi la fortune. Niger fut vaincu
dans trois batailles successives ; & , par
une singularité assez remarquable , la
dernière , celle qui termina la que-
relle , se livra aux environs d'Issus ,
sur ce même champ illustré par les
trophées d'Alexandre.

Le Romain fugitif ne rencontra
pas dans sa disgrâce , d'amis plus cons-
tans que le Prince Perse n'en avoit
trouvé. Il fut contraint de quitter avec
précipitation Antioche , où il s'étoit
flatté de pouvoir respirer. Cette ville
avoit reçu de lui les plus grands bien-
faits ; mais par un retour trop ordi-
naire , elle ne parloit plus alors que
d'ouvrir ses portes au vainqueur. Ni-
ger en sortit mal accompagné , dans
le dessein d'aller chez les Parthes cher-

cher un refuge , que son malheur ne lui permettoit pas d'espérer ailleurs que parmi des nations étrangères. Il auroit fourni à ces fiers ennemis du nom Romain un étrange spectacle. Ils se feroient applaudi de voir à leurs pieds un Empereur suppliant , & de pouvoir ou accorder des secours , ou prodiguer du mépris au chef d'un peuple qui avoit osé si long-tems se croire supérieur aux Rois. Mais la providence n'avoit pas encore dessein d'humilier à ce point l'orgueil de Rome. Elle reservoit à des tems plus reculés les affronts qu'elle lui vouloit faire éprouver dans la personne d'un de ses maîtres. Niger fut atteint & peut-être trahi dans sa fuite , avant que d'avoir pu passer l'Euphrate. On lui coupa la tête. On la porta à Sévère qui la reçut avec joie. Ce ne fut que de ce moment qu'il compta être assuré de l'Empire. Jusques-là , la réputation , les talens de Niger , & sur-tout la faveur publique ouvertement déclarée pour lui , avoient nourri dans l'ame de son vainqueur des allarmes trop bien fondées.

On pleura son désastre à Rome avec amertume. Peut-être en auroit-il bientôt perdu l'affection, s'il étoit parvenu à y régner. Si du moins on juge de lui par un trait qu'en rapporte un de ses plus grands admirateurs, on aura peine à croire que sa conduite eut pu justifier les regrets que causoit sa mort. Il passoit dans une Province dont les peuples s'adresserent à lui, pour obtenir le soulagement des impôts qui les accabloient. *Loin de les diminuer*, leur répondit-il, *je voudrois pouvoir les étendre jusques sur l'air que vous respirez.*

Si réellement Niger a tenu un pareil propos, sa défaite fut un bonheur pour l'Empire. Quel gouvernement réservoir aux peuples un homme capable de parler ainsi ! Il auroit mis la finance sur le trône. Il en auroit autorisé toutes les vexations, & Rome qui s'attendoit à avoir en lui un Prince plein de bonté, n'y auroit trouvé qu'un oiseau de proie, acharné à lui ronger les entrailles.

C H A P I T R E X V I.

Sévère attaque & fait périr Albin. Absurdité de Capitolin & de Dion dans le recit de cet événement.

LA défaite de Niger augmentoit les forces de son vainqueur : mais elle ne terminoit pas la guerre civile. De tous ceux qui connoissoient Sévère , il n'y en avoit aucun qui ne s'attendît à le voir tomber au premier jour , avec ce surcroît de puissance , sur le César que sa politique avoit fait. On étoit surpris de la sécurité de ce dernier. On ne concevoit pas comment une feinte association avec un ennemi rusé , avoit pu l'aveugler au point de lui faire voir sans intérêt la destruction du malheureux Niger.

En effet tant de confiance pouvoit faire honneur à sa probité , & non pas à ses lumieres. Il se reposoit sur la foi du serment. Il croyoit Sévère

lié comme lui par sa parole , & ce ne fut qu'au moment de la rupture , qu'il commença à soupçonner sa fidélité. Encore ce Prince adroit trouva-t-il moyen de mettre de son côté les apparences de justice. Il réduisit Albin au point de faire les premières démarches , & il en profita pour le faire déclarer par le Sénat ennemi du peuple Romain , formalité puérile dans le fond , qui ne pouvoit pas nuire à celui contre qui on l'employoit , s'il étoit vainqueur , mais qui pouvoit cependant autoriser une rigueur implacable contre ses partisans ; s'il étoit vaincu.

C'étoit ce que cherchoit Sévère. Il craignoit de passer pour cruel. Mais il ne vouloit point pardonner. Il auroit souhaité concilier à la fois son honneur & sa vengeance. Il désiroit pouvoir punir ses ennemis sans pitié , en conservant la réputation d'un Prince clément , & sa principale attention étoit d'arranger les choses de manière qu'il parût n'accomplir que les règles exactes de l'équité , lors même qu'il se livroit le plus à son humeur inexorable.

Il paroît qu'Albin lui couta peu de peine à renverser. Il s'étoit enfin décidé à prendre ouvertement le titre d'Auguste. Il s'étoit emparé des Gaules. Il marchoit à Lyon dans le dessein de passer ensuite en Italie où il comptoit profiter de l'affection qu'on avoit eue pour Niger. Il se flattoit de réunir à son parti , tous les amis de cet infortuné Général , & de faire servir leurs forces à sa propre élévation , en leur promettant de les employer à venger celui qu'ils regrettoient.

Il n'avoit pas les talens nécessaires pour soutenir une pareille démarche. C'étoit un de ces esprits subalternes , qui se font estimer dans un rang inférieur , & qui ne paroissent au-dessous de la première place , que quand ils ont l'imprudence de vouloir y parvenir. Il avoit une autre espèce de mérite un peu moins essentiel , mais beaucoup plus extraordinaire , si l'on s'en rapporte à l'un des Ecrivains de sa vie.

Vitellius auroit pu passer auprès de lui pour un prodige de sobriété. Il

de l'Empire Romain. Liv. VII. 305
mangeoit, suivant Capitolin, A SON
DÉJEUNER, dix melons, vingt livres
de raisins, cent pêches, cent ortolans,
cinq cens figues, & trente-trois dou-
zaines d'huitres. Ce détail rapporté
sérieusement par Capitolin, prouve
que Dion & Suetone ne sont pas les
seuls auteurs qui en écrivant l'His-
toire, se soient fait un plaisir d'in-
sulter à la raison. Au reste, mon éton-
nement n'est pas que ce Gazettier mé-
prisable ait hasardé un pareil récit.
Je suis bien plus surpris que de gra-
ves modernes se soient fait un de-
voir de peser jusqu'à ses moindres
paroles, & qu'ils se soient permis de
longues discussions, pour établir d'a-
près lui, des absurdités presque aussi
fortes que celle-ci.

Sévère ne déjeunoit pas si bien
qu'Albin : mais il se battoit mieux.
Les deux partis avec leurs chefs à la
tête se rencontrèrent près de Lyon.
Le premier choc fut décisif. Albin
prit la fuite, & se retira dans une
chaumière écartée, où ils se tua lui-
même. Les vainqueurs le découvri-
rent bientôt. Sa tête, comme celle de

Pescennius , fut portée à Sévere , qui après avoir défait ses ennemis , voyoit toujours volontiers cet horrible monument de sa victoire.

On en attendoit la nouvelle à Rome avec autant d'inquiétude que d'impatience. La crainte de l'événement excitoit , suivant Dion , dans cette grande ville , une allarme universelle , & cela devoit être. Sévere n'y étoit pas aimé. Albin comme Niger y jouissoit encore d'une réputation qu'il auroit probablement aussi démentie , s'il avoit été heureux. Ceux qui avoient fait des vœux pour l'un , ne pouvoient guère se dispenser d'en faire pour l'autre. Les succès du premier auroient assuré l'impunité aux partisans du second. Son désastre au contraire les livroit au ressentiment d'un Prince impitoyable , qui le feroit sentir avec d'autant plus de rigueur , qu'il n'auroit plus de rival à redouter.

Il étoit donc naturel que les esprits fussent violemment agités , dans l'attente d'un événement qui les touchoit de si près. Mais l'agitation ne pouvoit s'étendre qu'aux personnes dis-

de l'Empire Romain. Liv. VII. 307
tinguées , qui de façon ou d'autre ,
avoient à perdre ou à gagner à la ré-
volution. La bataille & ses suites de-
voient paroître très-indifférentes au
peuple , à la multitude. Elle tire au
moins de son obscurité l'avantage de
pouvoir sans danger manifester ses
sentimens. Elle est sûre de ne point
partager les disgraces de ses chefs ,
plus qu'elle ne contribue à leurs
triomphes. Si elle paroît quelquefois
s'affectionner pour eux , c'est par une
espece d'instinct machinal , plutôt que
par un mouvement volontaire. C'est
le bruit , l'appareil du spectacle qui
la transporte , comme on voit dans
les grandes chasses , les chevaux faire
des efforts incroyables , quand ils sont
animés par le son du cor , & par les
cris des chasseurs.

Voilà ce que Dion devoit dire.
Alors son recit n'auroit rien eu que
de raisonnable. Mais Dion , comme
je l'ai déjà remarqué , n'étoit pas
homme à manquer l'occasion de placer
une absurdité. Il nous peint tout le
peuple de Rome uniquement occupé
dans les jeux du cirque , de la guerre

civile qui alloit recommencer. Il fait de cette multitude immense une assemblée de Nouvellistes , insensible à toute autre chose qu'aux marches , aux mouvemens des deux armées. Suivant lui , six courses de chariots successives s'exécuterent , sans que personne y fit seulement la moindre attention , & enfin à la septième , tous les spectateurs sans exception s'écrierent , précisément dans les termes qui suivent : « O Reine des cités , ô » ville éternelle , quel sera donc ton » sort ! Jusqu'à quand aurons-nous à » souffrir les mêmes maux ? Jusqu'à » quand dureront les guerres civiles ?

Le judicieux Dion a si peur qu'on ne soupçonne que quelqu'un des assistans n'ait point crié , ou ait pu crier en d'autres termes , qu'il remarque comme un miracle , cette uniformité de langage dans un si prodigieux nombre de spectateurs. Il suppose que la Divinité seule put leur ouvrir la bouche à tous dans un même moment , & de la même manière.

CHAPITRE XVII.

*Jugement peu équitable qu'on a porté
de l'Empereur Sévere. Ses défauts.
Ses qualités. Ce qu'on doit penser
de lui.*

LE reste du regne de Sévere fut paisible. Du moins il n'eut plus à combattre que des peuples étrangers. Il fit la guerre , comme Trajan , à toutes les extrémités de l'Empire. Du fond de l'Asie , il voloit dans la grande Bretagne. Les voyages ne lui couroient rien , & , ce qui est la preuve d'une grande habileté , ses longues absences n'occasionnerent dans l'intérieur de ses Etats aucune espece de mouvement.

On peut encore le mettre au rang de ces Princes dont la postérité apprécie le mérite , bien moins d'après leurs actions , que d'après les préjugés de leurs Historiens. Il avoit terrassé successivement deux partis acharnés

contre lui. Il n'étoit pas possible qu'il ne lui fut resté beaucoup d'ennemis secrets attentifs à saisir, ou à répandre tous les bruits qui pouvoient le deshonorer. Ses partisans qu'il avoit récompensés, auroient du sans doute travailler à protéger sa mémoire. Mais quand un Prince n'existe plus, la haine a bien plus d'activité pour le noircir que la reconnoissance pour le justifier.

Aussi Dion, & les Ecrivains qui l'ont suivi, donnent-ils de Sévère l'idée la plus effrayante. Ils en font un monstre comparable aux Tibères, & aux Nérons. L'un d'entre eux reconnoît pourtant qu'il avoit fait de grands biens, qu'il fut très-estimé du Sénat pendant sa vie, & encore plus regretté après sa mort. Mais il se hâte d'effacer l'impression de cet aveu arraché par la vérité, en disant que si on le regretta, c'est qu'il eut le bonheur d'avoir des successeurs encore plus méchans que lui.

Pour moi en écartant les faits absurdes ou puériles qui ne doivent être d'aucun poids dans l'Histoire, en com-

parant soigneusement ce qu'on nous a conservé des actions vraisemblables de ce Prince , avec les jugemens qu'on a porté de lui , je trouve qu'il a mérité plus d'éloges que de censures. Je ne puis m'empêcher de dire que s'il est en quelques parties inférieur à Trajan , ou à Adrien , il y en a d'autres où il peut sans injustice leur être comparé.

Son plus grand défaut c'est d'avoir trop vérifié ce que signifie son nom. Il fut sévère jusqu'à l'inhumanité. Il profita trop cruellement de ses avantages. Il fut avide comme Silla du plaisir funeste que donne la vengeance. Il le gouta comme lui dans toute son étendue. C'est sans doute une triste ressemblance entre ces deux hommes. Mais ce qui n'a pas flétri la mémoire de l'un , doit-il ternir celle de l'autre ? Silla à la place de Sévère , & dans les mêmes circonstances , auroit versé bien plus de sang , parce qu'il auroit cru en avoir encore plus le droit. Toute la longueur du regne de celui-ci , n'a d'ailleurs pas égalé pour le nombre des meurtres , ni pour leur

312 *Histoire des révolutions*
atrocité , la courte durée des profcriptions.

Sévère sçut réparer les maux que caufoit son humeur implacable à un très-petit nombre de particuliers , par des vertus utiles à tout l'Empire. Il se distingua par une rigidité impartiale dans l'administration de la justice. C'est , comme je l'ai déjà fait observer plusieurs fois , la qualité la plus précieuse dans un Souverain , & son premier devoir. Il écoutoit les parties , & leurs Avocats. Il ne génoit pas les suffrages des juges qu'il faisoit monter avec lui sur le tribunal. Il examinoit avec patience , & décidoit avec équité.

Il n'élevoit presque aux grandes places que des hommes de mérite. Il se fit des amis véritables. Il eut pour eux un attachement constant , & jouit du plaisir de leur prodiguer ses bienfaits sans qu'ils en abusassent. Un Prince n'a jamais ce bonheur , à moins qu'il n'ait un cœur assez sensible pour le désirer , & un esprit assez éclairé pour diriger ses choix.

Il est vrai qu'on l'accuse d'en avoir fait
fait

de l'Empire Romain. Liv. VII. 31 ;
fait un bien indigne dans la personne
de Plautien , qui , dit-on , le tyrannisa
lui & l'Empire pendant une longue
suite d'années. Mais outre que
l'histoire de ce Ministre paroît entièrement
calquée sur celle de Séjan , elle est
par elle-même si pleine de contradictions ,
& d'inconséquences dans tous les
Auteurs qui en ont parlé , qu'on peut ,
sans être incrédule , la regarder comme
un roman , ou à-peu-près.

On reproche à Sévere d'avoir eu trop
de complaisance pour sa femme , que
la compagnie des Sçavans , & l'étude
de la philosophie n'empêchoit pas de
se livrer aux plus grands désordres.
Mais s'il l'avoit punie , comment ses
censeurs l'auroient-ils traité ? Ils le
taxent d'avoir été cruel par avarice ,
& ce sont eux-mêmes qui nous apprennent
que jamais l'avidité ne lui fit commettre
aucune injustice.

Une grande preuve que son ame n'en
étoit pas susceptible , c'est l'usage qu'il
faisoit des revenus de l'Empire. Il
augmentoit les gratifications

usitées pour les soldats & pour le peuple. Il donnoit des spectacles avec une magnificence supérieure à tout ce que Rome avoit vu jusque-là. Dans le même tems, sans fouler les sujets, il remplissoit l'Empire d'édifices somptueux, & d'édifices utiles. On cite entr'autres des magasins publics, où il faisoit entrer, dans les années d'abondance, une quantité prodigieuse de grains & d'huile.

Peut-être s'étoit-on déjà relâché sur la précaution qu'avoit eue Trajan de n'en prendre aucune, & de laisser à ce commerce la plus parfaite liberté. Dans ce cas les famines seroient redevenues à craindre. Mais si le préjugé général empêchoit Sévere de faire revivre le seul moyen qui auroit pû les prévenir, il faut avouer au moins qu'il y avoit de sa part bien de la grandeur, de prendre à ses dépens celui qui pouvoit les adoucir.

Il pouffoit ses attentions compatissantes, jusqu'à entretenir dans les villes des Apothicaireries publiques. On y composoit les remedes les plus

de l'Empire Romain. Liv. VII. 315
chers , les plus compliqués (*a*). On
les distribuoit gratuitement à tous ceux
qui en avoient besoin.

Tous ces faits sont attestés par ses
ennemis. Que le Lecteur équitable
les pèse. Qu'il parcoure ensuite toutes
les Histoires anciennes & modernes , &
qu'il voye combien il y trouvera de
Princes , qu'on puisse préférer , ou
même comparer à Sévere.

(*a*) Sur-tout la Thériaque , espèce de
remède plus célèbre qu'utile , qui a eu ,
comme toutes les inventions de la médecine ,
ses tems de gloire & d'obscurité. Elle étoit
alors fort en vogue à Rome , à cause de la
grande estime que Marc-Aurele en avoit
faite toute sa vie.



CHAPITRE XVIII.

Postérité de Sévere. Défauts de ses deux fils. Il meurt en leur laissant l'Empire en commun.

LE plus grand malheur de cet Empereur fut de n'être pas mort sans enfans, & le plus dangereux de ses vices fut une indulgence excessive pour les fils que son mauvais destin lui avoit donnés. Ils étoient deux. L'aîné n'est que trop connu parmi nous sous le nom de *Caracalla*. C'étoit une espèce de sobriquet du même genre que celui de *Caligula*, & qui signifioit à-peu-près la même chose. L'autre se nommoit *P. Septimius Geta*.

Tous deux sont des preuves bien frappantes de l'inutilité de la philosophie, & de l'éducation, pour préserver du vice ceux que le voisinage de la pourpre y livre presque nécessairement. Leur exemple, comme celui

de Néron , de Commode & de tant d'autres , démontre combien il y a d'abus dans ces choix si vantés d'instituteurs célèbres pour diriger l'enfance des Princes. Sévere n'avoit rien épargné pour procurer à ses fils des maîtres dignes de leur emploi , & de sa confiance. Il les avoit choisis , ainsi que Marc-Aurele , sur leur réputation.

D'ailleurs l'Impératrice sa femme entretenoit avec les gens de Lettres une correspondance très-intime. Ils remplissoient sa Cour. Ils étoient les confidens , les instrumens de ses plaisirs. Elle étudioit la philosophie , & ne se plaisoit qu'avec les Philosophes. Sans doute si leurs leçons pouvoient être comptées pour quelque chose quand il s'agit d'inspirer la vertu , Caracalla & Geta auroient été des hommes vertueux. Mais de nouveaux Seneques ne parvinrent , comme on l'a dit , à faire de ces jeunes Princes que de nouveaux Nérons. Malgré des leçons continuelles de sagesse , ils ne prirent de gout que pour le vice. Ce fut au milieu des plus beaux précep-

tes de morale , qu'ils apprirent à pratiquer les derniers excès du crime.

L'aîné s'y livroit avec une impétuosité brutale. Il n'avoit d'autre guide que son tempérament , & d'autres loix que ses caprices. Le second monroit une corruption plus douce. Il aimoit autant le plaisir : mais il y apportoit des ménagemens. Il ne le goustoit qu'avec ce voile qui le rend plus piquant. Il y mettoit un mystere qui annonçoit plutôt une dépravation délicate , que de la disposition à en rougir.

Il étoit naturellement humain , à ce que dit l'histoire. On prétend qu'à l'âge de huit ans il assistoit à un conseil où son pere venoit de résoudre la proscription de quarante Sénateurs. Il parut ému du sang froid avec lequel on condamnoit tant d'hommes à mourir. *Mais , lui dit Sévere , ce sont des ennemis dont je vous délivre. Ont-ils des parens ces ennemis , demanda l'enfant ? Sans doute. En ce cas notre victoire fera donc verser plus de larmes qu'elle ne causera de joie. Voila , suivant Spartien , comment*

de l'Empire Romain. Liv. VII. 319
parloit & raisonnoit le jeune Geta.

Il est visible que cette anecdote est une de celles où l'on fait briller les enfans des Princes, des lumieres de ceux qui les approchent.

Premierement on ne les appelle pas à cet âge dans des conseils aussi sérieux que celui où Sévere ordonnoit tant de massacres. Secondement la gradation des idées dans ce dialogue & sa conclusion, sont autant au-dessus de la portée d'un enfant de huit ans, que les fatigues d'un homme robuste sont au-dessus de sa force. En général tous ces petits prodiges qui ont tant d'éclat dans les Cours, sont produits par la flatterie intéressée des courtisans. Elle sçait bien qu'elle se fera payer cherement par la vanité des peres, de l'esprit qu'elle prête à leurs enfans.

Sévere aimoit tendrement les siens. Il paroissoit embarrassé à faire un choix entr'eux pour sa succession. On entrevoyoit même que faute de pouvoir se décider, il la leur laisseroit par indivis, & que pour n'avantager ni l'un ni l'autre, il tâcheroit de les

faire tous deux régner à la fois. Cette égalité imprudente aigrissoit les jeunes Princes , & se joignant à la différence dans leur maniere d'être vicieux , elle fit naître entr'eux une antipathie invincible. Ils ne pouvoient se souffrir. Leur rivalité éclatoit en tout. Ils étoient déjà ennemis implacables , avant que d'avoir rien à se disputer.

Sévère auroit du prévoir combien son projet pouvoit devenir funeste par cette haine mutuelle. Il est vrai que le droit d'aînesse n'avoit encore rien de fixe chez les Romains , relativement à la souveraineté. Mais la raison engageoit à lui donner une force qu'il ne tenoit encore ni de la Loi , ni de l'usage. Claude & Vespasien en avoient tous deux donné l'exemple. Ils s'étoient aussi trouvés chacun avec deux fils. Ils n'avoient pas hésité à donner la préférence à l'aîné. Un partage ou une association n'auroit pû manquer de causer des troubles dangereux dans l'Empire ou dans la famille régnante.

Sévère avoit l'esprit trop judicieux pour ne pas le sentir. Mais sa ten-

de l'Empire Romain. LIV. VII. 321
dresse l'aveugloit. D'ailleurs en dé-
mêlant le penchant pervers de Cara-
calla , peut-être craignoit-il de livrer
à sa méchanceté son cadet sans dé-
fense. Tibere avoit tué Agrippa , qui
pouvoit conserver des droits au trône.
Néron avoit empoisonné Britannicus.
Caracalla annonçoit les mêmes incli-
nations. Son pere prévoyoit qu'il ne
manqueroit pas de suivre les mêmes
principes. Ce foible pere n'osoit se
résoudre à le priver d'une puissance ,
dont il sentoit qu'il ne tarderoit pas à
abuser. Il crut devoir en armer son
second fils , pour le mettre hors des
atteintes du premier. Il regarda la
pourpre impériale comme une sauve-
garde , capable de lui conserver la vie.

En conséquence de cette politique
peu raisonnée , il voulut que tous
deux lui succédassent , sans préférence.
Mais en aimant sa maison il tenoit
aussi à sa gloire. Il ne vouloit pas qu'on
put lui reprocher d'avoir le premier
démembré l'Empire , dont il avoit
réuni les différentes parties , & d'y
avoir établi deux Empereurs séparés ,
lui qui avoit tant versé de sang pour

y régner seul. Il crut rapprocher les cœurs de ses enfans , en les obligeant de s'asseoir sur un trône commun. Il se flatta d'enchaîner leur haine réciproque , en ne leur laissant qu'un pouvoir égal.

Il renouvella l'idée de ce partage connu par les fables des Grecs , entre les fils d'Œdipe. Il voulut que Geta & Caracalla , comme on le disoit d'Eteocle & de Polinice , jouissent alternativement de la souveraineté , & que chacun eut son jour pour commander. Cet arrangement auroit été imprudent , même en le supposant possible. Il étoit clair qu'il ne pouvoit , en subsistant , manquer d'occasionner des guerres civiles. Nous allons voir par quel attentat Rome fut préservée des suites qu'il devoit naturellement produire.





HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS

D E

L'EMPIRE ROMAIN.

LIVRE HUITIEME.

CARACALLA, XXI. EMPEREUR
regne conjointement avec son frere
Geta, environ 1 an, & 5 ans seul.

CHAPITRE PREMIER.

*Caracalla essaye de se faire proclamer
seul Empereur. Il ne peut y réussir.
Ses dissensions avec son frere. Enfin
au bout d'un an il le fait égorger dans
les bras de leur mere commune.*



CARACALLA n'avoit pas
attendu la mort de son pere
pour faire son apprentissage
de scélératesse & de barba-
rie. On assure que quand Sévere mou-

rut, il y avoit long-tems que son fils s'ennuyoit de le voir vivre. On dit même qu'il essaya plusieurs fois, & une entr'autres sous les yeux d'une armée entiere, de se délivrer de cet obstacle importun. On lit dans Dion que tous deux se trouvant en Angleterre à la tête des troupes Romaines, prêts à choquer les barbares, Caracalla tira son épée pour percer son pere; que celui-ci s'en apperçut, évita le coup, & se contenta, après être rentré dans le camp, de se coucher, pour faire plus à son aise une remontrance pathétique au jeune parricide. Pour réfuter ce récit bien plus incroyable encore qu'odieux, il suffit d'en nommer l'auteur.

Ce qu'on peut entrevoir de certain, c'est que Caracalla laissoit échapper des marques d'un caractère aussi ambitieux que féroce. Il lui tardoit de se voir en liberté de le manifester sans gêne, & la vie trop longue de son pere l'incommodoit.

Quand il l'eut perdu, il se retrouva encore à-peu-près dans la même contrainte. Il ne s'accoutumoit pas à l'i-

de l'Empire Romain. Liv. VIII. 325
dée de se voir un égal. Ce frere , Em-
pereur comme lui , aimé plus que lui
des troupes , des Ministres & même
des peuples , étoit à ses yeux un objet
d'effroi. Il essaya d'abord de faire an-
nuller par les soldats l'article du testa-
ment de son pere , qui partageoit
l'Empire sans le diviser. Il voulut leur
insinuer de ne reconnoître que lui.

Mais Geta avoit aussi ses créatu-
res. Il étoit entouré de partisans , que
le soin de leur fortune lioit à la sienne.
Ils sentoient que leur maître n'avoit
pas d'autre asyle que le trône , & que
l'instant de sa destitution seroit celui
de sa mort. Leur intérêt les rendoit
aussi clairvoyans pour prévoir ses dan-
gers , qu'actifs pour les écarter. Ils se
répandoient dans l'armée. Ils y fai-
soient valoir le respect dû aux der-
nieres volontés de l'Empereur mort.
Ils excitoient la compassion pour un
jeune Prince qu'on ne cherchoit à
éloigner du trône que dans le dessein
de le faire périr.

Ils appuyoient ces raisons assez foi-
bles aux yeux de la multitude , par
d'autres motifs tout autrement puis-

fans. Ils la flattoient par des promesses pour l'avenir , & par des libéralités présentes. Ils parvinrent ainsi à l'émouvoir. Les soldats se déclarèrent protecteurs de Geta. Ils voulurent le voir installer comme son frere. Ils les reconnurent tous deux pour Empe-reurs le même jour , & Caracalla , déconcerté par un accord si unanime , sembla se désister de ses projets.

Il ne tarda pas à les reprendre. L'attachement qu'on marquoit à son frere , lui paroissoit un affront pour lui. Il ne l'envisoit qu'avec des yeux jaloux & furieux. Leurs amis communs , leur mere sur-tout , ménageoient de tems en tems des reconciliations apparentes. Geta , plus doux ou plus politique , s'y prêtoit de bon cœur. Caracalla n'y entroit que malgré lui. En serrant la main de son frere il méditoit sa perte. En le pressant entre ses bras , il lui juroit une inimitié irréconciliable.

Ces dissensions funestes éclaterent sur-tout à Rome , quand ils y furent revenus avec le corps de Sévere. Alors leur ressentiment s'aigrit encore par

l'ambition. Le désir de régner devint plus vif dans le centre de l'Empire. Ce que l'un faisoit, l'autre vouloit le défaire. Ils avoient chacun leurs gardes, leur palais, leurs Officiers. Ils ne se voyoient que dans les jours d'éclat, & toujours avec des défiances injurieuses, pour celui des deux qui n'avoit pas de mauvais desseins.

Ennuyés d'un état si cruel pour l'un & pour l'autre, ils projetterent, s'il en faut croire les Historiens, un partage qui auroit été plus raisonnable, mais peut-être aussi dangereux que l'ordre établi par leur pere. Geta, consentoit à régner en Asie. Il promettoit d'abandonner à son frere l'Europe & l'Afrique, excepté l'Égypte, & son dessein étoit de tenir sa Cour à Alexandrie.

Caracalla ne s'en éloignoit pas. Lassé de désirer un crime qu'on l'empêchoit de commettre, il auroit cru gagner à l'éloignement de son frere, presque autant qu'à sa mort. Il étoit prêt de signer le traité de partage : & il faut avouer que si cette division

avoit pû dans la fuite devenir préjudiciable à l'Empire , elle auroit été du moins avantageuse pour ses maîtres actuels. Julie leur mere n'avoit pas d'autre parti à choisir que de la favoriser , si elle avoit voulu les conserver tous deux. Cependant par une suite du préjugé dont j'ai déjà parlé , elle s'y opposa avec toute la Cour. Le démembrement de la domination Romaine paroissoit un attentat contre ses Loix. Plutôt que de donner les mains à une séparation qui devint enfin nécessaire , on préféra d'exposer Rome au scandale de voir un de ses Princes égorgés par l'autre.

Elle eut bientôt dans son enceinte cette scene déplorable. Caracalla résolu à périr ou à régner seul , désespéré des obstacles qu'opposoit à ses desseins la défiance de Geta , lui fit un jour proposer de se rassembler dans le cabinet de leur mere , pour y travailler de bonne foi à une réconciliation solide. Julie appuya cette idée. Elle étoit trompée elle-même : elle aida à tromper l'infortuné Geta. Il

de l'Empire Romain. LIV. VIII. 329
se rendit sans précaution dans cette
chambre, où il croyoit être gardé
par l'amour maternel.

Caracalla l'avoit entourée de soldats à lui. Dès que son frere y fut entré, il leur fit un signe. Ils accoururent & le percerent dans les bras de Julie, où il avoit cherché un asyle. Le cruel Empereur les animoit. Il vit sans inquiétude sa mere elle-même blessée d'un coup qu'elle avoit voulu parer. Il insultoit aux cris du malheureux qu'on égorgeoit sur son sein, & il ne sortit pas qu'il ne fut bien assuré de sa mort.

Il ne lui en couta que de l'argent, pour faire ratifier ce fratricide par les soldats. L'histoire ne fait pas en cette occasion mention du Sénat. Le Prince auroit pû cependant en obtenir l'approbation à meilleur marché. Mais l'excès d'avilissement où étoit tombée cette compagnie, l'empêcha d'en rechercher les suffrages. Il se contenta de l'informer du meurtre, sans exiger qu'elle l'autorisât. Elle ne l'auroit pas refusé s'il en avoit paru curieux. Mais elle étoit méprisée au point que

330 *Histoire des révolutions*
le crim^e même dédaignoit sa protection. Ce fut sa bassesse qui lui épargna ce surcroît d'ignominie.

CHAPITRE II.

Tyrannie de Caracalla. L'usage des délations s'éteint entierement sous son regne. On y substitue sous lui & sous ses successeurs les condamnations arbitraires.

LE regne de Caracalla rappelle ceux de Commode, de Néron, de Caligula. C'est la même fureur, la même prodigalité, & enfin le même châtiment. Je ne m'arrête point à ces horreurs déplorables. Il n'est que trop facile de s'en faire une idée. Elles rempliroient des volumes, sans apprendre rien autre chose que l'abus du pouvoir, & le malheur des hommes. D'ailleurs les Historiens qui nous les ont conservées, ont chargé un fonds vrai, de tant de circonstances révoltantes, qu'il faudroit à chaque

de l'Empire Romain. LIV. VIII. 331
trait une longue discussion pour l'éclaircir & le rendre probable.

Il suffit donc de sçavoir que Rome soumise pour la troisième fois à un élève de la philosophie, eut encore lieu de regretter amèrement que tant de connoissances inutiles eussent éclairé son esprit, sans réformer son cœur. Ce qui distingue particulièrement son regne, ce sont trois innovations importantes dont il fut l'époque, & qui eurent dans la suite les plus fortes influences, soit sur le gouvernement, soit sur l'état même de l'Empire.

Le premier, c'est l'abolition entière de ce qu'on avoit si long-tems appelé à Rome *les Délateurs*. Nous avons vu comment cette espèce odieuse de satellites des tyrans, s'étoit élevée & enrichie en servant leur fureur. La constitution de l'Empire obligeoit alors de l'autoriser. Elle servoit même à entretenir un peu le goût de l'éloquence.

L'envie d'attaquer engageoit les délateurs à cultiver le talent de la parole. Ils exerçoient leur esprit, com-

me un oiseau de proie aiguise ses ferres & son bec. La nécessité de répondre aux accusations ne permettoit pas à ceux qui pouvoient y être exposés, de négliger un talent capable de devenir un jour leur ressource. C'étoit une arme à l'usage des deux partis. Le crime & la vertu pouvoient également l'employer. On travailloit donc de part & d'autre à se rendre éloquent, & du despotisme affreux des Césars, naquit au moins ce bien, que l'art de parler avec dignité n'éprouva pas une chute aussi rapide que les autres arts.

Trajan, Adrien & Antonin, lui portèrent involontairement une rude atteinte. Ils accélérèrent sa dégradation, en supprimant les dangers qui l'avoient soutenue. On ne craignit plus sous eux de voir sa vie dépendre d'une dénonciation exprimée en beaux termes. Ils restreignirent les accusations aux fautes réelles, & il s'agit alors beaucoup moins de disserter avec adresse sur des preuves douteuses, que d'en apporter de solides. On se relâcha donc sur des études qui paroiss-

de l'Empire Romain. LIV. VIII. 333
soient peu utiles. On oublia les
moyens de se précautionner contre
des périls qu'on ne craignoit plus.

Quand les périls commencèrent à
renaître sous Commode, l'arme né-
cessaire pour les écarter étoit rouillée.
Marc-Aurele avoit glacé les esprits
par le gout de la philosophie. Elle
leur avoit fait contracter une roideur,
une inflexibilité, une sécheresse qui est
la mort de l'éloquence. On ne sçavoit
plus ni porter les coups, ni les parer,
& s'il se retrouva encore quelques dé-
lateurs, ils exerçoient leur métier sur
la tradition de leurs ancêtres, plus que
d'après leur propre capacité, comme
ceux qu'ils mettoient en danger s'en
défendoient plus par la bonté de leur
cause, que par celle de leurs dis-
cours.

Insensiblement les premiers s'en-
nuoyerent d'une méthode qui les fati-
guoit sans fruit. Sévere les employa
peu, & ils retomberent dans leur in-
dolence. Quand Caracalla eut besoin
de leurs services, ils se trouverent
hors d'état de les lui rendre. Il prit
le parti de s'en passer. D'ailleurs il

ne s'accommodoit pas de cette forme dans l'instruction des procès , quoique l'événement en fut toujours à sa disposition. L'égalité entre l'accusateur & l'accusé lui déplaisoit. Il croyoit gagner du tems en les empêchant tous deux de parler.

Déformais les délateurs ne furent plus que des espions & de faux témoins. On déferoit l'homme qu'on vouloit perdre. On l'arrêtoit , on le condamnoit , on l'exécutoit presque à la fois. Les soldats redevinrent , comme ils l'avoient été quelquefois , les ministres de la vengeance du Prince & de ses favoris.

Cette maniere de se débarrasser des gens qu'on n'aimoit pas , se fortifia sans retour sous les successeurs de Caracalla. Soixante ans de troubles , de guerres civiles où ils étoient eux-mêmes exposés sans cesse à périr , & où ils perdoient effectivement souvent la vie , ne leur permettoit pas de ménager celle des citoyens. Ils tuoient , ils étoient tués , & au milieu de cette confusion effrayante , les restes même des anciennes formalités disparurent.

Ce ne fut que sous Constantin qu'on recommença à lui en substituer de nouvelles. Il fut le premier César qui remit de l'ordre dans les Tribunaux : mais c'étoit un ordre entierement différent de celui que suivoient les premiers Romains. Les Empereurs qui les avoient remplacé, n'adoptoient pas plus leurs principes, qu'ils ne méritoient de porter leur nom.

CHAPITRE III.

Caracalla altère les monnoies. Il abolit la distinction entre les sujets & les citoyens de l'Empire. Il rend commun indistinctement le droit de cité.

UN second changement intéressant introduit par Caracalla dans l'administration, regarde les monnoies. Il est sûr qu'il en affoiblit le titre. Il en changea la valeur. Il répandit dans le public une prodigieuse quantité de billon & de pièces fausses. Toutes les circonstances de cet événement de-

vroient nous être connues. Ce seroit un objet singulièrement curieux , & peut-être même des lumières sur cet article seroient-elles aussi utiles que piquantes.

Mais nous en voudrions vainement espérer. Les misérables Historiens du tems font des harangues prolixes , des dissertations dégoûtantes sur mille petiteesses , que la postérité doit ignorer ou dédaigner. Les grands sujets , ceux qui pourroient flatter l'envie de sçavoir des gens raisonnables , & les dédommager de leurs travaux , Dion , Hérodien , Lampride , &c. les laissent dans l'obscurité la plus profonde. S'ils en disent un mot , ce n'est qu'en passant. Le peu qu'ils nous en apprennent , ne sert qu'à faire sentir avec plus d'amertume l'ignorance où ils nous abandonnent.

Ainsi Dion raconte que Caracalla ne laissoit presque passer dans l'Empire que du plomb argenté , ou du cuivre légèrement doré , au lieu des métaux dont ceux-là n'avoient que l'apparence. Il réservoir , dit-il , l'or & l'argent le plus pur , pour les barbares

de l'Empire Romain. Liv. VIII. 337
bares de qui il achetoit la tranquillité par des tributs.

Mais quel ébranlement ne devoit pas causer dans l'Etat une pareille manœuvre ! Quelle agitation dans le commerce ! Quel discrédit , quelle défiance dans toutes les façons de contracter entre les particuliers ! Quel relâchement dans toutes les parties de l'administration ! Il devoit en résulter un désordre aussi affreux qu'universel. C'est cependant sur ces détails que l'Histoire ne nous a pas conservé la moindre lumière.

M. le Président de Montesquieux semble supposer que ces opérations violentes pouvoient se faire sans trouble avant l'invention du change. De la manière dont il en parle (*a*) , on croiroit qu'il ne les trouve dangereuses , que depuis que ce raffinement de l'agiotage est devenu un des secrets , ou plutôt un des ressorts des gouvernemens modernes. *Le change*, dit-il, *a ôté les grands coups d'auto-*

(*a*) *Esprit des Loix* , l. 22 , chap 13.
Tome II. P

rité, ou du moins le succès des grands coups d'autorité. Je ne sçais, mais il me semble qu'il y auroit bien des choses à dire sur cette assertion de M. de Montesquieux.

Elle donne à entendre que les grands coups d'autorité dans les monnoies, leur altération successive, réussissoient aux Empereurs Romains, & qu'ils en étoient redevables à l'ignorance du change, ou à sa nullité. Ni l'un ni l'autre n'est vrai. Le change n'étoit pas inconnu, à beaucoup près, du tems des Empereurs, & le procédé violent qu'ils se permettoient sur les monnoies, ne leur réussissoit pas mieux qu'il ne réussiroit aujourd'hui. Il produisoit alors au moins le même effet qu'il produiroit encore de nos jours, si l'on avoit l'imprudence de l'employer. C'est même cet effet funeste qui venant se joindre à tous les maux dont l'Empire étoit accablé dès long-tems, les rendit bientôt incurables. Il porta dans tous ses membres une cangrene, qui en amena enfin la dissolution.

Quand je dis que le change étoit connu, je n'entends pas qu'il y eut des

gazettes d'un style barbare, où parmi beaucoup de mensonges on trouvât quelquefois des avis réels & utiles. Je ne veux pas dire qu'on fut informé à point nommé de ce que perdoient les effets d'un pays, en les transportant dans un autre. Je soutiens seulement qu'il y avoit entre les denrées de l'Empire & celles de ses voisins, avec qui il commerçoit, une balance effective qui en régloit le prix réciproque.

Du moment que deux États ont ensemble des relations, soit en productions naturelles, soit en espèces, le change s'établit. Il se fonde sur des conventions imperceptibles, & cependant très-bien combinées. Il n'échappe pas aux yeux intéressés à le suivre. Sa mesure est la quantité des marchandises que l'on tire d'un côté & que l'on fournit de l'autre. Leur abondance, ou leur rareté, en fait hausser ou baisser la valeur. Voilà un change très-réel. La seule différence qui existe à cet égard, entre les tems dont je parle ici & les nôtres, c'est que le change aujourd'hui roule presque uniquement sur le papier, &

340 *Histoire des révolutions*
qu'alors il n'avoit précisément pour
objet que les espèces.

De-là même suit une conclusion
bien opposée à celle de M. de Mon-
tesquieu. C'est que les variations dans
la valeur ou la bonté des monnoies
devoient avoir des effets encore plus
rapides & plus nuisibles qu'ils n'en
auroient aujourd'hui. Le papier est
pour nous une ressource qui fixe &
qui concentre les métaux, en don-
nant lieu d'éviter leur déplacement.
Un Prince qui dénatureroit ses espé-
ces, ne s'appauvrirait pas beaucoup
plus pour cela. Il ne ferait que procu-
rer à son papier une moindre valeur
chez l'étranger. Il le décréditerait sur
un taux proportionné à la dégradation
qu'auroit soufferte sa monnaie, & ce
taux serait bientôt fixé.

L'effet de cette politique serait seu-
lement de diminuer pour quelque
tems l'influence des Négocians ses su-
jets à la bourse des villes de commer-
ce, & d'obliger les Négocians étran-
gers à de nouveaux calculs. Mais on
n'en ferait pas plus avide de lui re-
tirer ce qui pourroit rester dans ses

Etats de bonnes espèces. Pourvu qu'il fut d'ailleurs maître d'un pays fertile & abondant par lui-même, l'altération des monnoies pourroit n'être de sa part qu'une démarche inconséquente, sans utilité considérable, comme sans danger prochain.

Il n'en étoit pas de même à Rome aux troisiéme & quatriéme siècles, ou long-tems après. On n'y avoit pas l'usage du papier, qui avilit, pour ainsi dire, les métaux, qui en détourne l'attention du public. Le premier instant où l'on s'appercevoit d'un affoiblissement dans la monnoie, étoit un signal pour les naturels de l'Empire, de cacher, d'enfouir les bonnes espèces dont ils étoient possesseurs, & pour les Nations étrangères de contre-faire promptement cette monnoie infidèle, pour la rendre aux Romains, en même-tems qu'elles refusoient de la recevoir d'eux.

Cette position produisoit deux inconvéniens terribles, le haussément des impôts, & la nécessité de réserver, comme l'a remarqué Dion, l'or & l'argent pur pour les barbares, pour

les ennemis qu'on vouloit calmer par des présens, tandis qu'il falloit forcer les sujets à recevoir ce billon décrié, qui annonçoit & entretenoit l'indigence de l'Etat.

Il est triste qu'une main habile n'ait pas entrepris de faire voir la liaison qu'eut dans l'Empire cette politique funeste, avec les autres causes de sa décadence. Sur cet article, comme sur tant d'autres, nous sommes réduits à de vains regrets. Les Historiens, ainsi que je l'ai déjà fait observer plus d'une fois, ne sont ni instruits, ni jaloux d'instruire. Les anciens, plus à portée des ressources en ce genre, n'en ont pas fait usage; & les modernes, plus occupés à répéter ce qu'ont dit leurs prédécesseurs, qu'à examiner ce qu'ils auroient dû dire, s'apperçoivent rarement de cette négligence.



CHAPITRE IV.

Troisième changement introduit par Caracalla dans l'Empire. Il rend le droit de Cité commun indistinctement à tous les sujets de Rome.

LE changement dans la forme des accusations n'étoit pas un bien. On n'avoit fait qu'ôter aux délations leur appareil. La réalité n'en subsistoit pas moins. Ceux qui exerçoient cet horrible métier n'étoient pas condamnés au silence. On leur permettoit seulement de parler plus bas , & ils n'en devenoient que plus dangereux.

L'altération des monnoies étoit un mal. Elle fatiguoit l'Empire sans servir l'Empereur. Elle jettoit les peuples dans l'incertitude. Elle leur causoit un embarras cruel , sans soulager l'Etat. C'étoit un fléau qui l'accabloit , sans y produire la moindre apparence de bien. On ne peut pas en dire autant d'une troisième ordonnance de

Caracalla , qui admit au nombre des citoyens de Rome , ceux qui n'en avoient été jusques-là que les sujets.

Il est bien étonnant qu'on osât encore être jaloux de ce nom de citoyen. Dans Rome libre , dans Rome prête à devenir la maîtresse du monde , ou jouissant de ses conquêtes , ce titre faisoit entrer en partage de la souveraineté. Un citoyen se croyoit , avec raison , au-dessus des Rois que sa patrie détrônoit. Il ne vouloit communiquer ni ses prérogatives , ni la noblesse dont elles étoient la suite , aux peuples que ses armes subjugoient.

On leur ôtoit leurs Princes. On les réduisoit à recevoir avec respect les ordres d'un Consul ou d'un Pro-Consul. On se gardoit bien de les mettre en état de pouvoir ou nommer eux-mêmes ces Magistrats , ou le devenir un jour. La splendeur de Rome rejaillissoit alors sur ceux qui avoient le droit de l'habiter. L'univers ne voyoit rien de si brillant que le titre de citoyen Romain. Les Rois en ornoient leur couronne. Ils en étoient plus jaloux que de leur diadème.

Quand ensuite Rome eut des Rois déguisés sous le nom d'Empereurs, tout son éclat se concentra autour de ces heureux despotes. Son élévation les mit au premier rang de l'humanité. Ils formerent sur la terre une classe à part, à laquelle rien ne pouvoit être comparé.

Insensiblement la grandeur des Césars fit la bassesse de leurs sujets. La disproportion devint immense entre ces deux extrémités. Il n'y eut plus dans l'Empire qu'un Maître & des esclaves. Les titres de la liberté ne désignèrent que la servitude. Le nom de citoyen, après avoir signifié long-tems des hommes libres, faits pour dominer la terre, ne se donna plus qu'à des bourgeois avilis. Ils continuèrent à le porter malgré sa dégradation, comme on voit quelquefois des mendiants couverts de haillons, qui font les restes d'une étoffe magnifique & précieuse.

Dans cet état cependant on s'en montrait encore avide. Les Empereurs l'accordoient quelquefois à des peuples étrangers sur des sollicitations

réitérées. Celui de Rome encore fier dans son humiliation , murmuroit de se voir des compagnons appelés à partager sa bassesse. Il n'adoptoit qu'avec répugnance ces nouveaux Romains. Il redoubloit son mépris pour ceux qui ne l'étoient pas encore devenus. C'étoient des vers qui disputoient à d'autres vers le nom d'insectes , & le droit de ramper comme eux.

Caracalla ne ménageoit personne. Il fut choqué de ces différences entre des ordres que son despotisme confondoit. Il voulut mettre une parfaite égalité parmi ceux que son oppression accabloit également. Il communiqua le titre de citoyen à tous les peuples qui étoient soumis à l'Empire , & la cité n'eut plus d'autres bornes que celles de l'Etat.

Cette innovation produisit , comme tous les établissemens humains , des biens & des maux. On dit que ce qui décida le Prince à l'appuyer , ce fut l'envie d'augmenter ses revenus. Les citoyens , dit-on , payoient des taxes dont les sujets étoient exempts. Ainsi le bienfait de Caracalla devenoit une

de l'Empire Romain. Liv. VIII. 347
charge pour les derniers , plutôt qu'un
présent.

En ce cas il se seroit conduit avec
prudence. Il y avoit évidemment de
la sagesse & de l'équité à abroger une
distinction qui soumettoit les descen-
dans des vainqueurs à des fardeaux
que ne portoit pas la postérité des
vaincus. Il y en auroit eu davantage
sans doute à les en délivrer tous sans
distinction , & à rendre la franchise
commune , plutôt que l'accablement.
Caracalla se seroit fait plus d'honneur
en ôtant les charges , qu'en suppri-
mant les exemptions. Mais puisque sa
façon de gouverner ne permettoit pas
une réforme aussi avantageuse , le parti
qu'il prit étoit le seul qu'il pût & qu'il
dût prendre. Il n'étoit pas juste que les
Romains naturels ou incorporés , fus-
sent écrasés , plus que des étrangers
qui ne tenoient à Rome que par une
soumission involontaire.

Quelles que fussent les vues qui di-
rigerent sur cet article la politique du
fils de Sévère , il est sûr qu'elle accé-
lèra beaucoup la dégradation de Ro-
me. Elle accoutuma peu-à-peu les

Princes & les peuples à ne plus regarder l'Italie comme le centre de l'Empire. Les barbares qui ne tarderent pas à en déchirer les frontières, mirent les Empereurs dans la nécessité de résider hors de leur capitale. Ceux-ci voyant que tout ce qui les entouroit étoit Romain, se trouvoient toujours chez eux à quelque distance qu'ils fussent de Rome. Ils s'habituerent à ne plus la regarder comme leur véritable patrie. Ils ne sentirent aucune envie d'y retourner. Ils s'affectionnerent à plusieurs villes de l'Asie ou des Gaules, qu'ils embellirent, & le Tibre abandonné rappella en vain des Maîtres dédaigneux qui ne lui montroient plus que de l'indifférence.



CHAPITRE V.

Goût de Caracalla pour les voyages , & pour les réceptions trop somptueuses. S'il est vrai qu'il ait pû , comme le dit l'Histoire , livrer la ville d'Alexandrie au pillage , & en faire égorger tous les habitans.

EN préparant à ses successeurs un prétexte pour s'éloigner de Rome, Caracalla leur en donnoit l'exemple. Presque tout son regne se passa à parcourir les différentes parties de l'Empire , & à en combattre les ennemis avec peu de succès , sans que la guerre interrompît ses débauches , ou que les voyages pussent suspendre sa cruauté. Il se faisoit un plaisir de visiter successivement toutes les Provinces soumises à son pouvoir. Mais , si l'on s'en rapporte aux Historiens , elles acheminoient chèrement l'honneur de recevoir leur maître dans leur enceinte.

Je ne parle pas ici des vexations

passagères qu'occasionne presque toujours aux villes l'entrée des Souverains. On sçait assez qu'en général dans ces occasions l'appareil des fêtes est un vernis dont se servent ceux qui commandent pour cacher la misère publique. On oblige les peuples à prendre l'extérieur de la joie. On les mène en ordre & par force à des réjouissances , comme on conduit de mauvais soldats à une bataille. Ceux qui président aux préparatifs de ces réceptions oublient que dans tous les genres, la moindre idée de contrainte flétrit le plaisir. Ils ne songent pas que quand les honneurs sont exigés comme une dette , ils deviennent presque aussi accablans pour ceux qui les essuient, que pour ceux qui les rendent. Les Princes s'en dégoûteroient bientôt , s'il étoit possible de leur persuader que la joie & le bruit sont deux choses très-différentes , & qu'il n'y a de vrais plaisirs que ceux qui ne courent rien.

Le cœur de Caracalla n'étoit pas fait pour s'ouvrir à une réflexion délicate. Il lui falloit du mouvement & du fra-

de l'Empire Romain. LIV. VIII. 351
cas. Il ne jugeoit de sa grandeur que par l'embarras qu'entraînoit sa présence. Pour se mettre en état de savoir si une fête étoit digne de lui, il auroit voulu être instruit de ce qu'elle coutoit, & une magnificence ennuieuse, une somptuosité folle, obtenoit toujours la préférence dans son esprit sur des transports naïfs qui n'étoient accompagnés que d'une sage économie.

Cette erreur auroit été un petit mal, si elle n'avoit occasionné aux peuples que la perte de leur argent. Mais à des idées fausses ce Prince joignoit des caprices cruels. La ville d'Alexandrie, si l'Histoire mérite à cet égard quelque espece de foi, en fit une terrible expérience.

Il y avoit long-tems que Caracalla déshiroit de la voir, & ce désir étoit en lui le fait d'une imagination bien singulièrement frappée. Il avoit conçu pour Alexandre une estime, un respect qui alloit jusqu'à l'extravagance. Il se proposoit de ressembler en tout à ce conquérant. Il portoit des armes semblables. Il se faisoit ériger des sta-

tues qui représentoient d'un côté son profil , & de l'autre celui du Prince Grec. Il avoit , dit-on , créé une phalange , où il ne recevoit que des soldats nés dans la Macédoine. Il n'en donnoit les emplois qu'à des Officiers assez complaisans pour porter le nom de quelqu'un de ceux qui , suivant la tradition historique , avoient servi dans ce Corps fameux sous le vainqueur des Perses.

Après ces détails on ne fera pas surpris qu'il ait cédé à l'envie de voir le monument le plus glorieux pour la mémoire du Héros qu'il révéroit. Il se transporta donc à Alexandrie suivi d'un cortège qui pouvoit passer pour une véritable armée. Il y fut reçu avec l'éclat qu'exigeoit son goût , & que comportoit l'opulence de la ville. Il s'y promettoit le séjour le plus flatteur : mais il éprouva bien-tôt qu'il s'étoit trompé. Cette capitale de l'Egypte , peu faite à la présence d'une Cour , n'en avoit pas pris les mœurs. C'étoit le commerce qui la faisoit fleurir. Ses habitans enrichis par ce moyen s'étoient accoutumés à une indépen-

dance voluptueuse. Ils aimoient avec passion toutes les espèces de plaisirs, & la liberté mordante qui en est souvent le fruit. Leur principale occupation étoit de recueillir ou de répandre des épigrammes, des contes plaisans, des jeux de mots malins. Rien ne les flattoit plus que ces traits cachés & cruels si connus parmi nous sous le nom de Vaudeville. Ils y reussisoient, & leur supériorité en ce genre étoit pour eux une raison de plus pour les aimer.

La pompe qui entouroit Caracalla, avoit d'abord produit sur eux son effet ordinaire. Elle les avoit étourdis. Ce nom d'Empereur, le concours de tant de troupes employées au service d'un seul homme, la fatigue des préparatifs destinés à accompagner son entrée avoient paru leur fermer la bouche. Mais quand on eut vu de près ce que c'étoit qu'un Empereur Romain & sa Cour; quand on se fut familiarisé avec ces objets qui gagnent toujours à rester dans un certain éloignement, (a) la surprise qu'ils avoient

(a) Cui major ex longinquo reverentia. Tac.

inspirée fit place à l'envie de les apprécier. On se permit de les critiquer avec d'autant plus d'aigreur & de malignité, qu'on se reprochoit de les avoir respectés plus mal à propos.

Par malheur dans Caracalla & ce qui l'environnoit, tout prêtoit à des plaisanteries, & même à des satires. Son premier Ministre avoit été Charlatan, & son Préfet du Prétoire Comédien. Le reste de ceux qui paroissent avoit le plus de part à son amitié n'étoit pas mieux choisi. Ses confidens, ses favoris étoient des misérables couverts de crimes & d'opprobres. Il sembloit qu'il s'appliquât à chercher dans la fange de Rome ce qu'elle avoit de plus méprisables sujets, pour les élever à la tête de l'Etat.

Lui-même n'avoit en sa faveur ni les avantages de l'esprit, ni ceux de la figure. Il étoit petit : il avoit l'air foible & malsain. Quand les Alexandrins témoins de ses travers en tout genre, se rappelloient le meurtre de son frere & les autres preuves qu'il avoit données d'un caractère impitoyable ; quand ils le voyoient ne se livrer

de l'Empire Romain. Liv. VIII. 355
qu'à des occupations avilissantes, & ne
trouver d'amusemens que dans des
exercices au-dessous de son rang, ils
s'indignoient d'apprendre qu'il osât
avec une ame aussi noire & un es-
prit aussi bas, dans un corps aussi mal
fait, se piquer de ressembler à leur
fondateur. Ce parallele singulier étoit
pour eux une source inépuisable de
railleries. Ils s'égaioient sans ménage-
ment aux dépens du Prince & de ses
Ministres.

Ceux-ci révoltés contre des sorties
d'autant plus piquantes qu'elles étoient
plus fondées, les préparoient sourde-
ment à la vengeance. Elle fut horrible,
& telle que des cœurs comme ceux-
là pouvoient l'imaginer. Ils pronon-
cerent, dit l'histoire, une proscription
générale contre la ville & ses habitans.
Elle fut livrée à un massacre universel
sur un commandement en forme de
l'Empereur. Les soldats eurent ordre
de piller & d'égorger tout sans distinc-
tion.

La rage du tyran & de son Conseil
ne se borna pas même à cette exécu-
tion sanglante. Il supprima tous les

privilèges de la ville. Il en abbatit les édifices publics. Il ne se crut vengé que quand il put insulter à ses ruines. Il triompha alors hautement de la voir dans un état où l'auroient à peine réduite les ennemis les plus barbares.

Voilà ce que racontent Dion , Herodien , &c. Si le fait étoit vrai , la saint Barthelemi ne seroit pas la premiere conspiration formée par un Souverain contre ses Sujets. Le malheur qu'éprouva la France dans cette journée déplorable cesseroit d'être une preuve unique de fureur & d'inhumanité. Charles IX ne seroit pas le premier Prince qui auroit souillé ses yeux du sang des peuples dont il avoit juré d'être le pere. Nos ancêtres , sans échapper à la honte d'avoir suivi un exemple affreux , auroit de moins celle de l'avoir donné. Ce seroit, il est vrai, une triste consolation : mais, toute foible qu'elle est , peut-être une critique severe réussiroit-elle à nous l'ôter.

Je sçais qu'on se résoudroit difficilement à ne pas croire un pareil trait raconté avec les détails les plus importants par des Historiens contemporains.

Aussi je ne songe pas précisément à en nier la possibilité. Je me contente de remarquer que la raison fournit des armes bien fortes pour en combattre la vraisemblance.

Premierement il est singulier que les mêmes Ecrivains à qui nous devons la connoissance des efforts que fit Caracalla pour détruire Alexandrie, nous aient aussi conservé la mémoire des bienfaits dont il la combla. C'est à côté du récit de ses défastres qu'on trouve celui des graces qu'elle obtint, dit-on, de son implacable persécuteur. Les Egyptiens toujours dédaignés par leurs maîtres, étoient presque aussi méprisés des Romains que les Juifs. Il suffisoit d'être né sur les bords du Nil pour se voir exclure de toute charge distinguée sur ceux du Tibre. Rome renfermoit dans son Sénat des sujets de toutes les Nations qui lui obéissoient, excepté de celle-là. Caracalla, suivant Dion, fut le premier Prince qui leva pour elle cette barriere desonorante. Son pere avoit créé dans Alexandrie un Sénat national. Il en

358 *Histoire des révolutions*
admit les membres dans celui de Rome.

Dion ne dit point, il est vrai, si ce fut avant ou après le prétendu massacre : ainsi ce n'est pas une preuve décisive que cette tragédie révoltante n'ait pas eu lieu. Mais quoique le bienfait ait pû être antérieur au châ-timent, & que l'un par conséquent ne contredise pas l'autre d'un façon précise ; cependant un Ecrivain qui parle de tous deux à la fois, sans même en désigner la date, devient par cela seul coupable d'une négligence qui suffit pour le rendre suspect en tout.

Secondement, sur le tableau qu'on nous fait de la désolation d'Alexandrie, on est autorisé à croire qu'elle devoit être presque anéantie, si réellement elle l'avoit éprouvée. Le ressentiment des Empereurs Romains en ce genre avoit des suites terribles & même irréparables. L'histoire parle de plusieurs autres villes bien moins cruellement traitées, & qui pourtant ne purent jamais se reléver de leur chute. Les Princes qui succédoient à leurs des-

tructeurs se croyoient intéressés à ne pas laisser abolir des monumens de vengeance qui apprenoient à redouter leur trône. On éternisoit l'humiliation de ces malheureuses cités. Elle devenoit une espèce de secret d'Etat, & en peu de tems quelques-unes des bourgades voisines enrichies de leurs pertes, se trouvoient assez puissante pour les faire oublier. Alors la saine politique parloit en faveur de ces dernieres. Elle empêchoit qu'on ne songeât à favoriser le rétablissement de celles dont elles occupoient la place.

On ne voit pas qu'Alexandrie ait rien éprouvé de tout cela. Ni sa gloire, ni sa puissance, ni son commerce ne semblent avoir souffert d'interruption. Très-peu de tems après, & même sans aucun intervalle, elle se retrouve, comme auparavant, la seconde ville de l'Empire, par la grandeur & l'opulence, sans qu'on sçache comment elle pût éluder l'espèce d'anathême dont Caracalla l'avoit frappée, ou guerir les plaies effroyables dont il l'avoit couverte.

Si Macrin, assassin & successeur de

ce Prince , s'attacha à protéger une ville que son ennemi avoit détruite , c'étoit un second événement assez intéressant pour que l'Histoire n'oubliât pas de le mettre à la suite du premier. Si, en suppléant à son silence, on aime à imaginer qu'Alexandrie dut sortir de ses ruines par le secours de cet usurpateur , comment supposer qu'Héliogabale vainqueur de Macrin, & partisan outré de Caracalla n'eut pas pris plaisir à détruire l'ouvrage de l'un , en confirmant celui de l'autre ? Sans doute cet imitateur fougueux d'un tyran dont il prétendoit être le fils , se seroit fait un devoir de replonger Alexandrie dans la bassesse à laquelle l'avoit condamnée celui qu'il reconnoissoit pour son pere.

Il en auroit renouvelé la désolation : ou si des raisons de politique qu'il n'étoit cependant guère capable d'écouter, avoient eu pour cette fois le pouvoir de l'en détourner , l'Histoire auroit encore du en rendre compte. Elle ne l'a point fait. En songeant à son peu d'exactitude sur des circonstances essentielles , absolument irréparables

de l'Empire Romain. Liv. VIII. 361
parables des faits qu'elle raconte, n'est-il pas permis de s'en défier aussi, même sur le fonds ?

Nous voyons aujourd'hui la Rochelle riche & commerçante. Elle a un Maire avec des privilèges. Nos Historiens nous apprennent qu'elle les avoit perdus sous Louis XIII, pour avoir osé se défendre contre le génie d'un Ministre qui maîtrisoit l'Europe. Mais ils nous apprennent aussi comment, & en quelle occasion elle les a recouvrés. Sans cela nous serions en droit de regarder le recit de son châtiment comme un bruit populaire. Nous pourrions révoquer en doute la perte de ses prérogatives. Il faudroit supposer qu'elle n'a pas cessé d'en jouir, puisqu'en nous apprenant au hasard l'instant de leur suppression, on ne nous indiqueroit pas celui de leur rétablissement.

Troisièmement, Alexandrie dans le tems de sa prétendue destruction faisoit le plus grand & le plus riche commerce de l'univers. Elle étoit l'entrepôt commun des trois parties du monde connu, l'Amsterdam de son siècle.

Tome II.

Q

Caracalla , dit-on , en livrant tous ses habitans à la mort , en abandonna les richesses à leurs meurtriers. Mais pour rendre un pareil événement probable , il falloit donc en détailler les suites. Il dût sans doute en avoir de terribles.

Les Alexandrins n'étoient pas seuls propriétaires des trésors qu'ils faisoient valoir. Ils exerçoient , comme les Hollandois, une commission, un courtage plus ou moins lucratif, suivant les variations auxquelles le commerce est sujet. Leur spoliation dût donc produire un mouvement prodigieux dans tout le reste de l'Empire , & même du Globe , avec qui ils avoient des relations, tant par la Mer Rouge, que par la Méditerranée. Elle ne pût manquer d'influer sur la fortune d'un nombre infini de Citoyens. Il dut en naître des banqueroutes dans l'intérieur de l'Etat , & des guerres avec l'étranger.

L'encens que les Arabes avoient confié dans cette ville à leurs correspondans , le poivre que les Africains y envoioient à leurs facteurs, toutes

de l'Empire Romain. LIV. VIII. 36 ;
les marchandises précieuses que l'Inde
y dépoſoit comme dans un aſyle ſacré ,
auroient été ſans doute diſperſées
dans un pillage général. Sans
doute auſſi les peuples intéreſſés n'au-
roient pas cru être obligés de ſouffrir
en ſilence les caprices de l'Empereur
Romain. Ils lui auroient permis d'é-
gorger ſes ſujets : mais ils ſeroient ve-
nus lui redemander leur argent. Le
commerce auroit ſouffert long-tems
de leur défiance , ou peut-être de leurs
repréſailles.

En ſuppoſant qu'il n'y eût pas eu
de guerre extérieure à craindre , les
faillites inévitables & multipliées à
l'infini en auroient excité une au
moins auſſi funeſte dans l'intérieur
de l'Empire. Qu'on ſe rappelle quel
effet produiſit de nos jours parmi les
Négocians le déſaſtre de Liſbonne ,
bien moins complet que celui qu'on
attribue à Alexandrie. Qu'on ſonge à
l'effroi , à la déſolation que répandroit
en Europe le ſaccagement de Londres ,
ou d'Amſterdam , ou de Batavia , &
qu'on examine ſ'il eſt poſſible de croire

qu'une ville qui occupoit leur place ait pû perdre tout d'un coup son opulence & sa grandeur , sans qu'il en ait résulté dans tout le monde des révolutions remarquables ? Il y en auroit eu sans contredit , & de telles que les Historiens , malgré leur négligence , auroient été forcés d'en conserver la mémoire.

Quatrièmement , le Christianisme déjà fermement établi dans l'Empire en embrassoit toutes les Provinces. Il se répandoit sur-tout avec éclat dans l'Egypte. La lumière qu'Origene & d'autres Docteurs moins célèbres faisoient alors briller dans toute l'Asie , avoit pénétré jusqu'à la ville dont le sort nous occupe. On sçait avec quelle vivacité la ferveur des premiers Chrétiens rappelloit à leurs freres les événemens fâcheux ou ils étoient enveloppés. Ils avoient soin de les décrire avec éloquence , & de les retracer à la postérité , soit qu'ils les regardassent comme des avis du Ciel pour les empêcher de tomber dans le relâchement , soit qu'ils les imputassent au zele aveugle des Païens , & qu'ils y vissent

de l'Empire Romain. LIV. VIII. 365
une intention manifeste d'opprimer la
vérité.

Ceux d'entre eux qui habitoient
Alexandrie ne purent certainement
pas se dérober à la destinée de leurs
compatriotes. Peut-on supposer que
leurs Ecrivains eussent négligé de dé-
plorer l'orage imprévu qui auroit frappé
cette Eglise presque dès sa naissance ?
N'auroient-ils pas compté Caracalla
au nombre des persécuteurs ? N'au-
roient-ils pas reconnu la justice de
Dieu dans le massacre des Idolâtres ,
& sa miséricorde dans celui des fidé-
les ? N'en auroient-ils pas tiré des ar-
gumens en faveur des seconds contre
les premiers ?

Cependant ils n'en disent pas un
mot. Pas un Auteur Ecclésiastique ne
parle du ravage d'Alexandrie. Au con-
traire dans le même siècle où l'on pré-
tend qu'elle essuyoit une épreuve si
sanglante , son Eglise se fortifioit de
plus en plus. Elle prenoit les accrois-
semens les plus rapides. C'est dans ce
tems-là qu'on voit une Métropole s'y
établir , & s'y former une hiérarchie
distinguée , avec autant & plus d'éclat

qu'à Rome même consacrée à devenir le centre de cette Religion , qui distribuoit imperceptiblement ses racines dans le terrain où dominoit le Paganisme en attendant que sa tige eut assez de force pour le déplacer.

Les observations précédentes me paroissent suffire pour rendre au moins douteuse l'anecdote barbare qu'on ose sans fondement attribuer à Caracalla. On peut encore les appuyer en réfléchissant au caractère de Dion , & aux absurdités dont lui & les autres gazettiers de cetems-là ont rempli leurs misérables recueils. C'en est assez pour faire voir qu'il y a peu de foi à donner à un récit qui n'a pas de meilleurs garants. Il est certain que des Historiens capables, comme eux , d'écrire sans examen d'après des bruits publics , le font aussi de consigner dans leurs ouvrages plus d'atrocité que les plus abominables tyrans ne peuvent en commettre.



CHAPITRE VI.

Ménagemens de Caracalla pour les soldats. Usage odieux qu'il faisoit de leur service. Il indispose contre lui son Préfet du Prétoire. Il est assassiné.

QUE Caracalla se soit fait, ou non, un plaisir d'enfanger quelques parties de ses Etats, il paroît qu'il en méritoit universellement la haine. Il ne se le dissimuloit pas. Mais il croyoit avoir pris des précautions suffisantes pour se mettre en état de la braver. Il voyoit que depuis la fondation de l'Empire, les Empereurs n'avoient eu à redouter que l'état militaire. Il n'en étoit encore péri presque aucun que par la main des soldats. Cet ordre terrible pouvoit seul ébranler le trône des Césars dont il étoit le soutien. Tous les tyrans, dont Caracalla imitoit les excès, avoient pû les commettre impunément, tant qu'ils avoient eu soin de ménager les com-

plices , les exécuteurs de leurs crimes , & de leur en faire partager le fruit. Le précepte de donner sans mesure aux troupes étoit devenu la maxime des mauvais Princes , & le fils de Sévere ne l'avoit pas négligée.

Il leur prodiguoit l'argent & les récompenses en tout genre. Il avoit doublé leur paie qui ne paroît pas avoir éprouvé de changement depuis Domitien. Il n'exigeoit d'eux aucune espece de service gênant. Il leur montrait une déférence , une considération marquée. Il se plaisoit à humilier les Sénateurs en leur préférant hautement le dernier de ses gardes. Aussi étoit-il aimé des gens des guerre avec transport , & cette affection bien connue produisoit l'effet qu'il en attendoit. Elle imposoit silence à la Nation. Elle enchaînoit les bras des Citoyens opprimés.

On gémissoit , mais dans le secret. Sous ce regne les soldats en inspirant l'aversion & la terreur , se chargeoient aussi d'empêcher ces sentimens de se produire. Ils ne se contentoient pas , comme sous les administrations pré-

cédentes , d'exercer des violences ouvertes , & convenables en quelque forte à leur métier. Pour comble de dégradation & d'anéantissement , ils ne rougissoient pas de se prêter à un espionnage honteux. Leurs délations n'étoient pas moins à craindre que leurs épées. Peu satisfaits d'être comme auparavant , les mains de la tyrannie, ils consentoient alors à en devenir les oreilles ; & le Prince ayant pour leurs rapports une confiance aveugle , leur abandonnant sur le moindre mot le sang & les dépouilles de tous ceux qu'ils jugeoient à propos de faire paroître coupables , on conçoit combien il étoit difficile qu'il pût renaître des imitateurs des Brutus & des Chérea.

Rome en effet n'en auroit point trouvé , s'ils n'étoient sorti du corps même destiné à les écarter. Encore ne furent-ils pas produits par le noble désir de délivrer leur pays. Il fallut que l'intérêt & l'ambition vinssent au secours du patriotisme. Caracalla auroit long-tems occupé & deshonoré sa place , si le désir de s'y élever , joint à la crainte d'une mort prochaine , n'a-

voit engagé un de ses Généraux à la rendre vacante.

La plus belle charge de l'Empire , celle qui donnoit le plus de crédit & d'autorité , étoit, comme nous l'avons déjà dit , celle de Préfet du Prétoire. Sous une administration entièrement semblable à celle des Turcs , & même encore plus despotique , le Préfet se trouvoit un véritable Grand-Visir. Il dispoſoit des troupes. Il nommoit aux charges. Il présidoit au recouvrement des impôts. Il rendoit la justice. C'étoit à tous égards la seconde personne du Gouvernement. (*a*)

Celui qui remplissoit ce poste éminent avoit des raisons personnelles de haïr & de craindre le Prince de qui il le tenoit. Il se nommoit M. Opelius-Macrinus. Il étoit né dans une petite

(*a*) Pour affoiblir cette charge redoutable , on avoit cru devoir doubler , ou même quelquefois tripler le nombre des titulaires : mais probablement il n'y en avoit jamais qu'un en exercice. Peut-être rouloient-ils entr'eux , comme nos Officiers Généraux.

Ville de l'Afrique alors inconnue , & devenue depuis un peu plus célèbre sous le nom d'Alger. Ses biens n'étoient pas plus considérables que sa naissance. Mais s'étant senti de bonne heure des talens & de l'ambition , il songea à chercher les moyens de s'avancer.

Il avoit sur-tout de cette espece de courage qui part de l'esprit , plus que du cœur. Il se détermina à suivre la profession d'Avocat , bien déchue depuis l'anéantissement de la liberté , mais que le préjugé de son ancienne noblesse rendoit encore assez honorable. Il s'y distingua. Il parvint à se faire connoître & goûter de Severe. Il eu reçut des faveurs & des disgraces. Après une vie assez agitée , après avoir connu les agrémens & les dangers de la Cour , son devouement , sa complaisance pour les misérables qui gouvernoient l'Empire & Caracalla , parurent avoir fixé sa fortune. Il fut nommé Préfet du Prétoire.

Cette charge étoit militaire dans son origine , & dans ses fonctions. Quoiqu'on y eût ensuite ajouté l'ad-

ministration de la justice civile, elle convenoit peu, sur-tout sous un Prince tel que Caracalla, à un homme accoutumé aux formalités juridiques, élevé dans l'étude des loix, peu familiarisé avec le bruit des armes, & qui ne s'étoit jamais aguerri que contre les fatigues peu dangereuses du Barreau. Aussi Macrin y parut-il déplacé.

Caracalla, avec le goût qu'il montrait pour Alexandre, ne pouvoit manquer d'aimer la guerre. Il se plaisoit dans les camps. Il affectoit d'y mener une vie dure, d'éviter le faste dans ses équipages & sur sa table. Macrin au contraire vouloit jouir de l'aisance que sa place lui donnoit. Il se pressoit de faire usage de la fortune qu'il avoit acquise. Il avoit de l'inclination pour le luxe. Il s'y livroit sans ménagement, même au milieu de la guerre où il paroissoit ne marcher qu'avec répugnance.

S'il faut peu de chose pour élever un courtisan, il faut aussi bien peu pour le perdre. Cette conduite envénimée peut-être par les envieux aliénoit insensiblement l'esprit de l'Empereur.

Il la regardoit comme une critique de la sienne , ou comme un défaut de souplesse dans son Préfet. Il s'en vengeoit en lui faisant essuier des dégoûts réitérés , & Macrin ne tarda pas à prévoir sa disgrâce. Peut-être cependant n'auroit-il pas formé de projets violens pour s'en garantir , si le hasard ne lui en eut fait connoître la nécessité. Une méprise singulière lui fit tomber entre les mains des raisons suffisantes pour justifier , aux yeux des politiques , un crime sans lequel il étoit perdu.

Caracalla , suivant l'Histoire , avoit la foiblesse de croire aux prestiges de l'Astrologie judiciaire. Il faisoit consulter à grand frais , il consultoit lui-même tous les charlatans qui s'annonçoient comme instruits dans cet art trompeur. C'étoit de leurs réponses que dépendoient ses entreprises , & souvent le sort de quiconque avoit le malheur d'allarmer sa curiosité.

Les avis de ce genre lui parvenoient directement , & pour l'ordinaire il ne confioit à personne le soin de les recevoir. Un jour cependant se trouvant prêt à essayer des chevaux qu'il

estimoit beaucoup, il chargea Macrin d'examiner un paquet qu'on venoit de lui remettre. Il s'en feroit bien gardé s'il en avoit pu deviner l'objet. La première lettre qu'ouvrit le Ministre contenoit un conseil très-pressant de se defaire de lui par la voie la plus prompte.

Elle venoit du Gouverneur de Rome, qui étant peut-être ennemi caché du Préfet, rendoit compte d'une prédiction suivant laquelle les astres annonçoient à Caracalla qu'il seroit tué & remplacé par Macrin. En sujet fidelle, il engageoit son Prince à sacrifier un Officier suspect. Il lui faisoit les plus fortes instances pour le porter à assurer son repos par une exécution nécessaire.

L'étonnement & l'effroi de Macrin furent tels que l'on peut l'imaginer. Une expérience journaliere lui avoit appris que de pareils avis étoient des arrêts de mort sans appel. Il ne tenoit qu'à lui de supprimer la lettre : mais il sentoit que ce n'étoit rien gagner. Une seconde dépêche pouvoit passer plus heureusement & le perdre sans ressource. Pour se mettre entière-

de l'Empire Romain. Liv. VIII. 375
ment à l'abri , il auroit fallu prévenir
le Gouverneur de Rome , & lui ôter
promptement le moyen de renouveler
ses conseils. Cette manœuvre de cour-
tisan ne lui avoit point échappé : mais
elle avoit ses inconvéniens & ses dan-
gers. Après une courte délibération il
prit un parti plus sûr. Ce fut de tra-
vailler à accomplir la prophétie avant
qu'on put lui en faire un crime.

Il avoit à sa disposition un de ces hom-
mes qui bravent le péril sans intérêt
& sans réflexion , un de ces scélérats
aveugles & féroces , dont l'ame , s'il
est permis de le dire , n'existe que dans
leurs bras. Ce sont les instrumens des
crimes dont les Grands recueillent
le fruit. Macrin certain de celui qu'il
vouloit mettre en œuvre , lui confia
ses vues & elles ne tarderent pas à être
réalisées.

On décampoit. Le Préfet libre de
disposer le détachement des gardes
pour accompagner la personne de l'Em-
pereur , y fit entrer l'assassin , pour
le mettre à portée d'épier le moment
favorable. Il le saisit. Caracalla , pen-
dant la marche , s'étant arrêté seul un
instant dans un bois, y trouva la mort

MACRIN , XXII. EMPEREUR
regne quatorze mois.

CHAPITRE VII.

Macrin commence à regner avec autant de sagesse que de bonheur. Il songe inutilement à réformer un grand abus introduit depuis Adrien dans la Jurisprudence Romaine.

LE premier bruit de cet événement excita dans l'armée un transport de fureur. C'étoient des tigres qui pleuroient un maître accoutumé à les nourrir de sang humain. Ce qui redoubloit leur rage , c'étoit de ne sçavoir sur qui la faire tomber. Macrin avoit tout dirigé sans se montrer. Le meurtrier immédiatement après le coup avoit été frappé lui-même , & sans doute par l'ordre de celui qu'il servoit. Ainsi une nuit impénétrable

déroboit aux soldats le nœud d'une tragédie exécutée sous leurs yeux. Après bien des regrets inutiles il fallut enfin se consoler , & se résoudre à ignorer un secret qu'ils ne pouvoient découvrir.

Alors ils se remirent de plein droit en possession de leur plus précieuse prérogative. Ils songerent à élire un Souverain. Macrin ne s'étoit pas oublié dans le court intervalle qui précéda l'élection , & dans le fond , sans même qu'il y eut mis tant de politique , il paroît qu'elle n'auroit pu regarder que lui. La mort de l'Empereur lui laissoit le commandement en chef de l'armée. De tous ceux qui y occupoient des places de marque , il étoit peut-être le seul qui ne dût pas la sienne à une infamie personnelle. Il pouvoit ne pas paroître digne de la pourpre ; mais parmi ceux que leur présence sur les lieux où on alloit la donner , autorisoit à y prétendre , il n'y avoit que lui qu'on put en décorer sans rougir.

Il fut donc nommé d'une voix unanime. C'étoit en Arménie que la scène se passoit. La nouvelle en fut reçue

par tout l'Empire avec applaudissement. Ce qu'on sçavoit de l'ancienne fortune du Prince élu , formoit en sa faveur un heureux préjugé. On se flattoit qu'un homme long-tems dévoué à une profession qui compte au nombre de ses plus beaux privilèges , celui de défendre les opprimés, ne donneroit pas l'exemple de l'oppression. On espéroit qu'après avoir partagé jusqu'à un âge avancé l'effroi qu'inspire la tyrannie, il se feroit un devoir de le dissiper par sa conduite. Aussi le choix des soldats fut-il adopté avec joie. Du fonds del'Italie, le fantôme de Sénat Romain qui y résidoit encore , répéta, sans résistance, & après coup les acclamations dont retentissoient les frontieres de la Perse.

L'attente universelle ne fut point d'abord trompée. Le nouveau Prince affecta de suivre des principes directement opposés à ceux de son prédécesseur. Il mit de la complaisance par-tout où pendant le dernier regne on auroit éprouvé de la hauteur. Il se piqua de paroître aussi doux , aussi clément que Caracalla s'étoit montré vindicatif &

de l'Empire Romain LIV. VIII. 379
inflexible. Il offrit la paix aux Parthes à qui on la refusoit depuis long-tems. Il substitua dans sa Cour une magnificence recherchée à la grossiereté guerrière qui la défiguroit, & de toutes ses réformes celle-là n'étoit peut-être pas la plus avantageuse. Il rapella les exilés : il punit les délateurs. Enfin il fit en peu de mois tout le bien qu'on pouvoit se promettre d'un homme éclairé qui avoit à réparer les maux de plusieurs années.

Presque toutes ses vues étoient grandes & utiles. Il remit l'ordre & la décence dans les tribunaux. Ce fut sur-tout à cette partie qu'il donna une attention pénétrante. Il s'y appliqua avec d'autant plus de zele, qu'ayant été long-tems lui-même interprète subalterne des Loix civiles, il avoit vu de plus près de quelle conséquence sont les abus qui s'y glissent. Il forma sur cet article un projet qu'il n'eut pas le tems de réaliser ; mais qui lui auroit assuré la reconnoissance de la postérité & même la nôtre, si nous avions le courage d'apprécier les choses par leur mérite, & non par leur succès.

On se souvient de ce que c'étoit que l'édit perpétuel d'Adrien. On n'a pas perdu de vue les raisons qui avoient porté ce sage Législateur à le publier. Son intention, en réformant la Jurisprudence, en donnant aux Magistrats des principes fixes & précis pour les guider, avoit été qu'on n'en cherchât point d'autre. En leur indiquant un chemin, il vouloit les astreindre à ne jamais s'en écarter.

Malheureusement, de toutes les passions humaines la chicanne est la plus avide d'autorités pour appuyer ses manœuvres, & la plus habile à en trouver. L'Edit perpétuel étoit un obstacle redoutable pour elle. Ce beau monument recevoit & réfléchissoit la lumière de toutes parts. Il ne laissoit ni à la Justice l'occasion de s'égarer, ni à la fraude l'espérance de la surprendre. Celle-ci, pour en émousser les rayons, imagina d'accumuler autour de lui une foule de décisions nouvelles, émancipées, il est vrai, de l'autorité suprême, mais sans authenticité, sans forme légale, & indignes à tous égards d'être tirées de l'oubli.

C'est ce qu'on appelloit à Rome des rescripts, *Rescripta Principum*. C'étoit une espece d'Ordonnances obscures, que l'avidité des particuliers surprenoit à l'indiscrétion du Prince, ou que l'importunité des Grands arrachoit à son Conseil. N'ayant pour but que de favoriser ceux qui les obtenoient, sans égard pour l'équité, elles se trouvoient souvent en opposition avec les décrets du même genre, comme avec les Loix reçues.

On les recueilloit soigneusement. On en faisoit des amas pour l'occasion. Dès qu'elle se présentoit, les plaideurs de mauvaise foi y avoient recours, en apparence pour fortifier, pour éclaircir le sens de l'Edit perpétuel; mais en effet pour l'affoiblir & l'embrouiller. Ils profitoient de l'embarras où cet alliage dangereux mettoit les Juges. Aprèss'en être servi pour les forcer à légitimer une injustice, on l'employoit le lendemain avec la même audace, pour autoriser des prétentions aussi iniques, & souvent dans un sens directement opposé.

Macrin dans son obscurité, en se

plaignant au nom de ses cliens de cette ruse coupable, ou peut-être en l'employant contre ses adversaires, avoit eu lieu de se convaincre de ses inconveniens. Il sentoît que la fortune des Citoyens dans un Empire binn policé , ne doit être décidée que suivant des Loix authentiques , & juridiquement reconnues. Il s'indignoît avec raison de voir que le délire despotique des Commodes , des Caracalla , se fit encore respecter dans le barreau , après qu'eux-mêmes avoient été chassés du trône qu'ils fouilloient. Il lui paroissoit humiliant pour tout ce qui portoit le nom Romain , que les productions du caprice de ces tyrans fussent citées comme des oracles dignes d'en imposer à la Justice.

Son dessein étoit de ramener l'institution d'Adrien à sa première pureté. Il vouloit extirper à jamais du corps des Loix civiles ces excrescences malignes , & effrayer par des peines severes quiconque seroit tenté de travailler à les faire renaître. Il se proposoit de restreindre la Jurisprudence

de l'Empire Romain. Liv. VIII. 383
à ne consulter dans sa marche que les principes fixés par le Souverain , de concert avec la nation , ou avec les compagnies chargées de la représenter.

Si ce projet avoit pu réussir les siècles suivans en auroient tiré un grand avantage. La maladie que Macrin s'étoit promis de guérir ne se feroit pas perpétuée. On auroit cessé de l'envénimer , en multipliant les abus qui la causoient. Si les Princes avoient toujours eu la foiblesse d'y donner lieu , on auroit cessé de compiler des décrets informes que le droit commun auroit abolis aussitôt après la mort de leurs auteurs. Justinien sans doute se feroit dispensé de les inferer dans son énorme compilation. Il auroit par-là diminué de moitié ce vaste & dangereux arcanal connu sous le nom de *Pandectes* , de *Digestes* , où la chicanne & la mauvaise foi trouvent plus facilement des armes à leur usage , que la justice & la raison.



CHAPITRE VIII.

Changement de Macrin. Il éloigne de lui les esprits des soldats. Origine de leur mecontentement.

MAcrin, en s'occupant ainsi d'idées utiles, ne soutint cependant pas celle qu'il avoit d'abord donnée de son Gouvernement. Il ne put se concilier l'affection d'aucun des ordres de l'Etat. Une des plus grandes infortunes des Princes c'est la nécessité où il font d'associer à leurs travaux des aides pour en partager les fatigues. Rarement ils ont le courage de ne consulter que le mérite dans ces choix délicats, & le public les leur pardonne plus rarement encore quand ils ont eu le malheur d'en faire de mauvais. C'est ce qui arrivoit au successeur de Caracalla.

On lui reprochoit avec amertume d'élever aux dignités des hommes qui n'avoient d'autres recommandations
que

de l'Empire Romain. Liv. VIII. 385
que de lui avoir été utiles dans sa première bassesse. On auroit voulu que ce ne fut pas aux dépens de l'État qu'il eut marqué sa reconnoissance, & que dans sa grandeur actuelle il se fut moins souvenu des liaisons qui l'avoient précédée.

Une circonstance remarquable rendoit cet attachement encore plus choquant. Dès qu'il s'étoit cru bien affermi, il avoit commencé à révolter les esprits par une affectation de majesté, de hauteur, que les sujets dont il peuploit sa Cour, & la situation dont il venoit de sortir, faisoient paroître encore plus déplacée. Il étaloit aussi un luxe qui bleffoit tous les yeux. Il se montroit jaloux jusqu'à la petitesse des respects dus à son rang. Il les exigeoit avec une sévérité rigoureuse; & par ces précautions indiscrettes il ne faisoit qu'aigrir la malignité qu'il croioit subjuguier.

Ce n'étoit pas tout. Ce faste imprudent n'aliénoit que des Citoyens désarmés, & comptés pour peu de chose dans le système du Gouvernement des Césars. Mais d'ailleurs Ma-

erlin laissoit détacher de lui la partie vraiment intéressante de l'Empire , celle qui seule en régloit les mouvemens , c'est-à-dire , l'armée. Le secret fatal auquel il devoit la possession de sa couronne, commençoit à transpirer. Les soldats entrevoyoient qu'il n'étoit pas innocent de la mort de Caracalla , & son amour pour l'ordre l'ayant porté à toucher à quelques-uns des arrangemens que ce Prince avoit faits en leur faveur , ils conçurent une haine implacable pour un homme qui ayant besoin de toute leur indulgence ne craignoit pas de braver leur ressentiment.

Ainsi de toutes parts les esprits fermentoient avec violence. Cette situation n'échappoit pas aux esprits pénétrants. Ils entrevoyoient avec inquiétude dans la conduite de la Cour , & dans les dispositions de l'armée , les symptômes d'une révolution prochaine.

Macrin , aveuglé par la prospérité , ne les appercevoit pas. Il se refusoit à ces pressentimens trop naturels. Il ne songeoit qu'à goûter avec éclat les douceurs de sa fortune. Il travailloit à

de l'Empire Romain. Liv. VIII. 387
la fixer dans sa famille. Il communi-
quoit à son fils , âgé seulement de
dix ans , les titres qui l'approchoient
du rang suprême. Il le décoroit du
nom d'Antonin , chéri & révééré dans
Rome. Mais tandis que ce pere im-
prudent ne paroissoit avoir d'autre
affaire que d'ordonner des fêtes pour
l'élévation d'un enfant , on se prépa-
roit au nom d'un autre enfant à les
troubler. Une révolte dangereuse écla-
roit assez près d'Antioche même , où
Macrin s'étoit arrêté.

CHAPITRE IX.

*Elagabal , parent de Caracalla , se
donne pour son fils. Son ayeule sé-
duit les soldats en sa faveur , & le
fait déclarer Empereur. Foibles res-
sources de Macrin pour éloigner le
danger. Il est défait & tué.*

CAracalla n'avoit pas laissé de
postérité légitime. Il avoit seule-
ment des cousins issus de germain du
R ij

côté de sa mere , & l'un d'eux passoit même pour lui appartenir de plus près , suivant les bruits sourds & scandaleux qui n'épargnent pas les meilleurs Princes , & à plus forte raison les mauvais. On prétendoit que d'un commerce adultere entre lui & sa cousine étoit issu le jeune homme dont nous parlons , qui est devenu célèbre dans l'histoire sous le nom Phénicien d'Elagabal.

Dans le désastre de la famille Impériale à la mort de Caracalla , on n'avoit trouvé pour son parent d'autre ressource que de le faire à quatorze ans Prêtre d'un Temple autrefois desservi par son grand-pere. Ce Temple étoit un pèlerinage fameux & révééré dans tout l'Orient. On y adoroit le Soleil sous une étrange forme. C'étoit une pierre noire taillée en cône , & tombée du ciel , disoit-on. Cet ouvrage de la main des Dieux avoit été reçu avec le plus grand respect sur la terre. On venoit de toute l'Asie vénérer l'image miraculeuse, La superstition entretenoit avec magnificence le Temple & le Pontife.

Elagabal parut pendant quelque tems se renfermer dans les fonctions de son ministère, & son âge ne lui auroit pas permis sitôt d'en sortir de lui-même. Mais il avoit auprès de lui son ayeule nommée Mæsa, sœur de l'Impératrice Julie, qui s'étant déjà trouvée si voisine du trône, ne perdoit pas de vue l'espérance de s'en rapprocher, & regardoit son fils comme un instrument propre à lui en faciliter les moyens.

C'étoit une femme pleine de génie autant que d'ambition. Elle prêtoit une oreille attentive à tous les bruits qui se répandoient sur le gouvernement présent. Elle démêla sans peine combien il faisoit de mécontents. Un détachement assez fort campoit près de la ville où elle étoit fixée. Elle y faisoit soigneusement sonder les esprits. Elle y suivoit avec exactitude les gradations de la haine qui s'y développoit contre Macrin, & travailloit même secrètement à la nourrir. Elle en comptoit avec un plaisir inexprimable les progrès, & bientôt elle

vit qu'il étoit tems d'en tirer un parti utile.

Elle ne rougit point alors d'accréditer elle-même les anecdotes qui avoient couru sur la naissance de son fils. Elle le faisoit montrer mystérieusement aux soldats comme le seul rejetton de leur bienfaiteur, & pour prouver qu'il n'avoit point dégénéré, elle prodiguoit l'argent en son nom. Elle employoit à cet usage les richesses dont le Temple étoit plein. La politique lui faisoit disperser les trésors que la crédulité y avoit amoncelés. Elle s'assuroit ainsi peu-à-peu l'affection de ce corps qui formoit une légion complète.

Quand les choses lui parurent au point où elle les souhaitoit, quand elle entendit les soldats ne prononcer qu'en frémissant le nom de Macrin, & faire ouvertement des vœux pour son petit-fils, elle ne craignit point de les livrer à leur impétuosité. Elle les fit presser de déclarer Elagabal Empereur. Ils n'y résisterent pas long-tems, & moyennant une distribution

de l'Empire Romain. LIV. VIII. 391
d'argent plus forte qu'à l'ordinaire ,
le jeune Prêtre fut proclamé par eux
Souverain de Rome.

Cette premiere démarche étoit
beaucoup , mais il falloit des batailles
pour la soutenir. La guerre ne pou-
voit manquer d'en être la suite. Ma-
crin au premier bruit du souleve-
ment avoit détaché des troupes qui
l'environnoient , un corps assez con-
sidérable pour écraser les rebelles. Il
se croyoit sûr du succès. Une femme
affoiblie par la vieillesse , un Prêtre
encore enfant ne lui paroissoient pas
des ennemis dangereux. Il regardoit
cet incident comme une bagatelle
indigne de troubler son repos.

Il fut cruellement étonné quand il
apprit que cette femme & cet enfant
marchoient droit à lui sans rencontrer
d'obstacles. Le détachement qui lui
sembloit suffisant pour dissiper l'é-
meute l'avoit trahi. Il s'étoit laissé sé-
duire par les complices de la révolte ,
& déterminé à l'imiter. Le parti d'E-
lagabal , fortifié par ce secours , n'é-
toit plus une troupe de factieux fa-
cile à disperser : c'étoit une armée

392 *Histoire des révolutions*
puissante , contre laquelle il falloit se
mesurer dans les regles.

Macrin n'avoit jamais connu la guerre. Le titre de Général d'armée qu'il avoit porté long-tems , ne la lui avoit pas fait aimer. Quand il en auroit eu les talens , la profession pacifique dont il s'étoit occupé toute sa vie , l'auroit empêché de les développer. La couronne qu'il avoit trouvée facile à envahir par un assassinat , commença à lui paroître pesante , dès qu'il fallut livrer des combats pour la défendre. Sa confiance fit place au plus grand trouble. Sa situation étoit vraiment déplorable. Intimidé par l'approche de ses ennemis , par la trahison d'une partie de ses troupes , & ne pouvant que médiocrement compter sur celles qui lui restoient , il n'osoit ni les commander lui-même , ni les livrer à des Généraux d'une naissance illustre , ou d'une réputation distinguée , qui auroient pû tourner contre lui ses propres forces , ni les remettre entre des mains inconnues & sans capacité qui n'auroient pas sçu en diriger l'usage.

Dans son embarras il imagina d'a-

de l'Empire Romain. Liv. VIII. 393
bord la ressource puérile de donner
à son fils , déjà paré du nom d'An-
tonin , celui d'Auguste , comme si ce
titre brillant porté par un enfant du
plus bas âge , eut été une espèce de
talisman qui eut pû retarder sa ruine.
Ensuite il fit des libéralités abondantes
à ses soldats , qui prirent son argent
sans lui rendre leur estime ni leur
attachement. Il songea même à met-
tre en œuvre le Sénat , qui depuis
long-tems languissoit en silence dans
la Capitale , comme les vieilles armes
rouillées qu'on laisse dans la pouf-
fiere d'un garde meuble , tant qu'on
n'en a pas besoin. Cette Compagnie
reçut un ordre précis de déclarer , sui-
vant l'ancienne formule , Elagabal ,
Mæsa & leurs partisans , *ennemis de*
la patrie , & elle le fit.

Cette espèce d'excommunication
politique n'avoit plus d'autre effet
que d'exciter le mépris de ceux contre
qui on la lançoit. Elle déceloit mê-
me la foiblesse du parti qui l'em-
ploit , & n'étoit propre qu'à l'aug-
menter. Aussi l'armée proscrite en
apparence en reçut la nouvelle con-

me un gage de la victoire. Elle n'en marchoit qu'avec plus de vivacité , bien sûre de faire expier aux Sénateurs , par de longues humiliations , la foible marque de déférence donnée par eux à un Empereur qui alloit cesser de l'être.

La lâcheté de Macrin aida à vérifier la justesse de ce pronostic. Ce qui restoit de troupes autour de lui ne se démentit point. Elles marcherent , sans balancer , à la rencontre des révoltés , & les attaquèrent avec vigueur. Macrin n'osa pas même être témoin de leur fidélité. Il ne sçut que se cacher avant la bataille , & fuir quand elle fut perdue.

Elagabal agissoit bien autrement. Soit que les conseils de sa mere eussent élevé ce jeune cœur au-dessus de la foiblesse de son âge , soit qu'il renfermât réellement un germe de fermeté que l'importance du moment développa tout-à-coup , il fit paroître dans toute l'action un courage intrépide. Il chargea lui-même l'épée à la main à la tête de ses soldats. C'étoit un contraste bien singulier de voir un

de l'Empire Romain. Liv. VIII. 395
ancien Préfet du Prétoire , un homme chargé de titres militaires , & qui leur étoit redevable de l'Empire , trembler de considérer même de loin la mêlée , tandis qu'un Pontife de quatorze ans s'y enfonçoit sans ménagement , & secondoit , autant que le permettoient ses forces , la valeur de ceux qui combattoient pour lui.

Cette remarque n'échappoit point aux troupes. Les unes transportées d'admiration sentoient redoubler leur ardeur pour un maître qui la justifioit si bien. Les autres honteuses , humiliées de se voir attachées au parti d'un lâche , s'obstinoient à combattre pour leur gloire plus que pour lui. Elles songeoient moins à vaincre qu'à ne pas paroître vaincues. Enfin pourtant l'indignation l'emporta. Elles céderent la bataille avant que de l'avoir perdue. Elles se rendirent quand elles pouvoient encore faire plus que résister , & n'exigerent pour toute condition que d'être conservées sans changement au service du nouveau Souverain , à qui elles alloient rendre hommage.

Macrin averti de ce coup terrible ,
essaya inutilement d'échapper à la
poursuite de ses ennemis. Il entreprit
de traverser l'Asie , & de se rendre en
Europe par les Dardannelles , avant
que le bruit de sa défaite y fut parve-
nu. Son dessein étoit de gagner l'Ita-
lie , ou l'Allemagne. Il se flattoit d'y
trouver des secours suffisans pour re-
commencer la guerre. Il espéroit ré-
veiller la jalousie des légions de l'Oc-
cident contre celles de l'Orient , &
essayer de balancer encore la fortune
par ce moyen , qui avoit déjà réussi
à plusieurs de ses prédécesseurs.

Il prit en effet ce chemin avec la
précipitation que peut donner la crain-
te. Mais tout retarde la course d'un
malheureux qui fuit , & tout favorise
au contraire celle des vainqueurs qui
le poursuivent. Les ordres précis de
l'arrêter étoient arrivés avant lui. En
mettant le pied sur le bord du dé-
troit , dans l'instant où il alloit s'em-
barquer pour passer en Europe , il fut
reconnu & saisi. On le chargea de
chaînes , & on le fit partir pour le
conduire aux pieds de son rival.

Sur la route il apprit que son fils à qui il avoit ménagé un asyle chez les Parthes, venoit d'être découvert & massacré avant que d'avoir pû s'y rendre. Le sentiment de cette perte se joignant dans le cœur du malheureux pere à celui de ses autres infortunes, lui aliéna l'esprit. Dans un transport de fureur il essaya de se précipiter en bas de la voiture où on le tenoit enfermé. Il ne réussit qu'à se briser une épaule, & dans cet état ses conducteurs désespérant de pouvoir le faire parvenir vivant au but de son voyage, terminerent en l'égorgeant ses douleurs & sa vie.



ELAGABAL, XXIII. EMPEREUR
regne près de quatre ans.

CHAPITRE X.

Elagabal se livre aux plus criminels excès. Combien les Auteurs qui en ont parlé, ont cependant exagéré sur cet article. Exemples absurdes qu'ils en racontent.

VOici encore une de ces tristes époques qui ne sont que trop communes dans l'Histoire Romaine, une de ces crises d'indécence & de tyrannie qui fatiguerent si souvent l'Empire. Qu'on se représente les excès ou l'inexpérience de la jeunesse, la fougue du tempérament, la bassesse intéressée des flatteurs, jointes à une indépendance absolue, peuvent entraîner un Prince, & l'on aura une

de l'Empire Romain. Liv. VIII. 399
idée du regne d'Elagabal. Son exemple , entre beaucoup d'autres , est la preuve d'une vérité bien affligeante. Il démontre que l'éducation qui ne peut presque rien pour réformer un naturel pervers , peut infiniment pour corrompre un caractère estimable.

Elagabal étoit né avec des qualités frappantes. Il joignoit à l'extérieur le plus avantageux , à la physionomie la plus belle & la plus noble , un esprit vif & un cœur facile. Il avoit du courage comme on l'a vu. Il sçavoit affronter le danger sans pâlir. Cette intrépidité dans l'enfance n'annonce pas encore un penchant décidé pour le bien , ni pour le mal ; mais elle découvre au moins une ame incapable d'aimer l'un ou l'autre médiocrement , & quoi qu'on en dise , si c'est cette disposition naturelle qui produit les grands scélérats , c'est à elle aussi que l'on doit les véritablement grands hommes.

Ces semences de vertu à peine écloses , ne purent résister à la séduction du pouvoir suprême. Elles furent étouffées par les vices qui croissent

autour du trône , ou ne produisirent que des fruits dégénérés & funestes à l'Empire , dont elles devoient faire le bonheur. Le jeune Elagabal destiné à lui rendre les Trajans , les Adriens , ne rappella que la mémoire de ces forcenés , dont les fureurs ou les folies avoient déjà tant de fois fait gémir le monde.

Ce n'est pas qu'en racontant ses travers , les Historiens , suivant leur usage , n'ayent donné beaucoup à l'exagération. A force d'en vouloir faire un tableau horrible , ils l'ont rendu ridicule. Ils ont , à leur ordinaire , affoibli la vérité par des anecdotes aussi fausses que déraisonnables. Par exemple , à les en croire , Elagabal , avant quatorze ans , n'étant encore qu'un Pontife obscur au fonds de l'Asie , donnoit déjà dans le luxe le plus outré. Il n'alloit jamais à la campagne qu'avec un cortège nombreux & soixante voitures de suite. Il avoit formé le plan de se ruiner : & quand sa mere lui faisoit des remontrances , il répondoit hautement , *Ma mere , je ne veux pas avoir d'au-*

de l'Empire Romain. LIV. VIII. 401
tre héritier que moi. Un peu de réflexion sur leurs propres Loix , auroit suffi aux inventeurs de ce conte pour en sentir l'absurdité.

Chez les peuples du Midi en général la majorité est plus reculée que dans le Nord , peut-être parce que les passions de la jeunesse y étant plus précoces & plus violentes , les Législateurs ont cru devoir leur laisser plus long-tems le frein destiné à les contenir. A Rome elle n'avoit lieu qu'à vingt-cinq ans. Jusques-là un jeune homme étoit un mineur , un *fils de famille* , sous la puissance de ses parens.

Or en supposant qu'un enfant au-dessous de quatorze ans , dans une condition privée , pût être sensible au plaisir de se ruiner , qui en effet est quelquefois pour les cœurs corrompus un assaisonnement du libertinage , la minorité lui auroit ôté le pouvoir de s'y livrer. Ce luxe fastueux auquel on l'accoutumoit , si réellement il avoit lieu , n'étoit dû qu'à l'imprudence de sa mere. Elle n'auroit pû lui reprocher une prodigalité qu'elle seule en-

tretenoit , ou du moins au lieu de faire la répartie insipide qu'on lui prête , le jeune homme auroit pû répondre , *Ma mere , vous blamez ma dépense , eh bien retranchez-la.*

On lui attribue bien d'autres traits d'une démente capricieuse. Il avoit , dit-on , établi dans son palais un Sénat de femmes. Il lui avoit attribué une autorité souveraine sur les modes , sur les équipages , sur les révérences , &c. Des membres de l'autre Sénat , qui pour être composé d'hommes , n'avoit pas beaucoup d'affaires plus sérieuses , furent punis de mort , pour avoir refusé de se soumettre aux décisions de ce nouveau Tribunal.

Ce n'est pas tout. Son instituteur jaloux apparemment d'y présider sans déroger aux Statuts , d'ailleurs usé de débauches , & sentant dépérir en lui les organes du plaisir , voulut s'en donner de tout neufs en changeant de sexe. Il se fit faire par ses Chirurgiens une opération dont aucun libertin jusqu'à lui ne s'étoit avisé de courir les risques. Mais il éprouva le sort du chien de la fable. Il fit un sacrifice

de l'Empire Romain. Liv. VIII. 403
réel , sans dédommagement même
apparent. Il perdit ce qu'il avoit , sans
gagner ce qu'il vouloit avoir.

Je ne me lasse pas de le répéter :
des Histoires ainsi écrites sont bien
au-dessous des contes de Fées. Au
moins donne-t-on ceux-ci pour ce
qu'ils sont. L'enfance s'amuse de ces
folies qu'on croit assez mal-à-propos
faites pour son âge. Elles peuvent être
extravagantes sans conséquence. On
ne les lit pas , ou l'on en rit. Mais
on se révolte contre de misérables
Scribes qui s'attribuent le droit d'ap-
précier le mérite des Princes , & dé-
bitent sur le ton de la vérité des fa-
bles impertinentes. On s'indigne avec
justice contre des barbouilleurs imbéc-
ciles , qui prostituant l'histoire au
mensonge, ne se servent de leur plume
que pour outrager la raison.

Elagabal eut sans doute des mœurs
infiniment dépravées. Les loix de la
nature & de la bienfaisance purent lui
paroître des chimères gênantes. Ras-
sasié , enivré de plaisirs de toute es-
pèce , il dût rechercher des amuse-
mens licentieux. Ils deviennent né-

cessaires à presque tous les Grands qui se sont trop pressés de jouir , comme les ragouts piquans & les liqueurs fortes. Il avoit eu le malheur de se trouver trop tôt son maître & celui des autres. La jeunesse l'égara comme elle avoit égaré Caligula , Néron & leurs imitateurs. Mais il n'en est pas moins évident qu'on a rempli son histoire de traits plus que suspects. On a travesti ses actions les plus simples , ou envenimé les plus innocentes.

Le Sénat de sa création en est un exemple. Il est bien probable que c'étoit une plaisanterie ingénieuse sur le gout du sexe pour les bagatelles qui relevent ses agrémens , ou occupent son oisiveté. Peut-être aussi n'étoit-ce qu'une association de femmes entêtées du bel esprit , comme *la Cour d'Amour* , &c. chez nos ancêtres. Alors ce prétendu aréopage n'auroit été qu'une académie insipide , & les réfractaires qu'elle traitoit si cruellement des gens de gout qu'elle faisoit périr d'ennui.

Quant à l'échange des sexes , quant à cette métamorphose scandaleuse ,

de l'Empire Romain. LIV. VIII. 405
dont le vainqueur de Macrin osa , dit-
on , faire l'expérience à ses dépens ,
ceux qui l'ont donnée comme proba-
ble , connoissoient bien peu le cœur
humain. Dans les plaisirs qu'il doit
à l'art , il sacrifie volontiers ce qu'il
tient pour ce qu'il désire. On oublie
la musique françoise , pour la musi-
que italienne. On renonce au vin
pour boire des liqueurs. On aban-
donne le menuet pour danser des al-
lemandes. On préfère la harpe au cla-
vessin. A chaque variation dans le
gout général sur de pareils objets ,
les esprits frivoles qui consultent la
mode même pour leurs amusemens ,
réforment & changent sans peine l'ap-
pareil de ceux qu'elle a proscrits.

Mais dans les sensations qui dépen-
dent de la nature , dont elle a fixé le
genre & limité les espèces , on ne se
hasarde pas à en troquer les instru-
mens , ou à les multiplier. C'est une
espérance que le despotisme même
le plus extravagant ne sçauroit con-
cevoir. Quel Prince a jamais eu l'idée
de se faire enter les oreilles d'un grand
musicien , pour éprouver plus de plai-

sir dans un concert , ou les mains d'un bon organiste , pour en donner ?

Il en est de même de la prétendue tentative d'Elagabal. On le représente comme un tyran voluptueux. Il est donc impossible qu'il se soit ainsi exposé à se priver des ressources de la volupté. Plus on aime les femmes , moins on souhaite de cesser d'être homme. Si l'on consent à faire quelque échange avec elles , c'est uniquement celui du plaisir. On en estime trop l'organe pour l'abandonner sans nécessité à la discrétion des Chirurgiens : & si on le soumet quelquefois à leur examen , ce n'est pas pour le perdre , c'est pour le conserver.



CHAPITRE XI.

Mæsa elle-même travaille à perdre Elagabal. Elle suscite les soldats pour se défaire de lui. S'il est vrai que ce Prince ait voulu empoisonner son cousin. Il s'élève une révolte où il est assassiné.

CE qui nuit le plus aux jeunes Princes , c'est la facilité qu'ils trouvent à se soulager des fatigues de leur place. On leur rend de bonne heure le cruel service de les débarrasser de toutes les affaires , afin qu'ils n'en soient jamais capables. On s'applique à rétrécir leur esprit , de peur qu'ils ne soient tentés de s'en servir. On les aveugle de sang froid , afin qu'ils aient toujours besoin de conducteurs. L'ambition & l'intérêt sont en sentinelle autour d'eux pour étouffer dans leurs cœurs le gout du travail , s'il venoit à naître , & faire éclore celui du plaisir , si un heureux

naturel en rendoit le développement plus tardif. Il ne se trouve que trop dans les Cours de ces instituteurs infidèles, qui fondent la durée de leur crédit sur l'ignorance, sur l'oïiveté voluptueuse où ils entretiennent leurs élèves, & qui pour s'assurer un pouvoir dont ils abusent, dévouent sans frémir ces infortunés au sort le plus affreux que puisse éprouver le cœur humain, à l'ennui qui les dévore toute leur vie, faute de pouvoir s'occuper, à l'horreur de sentir qu'après avoir été haïs de leurs contemporains, ils seront éternellement méprisés de la postérité.

C'est ainsi qu'on parvint à pervertir le jeune Elagabal. Mæsa son ayeule dirigeoit ce complot détestable. En portant son fils au trône elle avoit prétendu travailler pour elle. Son dessein étoit de régner sous son nom, & pour éterniser l'enfance de ce malheureux Prince, elle lui avoit aplani elle-même le chemin des voluptés. Elle s'étoit fait un devoir de lui faciliter le désordre. Elle avoit applaudi à l'emportement avec lequel
il

de l'Empire Romain. Liv. VIII. 409
il paroïssoit se plonger dans la débauche.

Elle se flattoit ou de pouvoir l'arrêter, s'il alloit trop loin, ou d'enfouir dans l'intérieur du palais les suites honteuses de sa politique. Elle ne sçavoit pas que les progrès d'un jeune Souverain en ce genre, sont de ces choses qu'il n'est possible ni de modérer, ni de cacher. Elle ignoroit que le gout des excès, dès qu'on s'y livre, devient par l'usage un besoin indispensable, & qu'un cœur une fois flétri par la débauche, par le mépris des bienséances, ne peut plus s'abstenir des infamies même qui l'ont abruti, comme ces Orientaux dont parlent les voyageurs, que l'habitude de l'opium dessèche, absorbe sans retour à la fleur de leur âge, & qui dans l'anéantissement où elle les jette, sont forcés pour se rendre une existence passagere, de redoubler chaque jour la dose du poison qui les tue.

Mæsa ne tarda pas à s'apercevoir que son fils prenoit un effort dont elle ne seroit bientôt plus la maîtresse.

Tome II.

S

Elle essaya de lui faire des remontrances qui furent mal reçues. Elle entrevit qu'il ne seroit pas difficile de l'aigrir, & qu'au premier moment quelque courtisan adroit profiteroit peut-être contre elle de cette mollesse qu'elle avoit trop favorisée. Dans la fureur où cette idée la jetta, elle se détermina à tout sacrifier, plutôt que de la voir se réaliser. Son fils devint son ennemi dès qu'il parut vouloir cesser d'être son esclave. Sentant d'ailleurs qu'en marchant sur les pas des Caracalla, des Commodes, il éprouveroit infailliblement leur sort, elle aima mieux travailler elle-même à le précipiter du trône où elle l'avoit placé, que d'attendre qu'il en tombât par une violence étrangère, & qu'il pût l'entraîner avec lui dans sa chute.

Mais cette femme ambitieuse, en prenant le parti de détruire un étai qui alloit lui manquer, n'avoit pas dessein de s'exposer à décheoir elle-même. Elle ne vouloit pas rentrer dans l'humiliation dont elle avoit eu tant de peine à sortir. Elle trouvoit dans sa propre famille une autre res-

source propre à la rassurer contre ce danger. Elle avoit une autre fille que la mere d'Elagabal, & un second petit-fils de quatre ans plus jeune que son cousin. Ce fut sur lui que Mæsa crut pouvoir jeter les yeux. Il donnoit déjà toutes les espérances que l'on peut donner à cet âge. Mæsa prête à faire en apparence le sacrifice des droits du sang au bien de la patrie, s'applaudissoit de trouver dans le nouveau rejetton qu'elle alloit élever, des dispositions propres à justifier l'arrêt qu'elle prononçoit contre le premier. Elle oublioit qu'Elagabal n'en avoit pas montré d'abord de moins estimables, & que si depuis il les avoit démenties, on n'auroit dû s'en prendre qu'à la main même qui se préparoit à l'en punir.

Cette femme adroite profita de ce qui lui restoit de crédit sur l'esprit de l'Empereur. Elle lui insinua qu'il devoit adopter son cousin & le déclarer César. Elle l'éblouit sur les suites de cette action. C'étoit, disoit-elle, un soulagement qu'il s'assuroit. Il alloit se donner une espèce de coadjuteur

affectionné, qui, avec le tems, se trouvant capable de prendre sur lui les détails, le fardeau du gouvernement, n'en laisseroit à son pere adoptif que les douceurs.

Elagabal ne fut pas difficile à persuader. Soit que réellement il eut été frappé de cette idée flatteuse pour un esprit inappliqué, ennemi de la moindre attention, soit qu'il ne crut pouvoir redouter aucun péril de la part d'un enfant de treize ans, qui lui étoit présenté par sa mere, il consentit à ce qu'on lui demandoit. Il conduisit lui-même au Sénat son jeune parent, qu'on appelloit alors Alexianus, & fit ratifier authentiquement son adoption, en lui donnant, sans qu'on sçache pourquoi, les noms d'Alexandre Sévere, que l'histoire lui a conservés.

Ce premier pas fait une fois, Mæsa songea à en recueillir le fruit. Elle répandit dans Rome des créatures affidées, chargées de faire le parallele des deux Princes, & d'amener insensiblement les esprits à penser comme elle. Le trésor impérial étoit à sa

de l'Empire Romain LIV. VIII. 413
disposition. La reconnoissance , ou la
négligence de son fils lui avoit laissé
cette partie importante de l'adminis-
tration. Elle en profitoit pour rem-
plir ses vues. Il ne s'y distribuoit plus
d'argent qu'au nom du jeune Alexan-
dre , & l'on prenoit peu-à-peu l'habi-
tude d'oublier celui de l'Empereur ,
dont on se feroit inutilement autorisé.

C'étoit aux soldats sur-tout qu'on
faisoit valoir cette différence. En les
comblant de bienfaits par l'ordre de
l'un des Princes , on ne manquoit pas
d'appuyer sur l'oubli que l'autre sem-
bloit leur marquer. En même tems
qu'on travailloit à le faire paroître
coupable d'une économie à laquelle
il ne songeoit pas , on exagéroit sa
prodigalité dans un autre genre. On
peignoit , de la façon la plus odieuse ,
son gout pour un luxe ruineux , &
l'abondance où il en entretenoit les
Ministres , tandis qu'il négligeoit les
soldats ses bienfaiteurs , les artisans
de sa fortune , & les véritables arbi-
tres de l'Empire.

Ces insinuations adroitement ré-
pandues , produisoient leur effet. Les

troupes voyoient , avec un œil jaloux , des profusions qui ne les regardoient pas. Accoutumées à considérer depuis long-tems les revenus de l'Empire comme leur patrimoine , la distraction qu'on en faisoit , étoit à leur avis un vol manifeste qui retomboit sur elles.

Ce n'étoit pas que leur sort fut changé. Leur paye & les gratifications qui valoient encore mieux , étoient plutôt augmentées que diminuées ; mais elles n'en sçavoient plus de gré à Elagabal , depuis qu'elles les recevoient au nom d'un autre. Elles ne lui pardonnoient pas de paroître les oublier , & commençoient à trouver très-dangereux pour l'Etat , des désordres dont elles ne profitoient plus.

Elagabal enfoncé dans un ferrail dont il ne sortoit point , ne pouvoit s'appercevoir de ces manœuvres. On dit pourtant qu'il en transpira quelque chose jusqu'à lui. On assure qu'il voulut en conséquence s'emparer de la personne de son cousin : qu'il chassa tous les maîtres , toutes les créatures

de l'Empire Romain. Liv. VIII. 415
fidelles dont Mæsa l'avoit entouré,
qu'enfin il essaya de l'empoisonner,
mais qu'il en fut empêché par la vi-
gilance de ces mêmes serviteurs qu'il
avoit cependant écartés. Il est évident
que toutes les parties de ce récit se
contredisent.

Si Elagabal usant de l'apparence du
pouvoir qui lui restoit, de toute l'au-
torité que l'usage & les Loix lui don-
noient sur son fils, en-avoit éloigné
des argus que leur attachement lui
rendoit suspects, comment auroit-on
pu mettre obstacle au dessein qu'il
avoit formé de l'empoisonner? Et si
l'on put traverser ce dessein, si des
mains incorruptibles renversoient le
poison qu'on destinoit au jeune Alexan-
dre, avant qu'il parvint jusqu'à lui,
Elagabal n'avoit donc pas réussi à le
priver de conseils clairvoyans.

Il est très-probable qu'on cacha
long-tems à ce malheureux Prince le
complot qui devoit lui couter le trône.
Quand il fut près d'éclorre, si on lui laissa
parvenir quelques lumieres, ce fut
afin de le réduire à faire lui-même l'ou-
verture d'une scene qui devoit lui être

funeste. On tâcha de lui suggerer quelque entreprise qui put servir de prétexte pour le perdre. On lui faisoit passer des avis capables de l'inquiéter, de lui rendre son parent suspect & odieux, afin de le forcer à quelque violence dont on étoit sûr de lui faire porter la peine. Ainsi l'infortuné étoit le jouet de ses ennemis, lors même qu'il croyoit se préparer à les punir. On l'animoit à se venger, afin de profiter de toutes ses démarches, comme on irrite un taureau pour l'obliger à se précipiter sur la lance destinée à le percer.

Contre une politique si raffinée, contre un manège si adroit, Elagabal n'avoit à opposer que les élans passagers & indiscrets d'une ame dégradée par la mollesse. Aussi en fut-il la victime. Le premier instant où il voulut sérieusement faire valoir son autorité, fut l'époque de sa ruine. Cette arme fragile se brisa dans ses mains, dès qu'il essaya de s'en servir. Les soldats, qu'on tenoit prêts, avertis qu'il menaçoit la vie du jeune César, accoururent pour le prévenir. Mæsa

de l'Empire Romain. LIV. VIII. 417
maîtresse de leurs mouvemens les
avoit lâchés à propos , comme des
chiens qu'on découple , quand la bête
est lancée.

Elagabal sorti une fois de son assoupissement , avoit paru reprendre son ancienne vigueur. Il essaya de faire tête avec courage à la meute furieuse qui l'entouroit. Mais les mesures étoient trop bien prises. Ni sa hardiesse au commencement de la révolte , ni son effroi quand il en vit les progrès, ne purent le sauver. Il fut poursuivi, dit-on , & percé de coups dans un asyle consacré à des besoins plus pressans qu'honnêtes , & où il s'étoit flatté qu'on n'iroit pas le chercher. (*a*) L'envie d'établir une analogie frappante entre les désordres de sa vie , & le théâtre de sa mort , a probablement fait imaginer aux Historiens cette circonstance très-peu intéressante.

(*a*) Latrinæ.



ALEXANDRE SÉVÈRE,
regne 13 ans & un peu plus.

CHAPITRE XII.

*Mamée mere d'Alexandre gouverne
sous son nom pendant sa minorité.
Principes de cette Impératrice. S'il est
vrai qu'elle ait été chrétienne.*

PAR cet assassinat Mæsa se retrouvoit une seconde fois en état de disposer de la Couronne, & de continuer à régner sous le nom d'un enfant. C'est tout ce que désiroit cette femme ambitieuse. Elle se préparoit à recueillir les fruits de la révolution. Le bas âge du nouveau Prince lui promettoit une longue domination ; mais heureusement pour l'Empire elle survécut peu au fils qu'elle avoit fait égorger. Elle n'eut pas le tems de cor-

• rompre à son tour celui à qui son ambition venoit de faire un présent intéressé. Le soin d'en diriger l'enfance tomba dans de meilleures mains. Ce fut la propre mere du jeune Alexandre qui s'en chargea. Rome vit alors avec admiration une femme s'appliquer à laver l'ignominie du trône, & y réussir.

Elle se mit sans contestation à la tête du Gouvernement. Ce n'étoit pas qu'il y eut à Rome rien de fixé sur cet article. On n'y connoissoit pas la minorité pour les Souverains. On n'avoit pas même d'idée de ce que nous appellons régence, & dans cet Empire qui a produit de si prodigieux recueils de Loix, où l'on avoit pris tant de précautions pour sauver du feu de la jeunesse les biens des particuliers, on n'avoit rien fait pour en garantir l'Etat lui-même. Les regnes passagers d'un ministre chargé au nom de la nation d'en représenter le maître pour quelque tems, cette ressource contre la foiblesse de l'âge dans les Souverains, ces dépôts momentanés de l'autorité suprême n'y pouvoient avoir lieu.

En tout pays, comme on sçait, les Loix sont filles du hazard & de la nécessité. Ni l'un ni l'autre n'avoit encore concouru à diriger celles de Rome sur cet article. Aucun de ses Souverains ne s'étoit trouvé depuis sa fondation dans le cas de la minorité. On n'avoit donc pas prévu que ce cas pouvoit arriver, & quand l'avénement d'Elagabal en donna le premier exemple, la hardiesse de Mæsa fit voir aussi pour la première fois un Prince suspendu, pour ainsi dire, de ses fonctions, jusqu'à ce qu'il eut acquis la force nécessaire pour les exercer. Elle apprit aux Romains que la souveraineté pouvoit être séparée de la personne du Souverain.

Cet essai, comme on l'a vu, ne fut pas heureux pour l'Etat. Mais Mammée, fille de cette Princesse, en succédant à son rang, n'adopta point ses principes. Elle fut reconnue sans difficulté par tous les ordres de l'Etat : & elle ne leur donna pas lieu de rougir de leur soumission. Rendre à l'Empire la dignité qu'il avoit perdue aux yeux des Étrangers ; faire chérir le Gouver-

nement par ses sujets qui avoient eu si long-tems lieu de le hair ; contenir les soldats ; leur en imposer sans trop les flatter ; former sur-tout l'esprit & le cœur de son fils ; l'instruire des devoirs de sa place ; l'entourer d'hommes incorruptibles , incapables de détruire par leurs exemples le fruit de leurs leçons ; lui bien persuader qu'une mollesse voluptueuse n'est pas l'appanage de la souveraineté, que regner n'est pas mépriser les hommes ; enfin lui répéter souvent qu'un Prince , quelque indépendant qu'il paroisse , est encore plus soumis que ses peuples aux Loix de la bienfaisance , de l'honneur , de l'humanité , & que quand il les viole , la honte dont il se couvre , les remords qu'il se prépare , sont toujours proportionnés à l'étendue de son pouvoir , & à l'abus qu'il en a fait : telles étoient les occupations de cette prudente institutrice ; tels étoient les préceptes dont elle nourrissoit le cœur de son fils.

C'est sans doute sa sagesse soutenue , & la pureté de sa morale qui ont fait croire à plusieurs Ecrivains qu'elle avoit été Chrétienne. Il ne paroît cependant

point qu'elle ait eu ce bonheur. Elle ne persécuta pas les chrétiens : mais elle n'adopta point leur culte. Elle ne le fit pas connoître à son fils. Le peu de lumieres que celui-ci acquit sur les dogmes du Christianisme , qui commençoient à transpirer un peu plus ouvertement , n'aboutit qu'à lui en faire regarder l'auteur comme un génie extraordinaire. Il le reveroit , comme nous l'avons dit , avec d'autres objets bien indignes de lui être associés : mais il n'eut point de foi pour les mysteres consommés par cet homme Dieu : & si sa mere en avoit eu connoissance , elle ne lui auroit sans doute permis , nide les ignorer , ni de les rejeter.



CHAPITRE XIII.

Parallele entre la minorité d'Alexandre Sévere , & celle de S. Louis. Qualités du premier de ces Princes. Sa bonté. Ce qu'on en peut penser. Son économie : combien elle est louable.

ON peut trouver une ressemblance bien frappante entre sa régence, & celle de la célèbre Blanche de Castille, mere de notre S. Louis. Toutes deux avoient la même élévation d'esprit, le même courage, & peut-être les mêmes défauts. Toutes deux s'étoient attachées de bonne-heure des Ministres capables par leur fermeté & leur intelligence de suppléer, soit à la foiblesse apparente de leur sexe, soit à l'ignorance où de tout tems, & chez tous les peuples l'éducation a entretenu les femmes. Mais la même conduite n'eut pas dans les deux Empires le même succès.

En France le pouvoir Monarchique

se développoit. Les principes de l'administration n'étoient pas encore corrompus , parce qu'ils commençoient à se former. L'ordre dans la succession étoit établi & révééré. Le Domaine & la puissance des Rois avoient des bornes étroites : mais la modestie de l'un suffisoit à ce que la simplicité des mœurs exigeoit de magnificence; & les limites de l'autre en inspirant moins d'audace à ses possesseurs , en leur imposant la nécessité d'une circonspection adroite, leur facilitoit tous les jours des progrès aussi solides qu'imperceptibles. Dans ce moment une sage régence fit le bien du Prince & de la nation. Elle disposa les sujets à favoriser l'extension d'un pouvoir légitime & modéré , & le Prince à n'en pas abuser.

Par bonheur aussi le pupille dont on faisoit si bien valoir l'autorité, étoit né lui-même avec des talens personnels. Il avoit le cœur grand , l'ame noble , l'esprit droit; & si la funeste passion des Croisades n'étoit venue troubler son siècle , si le désir aussi injuste qu'indiscret de conquérir des Etats éloignés , ne l'avoit conduit à négli-

de l'Empire Romain. LIV. VIII. 425
ger les siens , son regne seroit encore
aujourd'hui l'époque la plus brillante
de notre histoire. Il auroit marché
sans interruption dans le chemin tracé
par sa mere , & passé même le but
qu'elle lui proposoit.

Mais les événemens passés , les cir-
constances actuelles , & le caractère de
son jeune Souverain mettoient Rome
dans une possession bien différente. En
se rappelant ce que contiennent les
chapitres précédens , on concevra sans
peine quel désordre devoit agiter le
gouvernement. La plus sage adminis-
tration n'y pouvoit opérer qu'un bien
passager. C'étoit un corps usé de lon-
gue main. Tous ses muscles affoiblis,
tous ses organes relâchés n'admettoient
plus de réparation durable. Après les
convulsions violentes dont il venoit
d'être déchiré , un régime suivi & des
palliatifs doux pouvoient lui procurer
quelque apparence de calme. Mais le
principe du mal subsistant toujours ,
l'affaïssement général étant au - dessus
des remèdes , il falloit nécessairement
s'attendre à des rechutes , & à de nou-
velles douleurs.

Le Prince qui se préparoit à l'animer un jour, n'étoit pas capable de le ressusciter. C'étoit un esprit borné, sans vigueur & sans caractère. De toutes les qualités nécessaires à un Souverain, il paroît n'en avoir eu que deux, la bonté & l'économie. La première n'étoit chez lui que l'effet de l'éducation, ou la suite de la mollesse de son ame, plutôt que l'effort vigoureux d'un cœur assez éclairé pour apprécier les hommes & assez sensible pour les aimer. Sa mere & son Conseil furent les auteurs de tout ce qui se fit de bon sous son regne. Il n'eut guère d'autre mérite que de ne s'y pas opposer. Il souhaitoit le bien quand il le voyoit faire ; il approuvoit qu'on arrêtât le mal quand on le lui indiquoit : mais il n'auroit cherché à connoître ni l'un ni l'autre. Il ignoroit cette maxime si familière aux grands Princes , que le véritable art de bien regner , c'est l'attention à tout voir.

Les Historiens de sa vie lui prodiguent assez inutilement des éloges. Suivant eux il détestoit ces hommes cruels qui fondent leur opulence sur la misère publique , & qui regardent leurs p'a-

ces comme des champs où il leur est permis de moissonner sans scrupule. Cette disposition étoit louable, mais ce qu'on ajoute devient plus que suspect. Quand il voyoit, dit-on, des prévaricateurs de cette espece, il vomissoit la bile toute pure, & leur donnoit involontairement de grand coups de poing sur les yeux.

Il n'y a dans de pareils contes ni décence, ni vérité. Quand on pourroit y ajouter foi, quand il seroit possible d'imaginer un Prince dont le cœur se soulevât à l'aspect d'un fripon, comme celui de Jacques premier palpitoit à la vue d'une épée nue, cette révolution elle-même, & le geste qui la suivoit, auroient décelé plus de foiblesse que d'amour pour la justice. Un grand homme juge les malversations de sang-froid, & les punit de même : & s'il s'indigne quand il en voit les preuves, c'est par le châtiment exemplaire & juridique des coupables qu'il manifeste l'émotion de sa bile.

Il ne faut pas croire non plus que quand Alexandre paroissoit en public, il fit avertir à haute voix les concus-

sionnaires , &c. de ne pas se présenter devant lui , ou s'il le faisoit , on n'en peut tirer aucune conséquence en sa faveur. Tout cet appareil d'équité , toutes ces démonstrations fastueuses se réduisent en général dans les Cours , à un étalage fort inutile. Ce sont les étoupes qu'on brûle devant le S. Pere le jour de son exaltation , en lui disant , *Ainsi passent les grandeurs de ce monde.* A coup sûr l'inventeur de cette cérémonie étoit un ambitieux : & si ses successeurs sont humbles, humains, désintéressés , ce n'est pas à elle qu'ils doivent leurs vertus.

Quant à l'économie attribuée à Alexandre Sévere , elle est réellement admirable. Si les détails que l'Histoire nous a conservés sur cet article sont vrais , il mérite de servir de modele à tous les Princes.

A son avènement le palais Impérial étoit un gouffre où s'engloutissoient les revenus de l'Empire. Le luxe inconsideré des derniers Princes l'avoit rempli d'une multitude d'Officiers absolument inutiles. Ce palais , dont l'étendue étoit immense , renfermoit

de l'Empire Romain. LIV. VIII. 429
un peuple d'hommes oisifs , qui ne
connoissoient point d'autre patrie.
Leurs familles s'y perpétuoient sans
soins & sans travail. Elles y étoient
nourries aux dépens du maître , com-
me les oiseaux d'une voliere. Toutes
jouissoient d'appointemens considéra-
bles , & d'exemptions encore plus
recherchées. On s'empressoit d'obte-
nir des titres si avantageux , & sous
les Caracalla , les Elagabals , on de-
vine combien les Ministres en avoient
été prodigues.

On ne se contentoit pas même
d'avoir des offices onéreux & super-
flus , d'en diviser , d'en subdiviser les
fonctions à l'infini pour pouvoir mul-
tiplier les titulaires. On doubloit , on
triploit encore ceux-ci , ce qui aug-
mentoît proportionnellement la dé-
pense & le désordre.

Cette manie est en général celle
de presque toutes les Cours. Il n'y en
a guère qui ne ressemblent à ces
cantons de l'Asie , où quand on ma-
rie une fille , & qu'on l'emmene à la
maison de son époux , on employe ,
dit-on , cent personnes à transporter

ce qui n'en chargeroit pas deux. C'est une suite du malheur des Grands, qui du rang élevé où ils sont placés, ne pouvant appercevoir distinctement les objets, prennent toujours la profusion pour la générosité, & le faste pour la magnificence.

Il est vrai cependant que l'avidité financière n'avoit pas encore imaginé de chercher dans la vente de ces emplois une ressource aussi honteuse qu'indiscrete. Au moins en multipliant autour d'eux les offices inutiles, les Empereurs Romains ne se faisoient pas soupçonner d'avarice. Ils ne demandoient pas d'argent à ceux qui se présentoient pour les servir. Ils ne connoissoient pas l'usage plus qu'indécent d'être soudoyés par leurs domestiques.

Dans ces Cours d'ailleurs si éloignées des vrais principes d'une bonne administration, le Prince ne confioit pas exclusivement sa personne à des gens qui eussent payé le droit d'en approcher, & dont la fidélité n'eut, comme celle des commis de Publicains, d'autre caution qu'une somme

de l'Empire Romain. LIV. VIII. 431
d'argent. Il ne se mettoit pas dans la
nécessité ridicule & dangereuse d'a-
voir dans sa maison des valets qu'il
ne pût renvoyer sans injustice, & au-
torisés par un contrat à y rester mal-
gré lui. La corruption de Rome n'a-
voit pas encore admis ce dernier dé-
gré d'avilissement ou d'imprudence.
On n'y déployoit qu'une prodigalité
généreuse, & le Prince ayant toujours
la main ouverte pour donner, ne la
fermoit jamais pour recevoir. Ce fut
cette générosité déplacée qu'Alexandre,
ou plutôt sa mere, songea à attaquer.

Elle réforma ces armées d'eunu-
ques, de cochers, de palfreniers, de
contrôleurs, de receveurs, d'officiers
de tout grade & de toute espèce, qui,
avant elle, inondoient la Cour. Elle
ne garda, pour le service journalier,
que ceux qui y étoient nécessaires.
Elle voulut sur-tout qu'ils en fissent
leur état, & qu'ils n'en eussent point
d'autre. Elle supprima toutes ces di-
visions par quartiers, par sémestres,
qui font d'un palais une auberge de
passage, qui y nécessitent des varia-

tions continuelles , & réduisent le Prince à n'avoir jamais autour de lui que des figures inconnues , que des visages étrangers. Elle ne croyoit pas qu'il fut essentiel à l'honneur d'un Souverain d'être mal servi , & la méthode qu'elle proscrivoit , en est le sûr moyen.

Le luxe des équipages , & sur-tout celui des tables , fut soumis aux mêmes retranchemens. Toute superfluité en fut impitoyablement bannie , & la sage réformatrice n'y conserva que la décence qui n'est jamais ruineuse. Chaque repas avoit sa taxe fixe qu'on ne passoit jamais. Elle étoit proportionnée au nombre de ceux que le Prince y recevoit. Et l'on aura quelque idée de la frugalité qui y régnoit les jours ordinaires , quand on sçaura que les jours de cérémonie on n'y servoit de plus que deux faisans & deux poulardes.

A une table ainsi couverte la Régente ne faisoit pas appeller des Financiers , ni d'autres riches voluptueux qui y seroient morts de faim.
Elle

Elle y invitoit ces Ministres irréprochables qui avoient sa confiance, & quelques hommes connus par leurs talens, en qui la culture de l'esprit n'avoit pas étouffé les qualités du cœur. C'étoit au milieu d'eux, dans la gaieté d'une conversation aisée & familière, que le jeune homme, en se nourrissant comme un particulier, apprenoit à se conduire en Prince.

Ces détails nous paroîtroient ou bas ou incroyables, si l'exemple, encore subsistant d'une Cour d'Allemagne n'en prouvoit la noblesse & la possibilité. Il s'y trouve un Prince qui ne rougit pas d'être économe, & l'on sçait si cette attention circonspecte sur sa dépense fait tort à sa grandeur. C'est en réformant sa cuisine qu'il trouve de quoi entretenir ses armées. Il signe les instructions pour ses Généraux & ses Ambassadeurs avec la même plume qui lui a servi à arrêter les comptes de son maître d'hôtel, & c'est après avoir vû le mémoire de son Traiteur, qu'il part pour aller gagner des batailles. Assurément ce Roi-là ne sera pas mis,

434 *Histoire des révolutions*
par la postérité , au rang des petits
génies.

Il seroit bien à souhaiter que son exemple pût frapper ses pareils , & les rassurer contre la crainte d'avilir leur dignité , en diminuant leurs trains & leurs dépenses. Mais presque tous les Princes sont des enfans qui s'effrayent quand ils sont seuls , & qui pleurent quand on les dépouille des colifichets dont on les a parés. Il semble qu'ils ne se croient vraiment maîtres que de ces foules d'esclaves pressés autour d'eux , & qu'ils se trouvent plus honorés de l'éclat du diadème que de ses fonctions. Ils ne savent pas que la majesté des Loix , & sur-tout leurs vertus personnelles , seroient pour eux une sauve-garde plus sûre , & une escorte plus honorable que ces bataillons de valets qui les environnent , & cette abondance de superfluités en tout genre qui les écrase.



CHAPITRE XIV.

Défauts de la Princesse Mammée. Sa jalousie dans le gouvernement. Mécontentement secret des soldats mal contenus par Alexandre Sévère. Lui & sa mere sont assassinés. Conclusion de cet Ouvrage.

IL semble qu'avec de pareils principes, le regne d'Alexandre Sévère auroit dû être dans les fastes de Rome une époque à jamais mémorable. On pouvoit en attendre autre chose que des fruits passagers, flétris & disparus même avant leur maturité. Mais d'un côté la mollesse du fils démentoit la sage fermeté de la mere, & de l'autre celle-ci avoit elle-même des défauts qui devoient nécessairement affoiblir son administration.

Elle étoit jalouse de son pouvoir jusqu'à la cruauté. Elle vouloit que tout pliât à son nom, & ne pouvoit supporter ni la moindre opposition à

ses ordres , ni une ombre de rivalité dans le cœur & la confiance de son fils. Elle alla même , dit-on , jusqu'à le priver d'une femme qu'elle lui avoit donnée , & qu'il aimoit. Voyant qu'il s'y attachoit trop , & qu'il paroissoit écouter son beau-pere avec complaisance , craignant qu'il ne vint à lui échapper pour se livrer à ces nouveaux conseils , elle devint furieuse. Elle fit enlever le pere & la fille malgré les larmes & les sollicitations d'Alexandre , qu'elle avoit subjugué au point qu'il n'osoit pas lui opposer d'autres armes. Ses soupçons impitoyables ne se calmerent que quand des deux objets qui la fatiguoient , l'un eut été égorgé par son ordre , & l'autre bannie aux extrémités de l'Afrique.

Notre Blanche de Castille avoit la même petitesse. Elle obsédoit aussi la jeunesse de Saint Louis. Elle étoit également jalouse de sa femme , & la tendresse conjugale de ses deux enfans inquiétoit son ambition. Mais en se livrant à des allarines , à des précautions peu honorables , elle ne

de l'Empire Romain. Liv. VIII. 437
devint pas sanguinaire. Si la crainte
de se trouver réduite à partager un
jour le cœur de son fils avec une
épouse chérie, l'engageoit à leur per-
mettre de se voir rarement, au moins
elle ne pensa jamais à demander ni
l'exil d'une Princesse vertueuse qu'elle
redoutoit, ni la mort de ses parens.

On sent combien une exécution si
violente devoit aigrir les esprits à
Rome. Les soldats sur-tout en furent
indignés. Ils rougissoient de se voir
soumis aux ordres d'une femme,
quoique depuis long-tems ils n'eussent
pas eu de Princes aussi capables qu'elle
de les commander. Ils se croyoient déshonorés par une soumission qui paroïssoit les avilir.

Le système économique du gouver-
nement contribuoit aussi beaucoup à
les allarmer. Ils n'en étoient cepen-
dant pas l'objet. Mamée sentoît fort
bien à quels abus ils donnoient lieu,
mais en politique habile, elle se gar-
doit de toucher à cette partie délicate.
C'étoit un ulcère malin qui rongeoit
l'Empire. Loin d'y pouvoir appliquer
des remèdes actifs, il y auroit eu de

l'imprudence à employer même les palliatifs adoucissans. Dans la position actuelle des choses il ne restoit plus qu'à endurer patiemment un mal qu'on ne pouvoit corriger, comme on souffre un cancer incurable, en essayant tout au plus d'en suspendre les progrès.

C'étoit alors tout ce que l'on pouvoit se promettre. Mais l'ordre militaire se trouvoit rempli d'esprits intéressés à penser d'une façon toute opposée. Ils regrettoient le trouble qui disparoissoit insensiblement dans l'administration. Ils en voyoient avec douleur rétablir l'harmonie. Les premiers Officiers sentoient qu'un gouvernement établi sur les Loix civiles, & sur l'amour des peuples, n'auroit bientôt plus besoin de leur soutien, ou du moins qu'ils ne feroient plus employés que contre les étrangers. Ils alloient donc perdre ces révolutions lucratives, dont les succès & les désastres leur étoient également payés, & qui en plaçant sur le trône des Princes sortis de leurs corps, les réduisoient malgré eux à continuer de sou-

de l'Empire Romain. LIV. VIII. 439
doyer à grands frais les complices de
leur élévation.

Les soldats ne se rendoient pas aussi distinctement compte de ce qu'ils avoient à craindre : mais ils n'en étoient pas moins agités. Ils entre-voyoient en général qu'on pourroit peut-être un jour parvenir à diminuer leurs privilèges, & la seule idée de cette réforme les mettoit en fureur. Ils éclaterent plusieurs fois, & quoique les soulevemens fussent toujours réprimés par les précautions prudentes de l'Impératrice douairière, la foiblesse trop marquée d'Alexandre en laissoit subsister le germe. Les soldats, même en rentrant dans une soumission forcée, sentoient redoubler leur mépris pour un jeune Prince qu'ils avoient fait trembler, & leur indignation contre sa mere qui réussissoit à les réduire.

Il n'étoit pas possible que cette disposition habituelle n'eût enfin des suites funestes. En effet dans une guerre contre quelques peuples du nord, où Alexandre & Mamée s'étoient transportés en personne, un

révolte subite les surprit au dépourvû. Ils y furent assassinés tous deux , & succomberent sous un complot , dont l'Histoire ne nous a conservé que des détails très-contradictoires & très-peu intéressans.

Malgré de grands défauts ils méritoient tous deux sans doute un regne plus long & plus heureux. La nouvelle de leur perte excita dans Rome les regrets les plus vifs. Il sembloit que les citoyens de cette grande ville lussent dans l'avenir , & qu'ils prévissent les infortunes dont ils alloient être accablés. Ils venoient de respirer pendant un intervalle de treize ans ou environ. C'étoit un repos passager qui ne revint plus. A ce peu de jours serains on ne vit presque succéder que des orages.

A force de multiplier le nombre des Empereurs , on rendit ce titre aussi vain que méprisable. Il devint désormais la ressource de tous les scélérats qui n'avoient rien à perdre. Les derniers des hommes purent y prétendre avec confiance. L'Empire ne fut plus qu'un grand jeu de hasard , où

quiconque se sentoît un cœur féroce avec une ame intrépide étoit admis à risquer sa fortune & sa vie.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que chacune de ces élections que leurs circonstances rendoient ou ridicules ou atroces, étoit précédée ou suivie par des batailles. On se massacroit pour ces Souverains d'un moment, comme on l'avoit fait autrefois pour les véritables Césars. L'Etat éprouvoit la plus terrible confusion, la plus sanglante anarchie. Toutes ses parties se précipitoient les unes sur les autres, & quand le sage Dioclétien l'eut un peu rétabli, sa situation n'en devint pas plus heureuse. Les barbares le déchiroient de tous côtés. Il fallut le dévaster pour le défendre. On fut obligé d'épuiser le cœur pour entretenir quelque vigueur aux extrémités.

Bientôt les divisions intestines suspendues un instant, y recommencerent avec fureur. Constantin, Constance, Théodose furent obligés de le reconquérir plusieurs fois sur leurs propres sujets. Il fallut le couvrir de

sang pour en empêcher la désunion , & pour comble de maux , des querelles religieuses vinrent achever d'anéantir ce qui lui restoit de forces. Ses Princes occupés à favoriser ou à réprimer des hérésies , à concilier ou à persécuter des Eglises , ne virent point que ces travaux spirituels facilitoient les progrès de leurs ennemis temporels.

Sa foiblesse augmenta sans ressource. Après avoir encore lutté quelque tems contre sa destruction , après avoir éprouvé les angoisses d'une longue & cruelle agonie , il expira sous le fer des Goths Ariens. Il ne laissa sur la terre que le souvenir d'un éclat acheté , terni par bien des malheurs , & une leçon terrible pour les Puissances de tous les siècles. A quelque degré de gloire qu'elles soient parvenues , son exemple doit leur apprendre qu'après avoir quelque tems brillé comme lui , il faudra enfin en venir à s'éteindre de même.

F I N.

ERRATA DU TOME II.

Page 2, ligne 9 & 10, par ses, *lis*ez de ses.

Page 7, ligne 15, concurent pas que, *lis*. concurent que.

P. 12, l. 15, des, *lis*. de.

P. 16, l. dernière, de ceux, *lis*. des taxes.

P. 21, l. 8, retrouvons, *lis*. retrouvons.

P. 26, l. 10, pour elle, *lis*. pour elles.

P. 31, l. 4, (des citations) incerta, *lis*. incesta;

P. 32, l. 3, (des citations) seu, *lis*. sue.

P. 39, l. 13, par Dieu, *lis*. que Dieu avoit opérés.

P. 44, l. 20, appelle, *lis*. nomme.

P. 47, l. 3 & 4, allez pour, *lis*. allez la vie pour.

P. 51, l. 5, appelée, *lis*. appelé.

P. 55, l. 21, qu'on le, *lis*. qu'on les.

P. 56, l. 22, sur les, *lis*. les.

P. 57, l. 9, façon, *lis*. façons.

P. 58, l. 14, principis discedere, *lis*. principis tristem discedere.

P. 59, l. 7, il devient, *lis*. il est.

Même p. l. 14 & 15, ou de de, *lis*. ou de.

Même p. l. dernière, on a cru, *lis*. on a crues.

P. 68, l. 3, qui les, *lis*. qui le.

P. 70, l. 24, auroit bien dû, *lis*. auroit dû.

P. 86, l. 6, (des citations) Persos, *lis*. Persas.

P. 103, l. 18, que son, *lis*. où son.

P. 110, l. dern. les suites, *lis*. les effets.

P. 111, l. 9, des impôts, *lis*. des charges publiques.

P. 119, l. 18, avoit eu, *lis*. avoit eus.

P. 185, l. 10, ce petit service, *lis*. ce service.

P. 186, l. 8, la racontoit d'une, *lis*. racontoit cet accident d'une.

P. 189, l. 1, vase, *lis*. gase.

P. 199, l. 6, ce qui, *lis*. ce que.

P. 200, l. 3, défordes, *lis*. défordres.

P. 213, philosophie, *lis*. philosophie.

P. 235, l. 26, de, *lis*. des.

P. 250, l. 20, éprouvé, *lis*. éprouvée.

P. 280, l. 1, flatterie, *lis*. flatteries.

Même p. l. 14, vu se, *lis*. vue se.

Même p. l. 20, qu'elle, lis. qu'elles.

P. 291, ce, lis. le.

P. 300, l. 6, applaudi, lis. applaudis.

P. 311, l. 4, porté, lis. portés.

P. 335, l. 8, remplacé, lis. remplacés.

Même p. (réformez ainsi le titre) Caracalla altere les monnoies. Négligence des Historiens sur cet article intéressant.

P. 351, l. 22, le fait, lis. le fruit.

P. 352, l. 13, surpris qu'il, lis. surpris d'apprendre qu'il.

P. 356, l. 20, auroit, lis. auroient.

P. 359, l. 9, puissante, lis. puissantes.

P. 360, l. 28, irréparables, lis. inséparables.

P. 366, l. 22, d'atrocité, lis. d'atrocités.

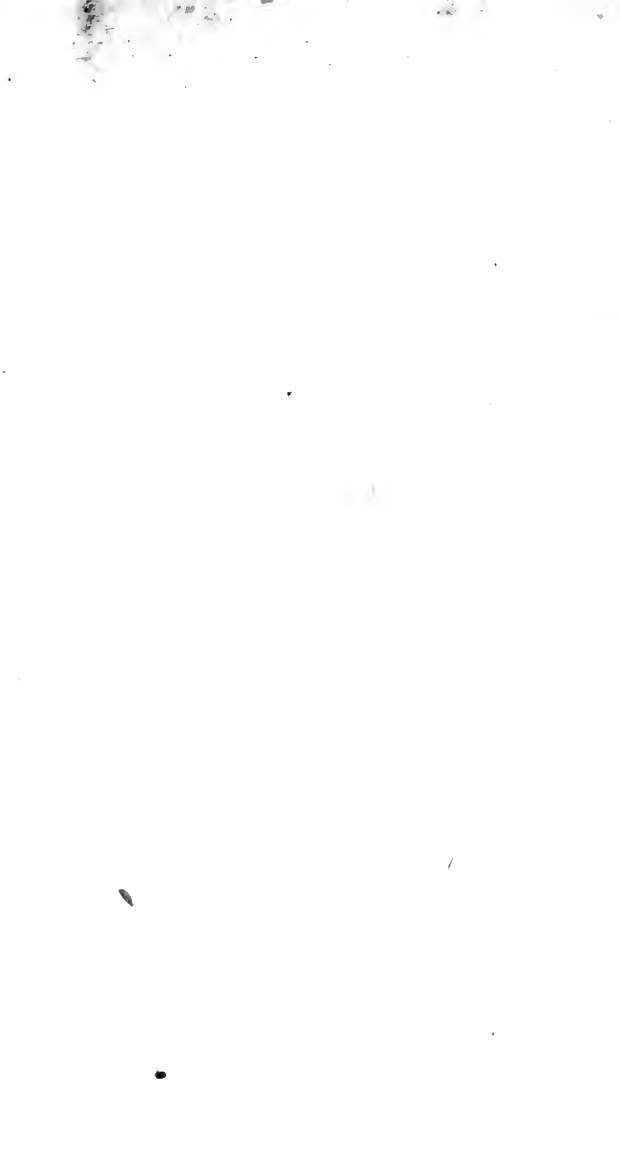
P. 368, l. 17, des guerre, lis. de guerre.

P. 374, l. 27, ut, lis. un.

Même p. l. 28, morn, lis. mort.

P. 420, l. 16, que la, lis. que l'exercice de la.

P. 427, l. 8, de grand, lis. de graces.





459931

HR Linguet, Simon Nicolas Henri

L Histoire des révolutions de l'Empire Romain.

Vol.2.

**University of Toronto
Library**

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

